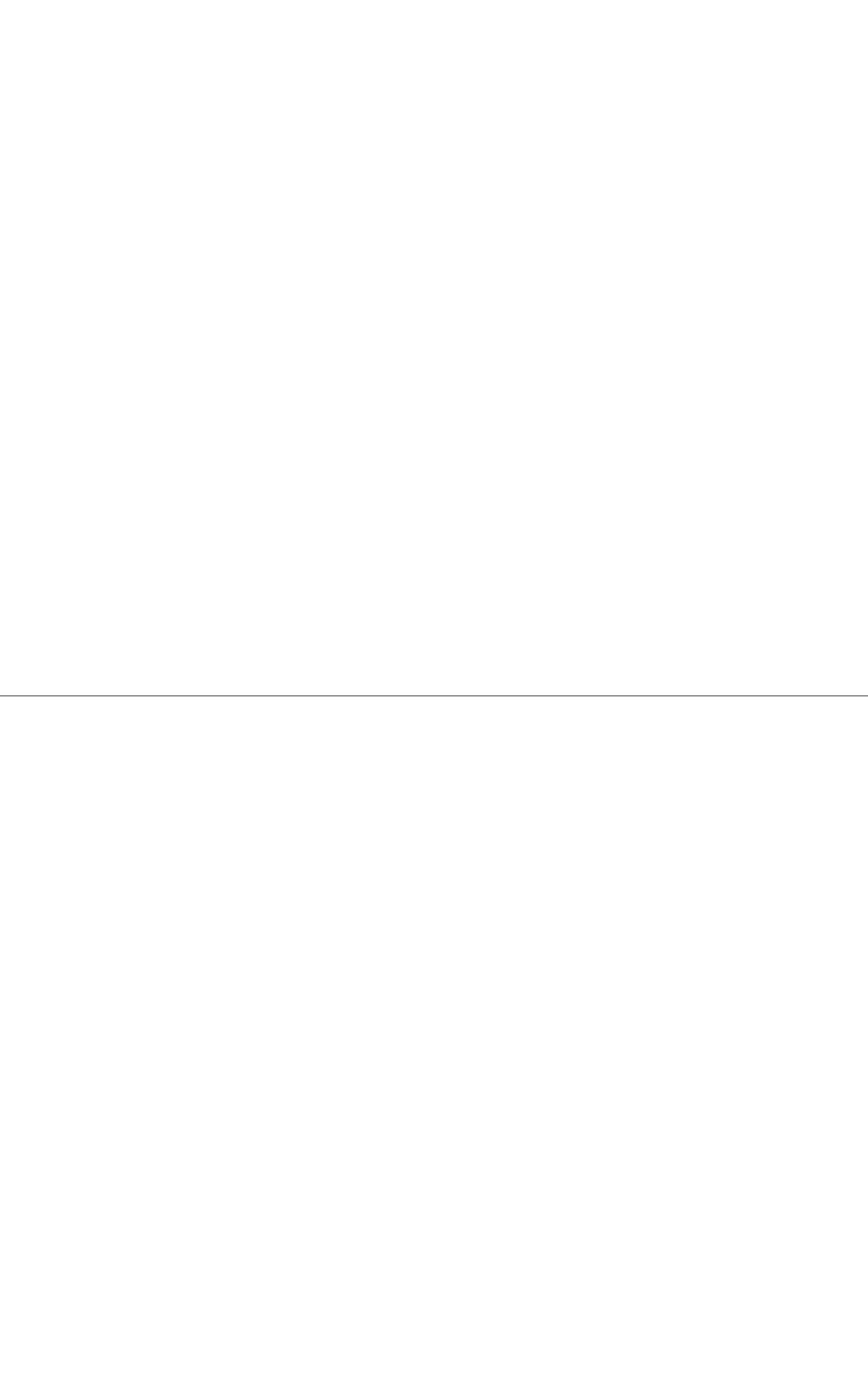


JUIN 2002 N° 9

VIENT DE PARAÎTRE

LIVRES : BULLETIN DES NOUVEAUTÉS

Ministère
des Affaires étrangères
adpf •



**Ministère
des Affaires étrangères**

Direction générale
de la coopération
internationale
et du développement

Direction de la coopération
culturelle et du français

Division de l'écrit
et des médiathèques

adpf Association
pour la diffusion
de la pensée française •

SÉLECTIONNEURS

Ces sélections n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs et ne représentent pas une position officielle du ministère des Affaires étrangères.

Architecture

– Jean-Pierre LE DANTEC
(Professeur, critique)

Arts

– Michel ENAUDEAU
(Critique)
– Gérard-Georges LEMAIRE
(Écrivain, critique)
– Olivier MICHELON
(Critique)
– Laure MURAT
(Écrivain, critique)

Art de vivre

– Pierre-Dominique PARENT
(France Édition)

Bande dessinée

– Thierry GROENSTEEN
(Critique)
– Jean-Pierre MERCIER
(Conseiller scientifique
du musée de la Bande
dessinée d'Angoulême)

Jeunesse

– IBBY-France
et LA JOIE PAR LES LIVRES

Musique

– Jean ROY
(Auteur, critique)

Philosophie

– Sylvie COURTINE-DENAMY
(Docteur en philosophie,
chercheur associée
au Centre des Religions
du Livre, CNRS)
– Guy SAMAMA
(Agrégé de philosophie,
conseiller au Collège
international
de philosophie)

Poésie

– Marc BLANCHET
(Écrivain, critique)
– Yves DI MANNO
(Écrivain, critique)

Romans et essais

– François BUSNEL
(Critique)
– Louise L. LAMBRICHS
(Écrivain, critique)
– François de SAINT-CHÉRON
(Maître de conférence
à l'université Paris IV-
Sorbonne)
– Jean-Pierre SALGAS
(Professeur, critique)

Sciences exactes

– Étienne GUYON
(Directeur honoraire
de l'École normale
supérieure)
– Jean-Pierre LUMINET
(Astrophysicien,
président de la Commission
de littérature scientifique
du CNL)
– Jurés du PRIX ROBERVAL
(Université de Technologie
de Compiègne)

Sciences humaines et sociales

– Pascal LOROT
(Président de l'Institut
européen de Géo-économie)
– Olivier MONGIN
(Directeur de la revue
Esprit, écrivain)
– Marc-Olivier PADIS
(Rédacteur en chef
de la revue *Esprit*)
– Éric VIGNE
(Directeur de collection)
– Jean-Claude THIVOLLE
(Maison des sciences
de l'homme)

Théâtre

– Jean-Pierre THIBAUDAT
(Écrivain, critique)

Voyages

– Gérard JANICHON
(Écrivain, critique)

SOMMAIRE

5	<u>ÉDITORIAL</u>
6	<u>ARTS</u>
23	<u>BANDE DESSINÉE</u>
23	ALBUMS
25	<u>JEUNESSE</u>
25	ALBUMS
26	CONTE / COMPTINES / POÉSIE
27	PREMIÈRES LECTURES
28	ROMANS / DOCUMENTAIRES
29	<u>LITTÉRATURE</u>
29	LITTÉRATURE GÉNÉRALE
35	ESSAIS
39	POÉSIE
47	ROMANS
54	THÉÂTRE
58	VOYAGES
60	<u>ART DE VIVRE</u>
63	<u>MUSIQUE</u>
64	<u>PHILOSOPHIE</u>
75	<u>SCIENCES EXACTES</u>
75	CULTURE SCIENTIFIQUE
76	<u>SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES</u>
88	<u>INDEX</u>

ÉDITORIAL

**Nous vous rappelons
que les membres du réseau
culturel français à l'étranger
qui souhaiteraient acquérir
certains des ouvrages
présentés dans ce bulletin
peuvent passer leurs
commandes à la centrale
d'achat de l'adpf.**

Téléphone :
(33) 01 43 13 11 00

Télécopie :
(33) 01 43 13 11 25

Mél :
centrale.achat@adpf.asso.fr

Vous découvrirez, dans ce dernier numéro de *Vient de paraître*, la recension des nouveautés parues en France depuis mars dernier. La sélection des ouvrages réalisée par les rédacteurs avec une grande liberté, la pluralité des tons dans chacune des rubriques font de *Vient de paraître* un « bulletin des publications » indispensable pour les établissements culturels français, les maisons d'édition, les traducteurs et, plus généralement, tous les lecteurs à l'étranger. De plus, vous pouvez désormais télécharger les anciens numéros de *Vient de paraître*, « en ligne », sur le site de l'adpf (www.adpf.asso.fr) et nous faire part de vos remarques. Quant à *Vient de paraître* n° 10, il sortira en septembre 2002. Très bon été.

Pierre-Yves SONALET
Directeur de la publication,
Directeur de l'adpf

ARTS

Sélection par Marc BLANCHET, Michel ENAUDEAU, Gérard-Georges LEMAIRE, Olivier MICHELON, Laure MURAT, François de SAINT-CHÉRON et Jean-Pierre SALGAS

Bruno Serralongue

[Les Presses du réel, 192 p., 30 €, ISBN : 2-84066-071-7.]

• « L'un des projets non encore réalisés de Bruno Serralongue, écrit Éric Troncy, consiste en la rédaction par ses soins d'une fiche de lecture du livre *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, de Luc Boltanski et Ève Chiapello. » À la vision des travaux entrepris depuis 1993 par le photographe, impossible de ne pas voir dans cette monographie une première étape de ce souhait. Qu'elles prennent pour sujet la France des loisirs, un rassemblement anti-mondialisation au Chiapas, les fans de Johnny Hallyday en pèlerinage à Las Vegas ou une manifestation de sans-papiers, les images reproduites ici constituent déjà un album possible du visage actuel du capitalisme. N'abordant pas la photographie comme un médium unique, Serralongue a adopté la position d'un opérateur en service commandé, condition ordinaire du photographe professionnel. En 1994, c'est à partir de faits divers parus dans *Nice-Matin* qu'il saisit des lieux un temps habités par l'événement. Trois ans plus tard, c'est en tant qu'employé de *Corse-Matin* qu'il livre une nouvelle série, intégrée dans les pages du quotidien comme illustration. Mais le travail peut également être le fait même de l'artiste. En 2001, il part en Corée et réalise le portrait de trois syndicalistes venus quelques mois plus tôt en France arrêter et ramener leur patron. Décalées, soumises à contraintes, les images de Serralongue constituent une vision justement biaisée. « Je propose une autre actualité. J'opère une sorte de réappropriation de l'information, parce qu'il n'y a aucune raison qu'elle soit aux mains des professionnels », explique-t-il dans un entretien avec Pascal Beausse.

O. M.

Le Livre du Frac-Collection Aquitaine. Panorama de l'art d'aujourd'hui

[Éditions Le Festin, 776 p., 53 €, ISBN : 2-909423-90-5.]

- Fers de lance de la politique de décentralisation française en matière d'arts plastiques, les Fonds régionaux d'art contemporain (Frac) ont aujourd'hui vingt ans. Créé en 1983, le Frac Aquitaine, s'il est une des rares institutions de ce type à ne pas bénéficier d'un lieu d'exposition permanent, possède aujourd'hui une collection de plus de 890 œuvres, représentant le travail de quelque 222 artistes. Ce catalogue regroupe toutes ces œuvres, complétées, pour chaque artiste, d'une notice et de repères biographiques, et les ponctue de citations d'auteurs variés. De Joseph Kosuth à Laurent Montaron en passant par Pierre Huyghe ou Thomas Ruff, chacun aura loisir d'y voir un panorama possible de l'art contemporain. La dernière partie, recensant les différents comités techniques en charge des acquisitions et la liste des actions menées par le Frac, n'intéressera, elle, qu'une audience spécialisée. Quant à l'introduction – textes du directeur du Frac, Hervé Legros, de la critique Maria Wutz et du sociologue Pierre-Alain Four – elle replace une fois de plus le principe de la collection comme un objet d'interrogation et de connaissance. Enfin, Joël Savary a choisi de s'attarder sur l'histoire du médium photographique pour répondre à l'une des particularités du Frac. Riche en photos – comme nombre d'autres Frac – la collection de la région Aquitaine a, en effet, su constituer un patrimoine historique dans ce domaine en acquérant des ensembles d'André Kertész, François Kollar, August Sander ou encore Diane Arbus et Larry Clark.

o. m.

Mondrian de 1892 à 1914. Les chemins de l'abstraction

[RMN/Musée d'Orsay, 223 p., 39 €, ISBN : 2-7118-4336 - X.]

- En 1892, Mondrian a vingt ans. Il dessine depuis longtemps. Le premier tableau de lui que l'exposition et ce catalogue donnent à voir est une belle nature morte, pleine de force et d'indépendance, peinte en 1893, soit l'année qui suit son inscription à l'Académie des beaux-arts d'Amsterdam. Vingt-deux ans plus tard, Mondrian peint des compositions, combinatoires de couleurs et de motifs, ascétiques. Il aura fallu à Mondrian près de la moitié de sa carrière de peintre pour « devenir » Mondrian. C'est dire que l'artiste ne connaît pas cette conversion soudaine, souvent évoquée, due autant à la volonté qu'au hasard, qui propulse d'un coup Kandinsky dans le champ de l'abstraction. L'un et l'autre ont un point de départ semblable : le paysage, et des accointances affichées pour la théosophie. Le paysage campagnard, humide, non urbain, n'a jamais encombré Mondrian et, lorsqu'il le travaille, ce n'est pas pour s'en défaire. Les auteurs du catalogue, Hans Janssen et Joop M. Joosten, expliquent que le paysage est un peu le lait maternel du peintre néerlandais, que la peinture étrangère appréciée au début du siècle dernier aux Pays-Bas n'est pas l'impressionnisme ni Manet, mais la veine réaliste de la peinture française, façon Courbet, Millet et les peintres de Barbizon. Mondrian prend connaissance assez tard de la peinture de Van Gogh. De l'impressionnisme, il ne connaît guère que sa descendance à travers Signac. Quant à Cézanne, il ne le découvre qu'en 1909, à l'occasion de la présentation, dans un musée d'Amsterdam, d'une dizaine de toiles, propriété d'un collectionneur. De même, il ne verra que tardivement les fauves. Dans ce catalogue, les deux organisateurs de l'instructive exposition du musée d'Orsay suivent peinture après peinture la transformation d'une œuvre au cours de sa construction même : couleur, espace, importance de la ligne, force du trait, réflexion autour du thème couleur pure/couleur naturelle, rencontre avec le symbolisme, traitement avec différents

... matériaux et sur différents supports d'un même sujet. À la lecture de textes qui ne s'apparentent en rien au genre de la notice mais qui mêlent judicieusement l'information esthétique et l'information biographique, on apprend que les influences furent rares. Mondrian en accepte deux, Van Gogh et le cubisme, en tout cas celui de Braque et de Picasso. Sa volonté fut d'accomplir la logique de leur découverte. Mais sa peinture est l'aboutissement d'une expérience solitaire qu'on dirait avec les mots des autres (Bataille, Kandinsky) intérieure, spirituelle. Mondrian l'indique dans les quelques articles publiés, « La nouvelle plastique dans la peinture » par exemple, auxquels les deux présentateurs de ces « chemins de l'abstraction » empruntent beaucoup. À regarder les reproductions de quelque vingt années de peinture, à lire ce catalogue, le lecteur réalisera que la quête de l'abstraction n'est pas seulement la disparition du sujet, l'effacement du motif, mais une manière, peut-être la seule à un moment donné, d'être, comme le revendiquait Mondrian, réaliste.

M. E.

ADORNO Theodor W.

L'Art et les Arts

[Desclée de Brouwer, 138 p., 15 €, ISBN : 2-220-05004-1.]

- Ce petit livre du prestigieux philosophe de l'école de Francfort reproduit quatre conférences inédites en français, à l'exception de celle qui donne son titre au recueil. Ces conférences furent écrites et prononcées en 1965 et 1966, quelques années avant la mort (1969) du philosophe. L'éditeur les emprunte au premier volume des œuvres complètes du maître de la pensée critique allemande du xx^e siècle. L'excellente préface de Jean Lauxerois, traducteur de ces textes, aidera tout lecteur à entrer dans la pensée d'Adorno, toujours animée par la puissance de la position critique. Si Adorno retient que Kant ouvre la voie à la disparition de la norme comme élément du jugement de goût, la vie administrée sous le règne de la marchandise et l'événement « Auschwitz » balayent pour toujours l'illusion heureuse d'une conciliation de la règle et du beau.

C'est « la souffrance de la réflexion » que d'en prendre acte et c'est idéologie que de l'effacer, lorsque des entreprises théoriques et artistiques enjambent « la destruction de la raison » et le non-humain de la barbarie de l'extermination. Ainsi Adorno sépare l'art, où le vrai « peut trouver refuge », de la culture de masse et de l'industrie de la culture. Ainsi l'art n'est rien sans les arts et se tient dans la contradiction de ne pouvoir réunir dans sa dénomination générale, indifférenciée et abstraite, les arts, c'est-à-dire les genres de l'art. Face à l'objet, l'art se cherche dans l'expérimental, dans la difficulté à nommer et à reconnaître une œuvre là où il n'y a que matériau. C'est pourquoi la question du matériau, de son maniement – qui n'est pas une manipulation –, et la question de la technique sont devenues si essentielles à ses yeux. En philosophe très averti du travail de composition musicale, Adorno aime prendre ses exemples et ses références dans les œuvres. Et lorsqu'il s'interroge sur l'ornement et le fonctionnalisme, à partir du travail de l'architecte autrichien Adolf Loos, c'est encore le contenu de la musique qui sert de fil conducteur pour apprécier l'enjeu du fonctionnalisme qui, en architecture mieux qu'ailleurs, introduit directement la question de la finalité et des fins. Parce que l'esprit occupe le matériau, l'art proteste sans relâche contre la domination des fins. Quant à l'esthétique, elle accueille un domaine de la pensée où se tient encore une réflexion sur l'utile et l'inutile, sur la finalité. Alors même que la musique baroque connaît succès et faveurs, le lecteur sera surpris de la véhémence d'Adorno : « Le concept-mollusque de baroque, surtout quand il est appliqué à la musique, peut être utilisé jusqu'au contradictoire... » Il ressort de ces textes qu'il n'est d'autre voie pour la réflexion sur l'art que l'attention aux œuvres et à leur singularité. C'est pourquoi la théorie esthétique ne peut être pour Adorno que fragmentaire, critique, c'est-à-dire pour être bref, indicatrice par le concept des enjeux de l'art hors de l'art.

M. E.

ARASSE Daniel

L'Ambition de Vermeer

[Éditions Adam Biro, 222 p., 23 €, ISBN : 2-87660-321-7.]

- Comment ne serait-il pas l'un des peintres les plus aimés du public, lui, Vermeer, dont la peinture limpide, calme, minutieuse, exhibe, dans la présentation de scènes d'intérieur, la perfection du « peintre fin », comme on dit en Hollande au XVIII^e siècle ? Daniel Arasse appelle ambition ce que d'autres appellent mystère (voir, 1921, J.-L. Vaudoyer, *Le Mystérieux Vermeer*). Cette ambition n'est pas sociale même si Vermeer se trouve à deux reprises à la tête de la guilde de Saint-Luc. Elle n'est pas économique. Il n'a pas besoin de peindre beaucoup pour vivre : on lui attribue tout au plus trente-cinq ou trente-six toiles. L'ambition de Vermeer est tout entière picturale : elle inclut la conception du métier de peintre comme l'enjeu ou l'objet de la peinture. C'est dans *L'Art de la peinture*, allégorie que Vermeer a peinte pour lui seul et qui n'a jamais quitté sa maison, que cette ambition s'avoue pleinement. Telle est la thèse qui anime l'essai de Daniel Arasse, dont on apprécie une fois encore la vivacité, la vigueur, la passion et bien sûr le savoir. Que peut-on désigner par ambition picturale ? Être l'égal de ses contemporains ? Plutôt « rendre celui qui regarde témoin d'une présence ». Cela n'a rien de mystique même si, comme Vermeer, l'on s'est converti au catholicisme à l'âge de vingt ans et si l'on a peint par ailleurs une magnifique *Allégorie de la Foi*. La construction très complexe de ses tableaux révèle l'ambition théorique du peintre. Daniel Arasse en déplie avec virtuosité la généalogie : ni portraits ni paysages (sauf, peut-être, la *Vue de Delft*), tableau-dans-le-tableau, utilisation du miroir (*La Leçon de musique*) pour montrer la représentation d'une représentation, contre-plongée, dispositifs d'obstacles dans l'accès à l'espace intérieur que présente le tableau tout en maintenant allusif le monde extérieur (carte de géographie, fenêtre, lettre). Il est difficile de restituer la richesse et la densité de l'information, comme la perspicacité d'une analyse dont l'attention à un *détail* est l'élan.

Il est réjouissant de lire un livre qui ouvre le travail et l'œuvre d'un peintre sur un domaine bien difficile à représenter : la pensée. Vermeer, à suivre Arasse, est un peintre qui en montre fermement le secret et l'attrait.

M. E.

ARASSE Daniel

Kiefer Anselm

[Éditions du Regard, 328 p., 89,94 €, ISBN : 2-84105-126-9.]

- Daniel Arasse note avec justesse l'un des traits les plus singuliers et les plus passionnants de l'artiste allemand : « Les livres ne se contentent pas d'accompagner la création de Kiefer, comme une production secondaire ou un commentaire. Ils y occupent une place centrale en constituant à la fois un lieu d'entrecroisement pour ses autres réalisations (installations et performances, tableaux, sculptures, gravures, etc.), le creuset d'œuvres à venir ou l'aboutissement de réalisations antérieures. » Bien sûr, Kiefer a illustré de nombreux ouvrages et il en a imaginé lui-même, comme *Érotique en Extrême-Orient ou Transition du chaud au froid* (1976). En 1987, il signe onze volumes importants dont *Les Femmes et la Révolution*. Cette réflexion l'amène à concevoir une œuvre magnifique, qui est une bibliothèque fictive, constituée de deux cents livres en plomb sur des étagères en fer, intitulée *Mésopotamie – La Papesse* (achevée en 1989). Plusieurs versions existent de cette mise en scène aux tonalités tragiques puisqu'elle ne peut faire penser à autre chose qu'aux autodafés qui ont ponctué l'histoire de l'humanité. Kiefer est animé par une pensée très aiguë de cette volonté de détruire les bibliothèques au fur et à mesure que la connaissance s'accroît et que leurs dimensions deviennent excessives et dignes d'une formidable construction de Babel. Arasse commente avec discernement ce passage incessant dans l'inconscient de la place ambiguë du livre dans notre culture à son propre univers, qui ne cesse d'être nourri et enrichi d'éléments arrachés à la littérature, aux sciences. L'auteur s'est d'ailleurs intéressé à la tradition hébraïque, surtout en relation avec l'histoire de son pays – ce dont témoigne une création impressionnante, *Pour Khlebnikov*

... (1984-1986), représentant un vieil avion de chasse dont les ailes sont chargées de lourds volumes. L'intérêt de l'ouvrage ne réside pas exclusivement dans l'analyse très fine de l'entreprise complexe et problématique de Kiefer par Daniel Arasse, mais aussi dans une réflexion sur le sens de la quête artistique de notre temps. En effet, Kiefer pose un nombre important de questions sur notre rapport aux objets avec le culturel et leur inscription dans l'histoire. Ce qui constitue sa représentation intime du monde ne peut avoir de réalité et de poids que si elle croise notre destin, l'interroge et le remet en cause, au risque partout de briser des tabous et de donner à voir les formes de cette archéologie mentale (sa *Mésopotamie*, par exemple) qui sont les fantômes inquiétants et même terribles de notre civilisation.

G.-G. L.

AUBENAS Sylvie (sous la dir. de)
- Gustave Le Gray, photographe (1820-1884)

[Bibliothèque nationale de France/Gallimard, 416 p., 69,95 €, ISBN : 2-07-011718-9.]

- Le Gray, l'œil d'or de la photographie

[Hors-série Découvertes Gallimard/Bibliothèque nationale de France, 7,50 €, ISBN : 2-07-076528-8.]

- Le marché de l'art a parfois ce mérite de mettre en lumière une œuvre dont seuls les spécialistes se préoccupaient. Étrange renversement des choses, ces coups de projecteurs s'abattent en général sur des artistes morts dans la misère et l'indifférence : comment penser à Van Gogh sans évoquer l'incroyable paradoxe d'une fin de vie tragique face aux flambées de yens et de dollars qui brûlent aujourd'hui ses œuvres au feu des enchères ? La confusion entre prix et valeur pousse même les journalistes à d'imprudents amalgames : ainsi le photographe contemporain Andreas Gursky, connu pour ses formats gigantesques et les prix de ses œuvres qui ne le sont pas moins, s'est-il trouvé rangé récemment dans les pages « économie

et finance » des quotidiens américains. Ce destin a touché Gustave Le Gray (1820-1884) lorsque le grand public a découvert son nom à la faveur de la vente de la collection Jammes en 1995 : sa *Grande Vague* (1857), partie pour 5,5 millions de francs, pulvérisa alors les records en matière de photographie ancienne. Le voici aujourd'hui célébré par les institutions, à savoir la BNF et Gallimard, sous la forme d'un imposant catalogue et d'un tout petit livre, qui tous deux s'attachent, sans audace excessive, à « sa vie, son œuvre ». Sylvie Aubenas, conservateur à la BNF et coordonnatrice de ces travaux, s'est attachée à la biographie de ce peintre de formation (il fréquente l'atelier de Paul Delaroche avec Le Secq et Nègre) qui fait ses premiers essais de collodion sur papier en 1848. Dès lors, le photographe, pris de passion pour l'expérimentation technique, explore avec une fertilité incomparable méthodes et sujets. Car rien ne rebute Le Gray : ni les photographies d'arbres anonymes, ni les portraits officiels, ni les monuments qu'il reproduit pour la Mission héliographique, ni les panoramiques infinis de paysages et de villes. En 1860, son chemin bifurque vers l'Orient. Il ne reviendra jamais, et finira sa vie, criblé de dettes, au Caire. Mais pour comprendre Le Gray, l'image vaut encore mieux que le texte, et il faut regarder, avec toute l'attention que requiert cette œuvre unique, emblème d'un XIX^e siècle si contradictoire, les magnifiques planches de ces albums où rien, jamais, ne sacrifie au pittoresque et à l'anecdote.

L. M.

BRETON André
Le Surréalisme et la Peinture

[Gallimard, coll. « Folio essais », 560 p., 13,30 €, ISBN : 2-07-041859-6.]

- En 1928, André Breton publie *Le Surréalisme et la Peinture*, un essai parfois agressif ou polémique, profondément personnel, en tout cas, dans les choix qu'il fait (Braque, De Chirico, Ernst, Man Ray, Miró, Tanguy) et le commentaire qui les accompagne. À la fin du livre, Breton résume sa conception des choses : « Tout ce que j'aime, tout ce que je pense et ressens,

m'incline à une philosophie particulière de l'immanence d'après laquelle la surréalité serait contenue dans la réalité même.» En 1945, l'ouvrage reparait, augmenté de *Genèse et perspective artistiques du surréalisme*, qui fustige Dali et salue Chagall, Victor Brauner et quelques autres. Enfin, en 1965, une troisième édition voit le jour, ajoutant aux deux textes précédents tous les écrits de Breton consacrés à l'art. C'est cette dernière édition que fait reparaitre aujourd'hui Gallimard. De stimulants chapitres sur le « cadavre exquis », la peinture d'Hector Hyppolite, l'art des fous et l'art gaulois, sur Henri Rousseau sculpteur. Un livre passionnant.

F. S.-C.

COATALEM Jean-Luc

Je suis dans les mers du Sud. Sur les traces de Paul Gauguin

[Grasset, 320 p., 19,30 €, ISBN : 2-246-58561-9.]

- Voici un livre dont l'objet est une double quête initiatique : celle de Paul Gauguin d'abord, parti en 1891 pour Tahiti autant pour fuir la misère qu'explorer la couleur ; et celle de l'auteur, narrateur fasciné lancé à la recherche du peintre « maudit » dans un récit à la première personne d'où émergent souvenirs d'enfance et expériences de sa passion pour l'art. Ce schéma, dans ses croisements et ses fausses symétries, avait de quoi séduire. La narration, enlevée, vivante, nous retrace l'itinéraire de l'artiste, son enfance à Lima, au Pérou, sa fulgurante carrière d'agent de change, sa découverte des impressionnistes, sa décision folle, absolue, de devenir peintre quitte à sacrifier sa vie familiale, ses voyages, la misère et le désarroi de la fin de sa vie. Parallèlement, le narrateur tente quelques confidences personnelles sur sa propre enfance à Tahiti ou sur son frère marchand de tableaux, mais n'atteint jamais assez profondément le cœur de cette « croisée des destins » qui le pousse à consacrer une longue enquête et un livre à Gauguin. Sans doute faut-il mettre ces faiblesses sur le compte d'une certaine naïveté dans la conception d'un sujet qui

fascine son auteur au point de l'hypnotiser, et d'un style parfois plus proche du journalisme (« l'universel reportage », opposé par Mallarmé à la littérature) que d'une écriture authentiquement forte. Ainsi, on aurait aimé éviter de tomber sur des formules à l'emporte-pièce pour le moins douteuses (« sa fiancée [...], idiote comme une jument à peine débourrée », p. 233) ou des jugements aussi primaires que : « L'art est subjectif, *cosa mentale*, pure création. Un duel d'amour entre matière et conscience ! », p. 52). Broutilles, direz-vous. Mais un livre ne se juge-t-il pas, aussi, à ces petits détails qui grincent ? Ils n'auront pas, en tout cas, effarouché les jurés du prix des Deux Magots, qui ont récemment couronné ce cinquième livre de Jean-Luc Coatalem.

L. M.

CRIQUI Jean-Pierre

Un trou dans la vie.

Essais sur l'art depuis 1960

[Desclée de Brouwer, coll. « Arts & esthétique », 201 p., 15 €, ISBN : 2-220-05056-4.]

- Que l'on prenne connaissance ou que l'on relise ces textes qui jalonnent quarante ans d'art contemporain, la justesse de vue du critique et son intelligence de la situation artistique du moment sont certaines. Jean-Pierre Criqui retient huit artistes (Piero Manzoni, Tony Smith, Robert Morris, Robert Smithson, Jean Eustache, André Cadere, Bruce Nauman et Gabriel Orozco) qui ont d'une manière ou d'une autre pour départ de leur travail, non l'effroi de Cézanne et son fameux « c'est effrayant la vie », mais la volonté, l'ambition de faire quelque chose de cette étrangeté qui n'est ni séparation, ni écart, ni éloignement, ni béance de l'art et de la vie. Car avec ces mots-là il y a déjà trop de métaphysique. Aussi le mot « trou » est-il commode. Un trou permet de voir de l'autre côté (du mur d'accrochage, de la porte de l'atelier, du rideau de scène), de sortir vers une polyvalence de réalisations qui seront dites non plus picturales mais plastiques au sens parfois le plus imprécis : performances, emploi nouveau de la photo-

... graphie, irruption de la vidéo, le corps comme support vivant, interrogations et utilisations neuves des lieux d'exposition (galeries, musées) et de travail (atelier). Pour Bruce Nauman, la solitude de l'atelier est une expérience sombre, violente, qui le conduit à une nudité radicale : « Tout ce que je faisais dans l'atelier devrait être de l'art. » Avec Robert Smithson (auquel il accorde deux textes), Jean-Pierre Criqui souligne que la réflexion sur le langage – prépondérante dans la philosophie anglo-saxonne – et l'écriture théorique (en particulier *Entropy and the New Monuments*, 1966) prennent autant d'importance que le travail créateur plastique lui-même. Une œuvre telle que *A Heap of Language*, à la fois dessin et tas de mots, l'indique assez. Robert Morris, artiste minimaliste et conceptuel, pose, lui, clairement la question de l'œuvre et du lieu : « Mes œuvres ne s'adaptent pas à n'importe quel endroit, le bâtiment qui les enveloppe joue un rôle décisif dans la respiration de l'objet. » Dans les années 1970, la question du lieu prend une autre tournure avec l'invention du *Land Art* et l'introduction d'objets, tel le miroir, qui modifient la perception du site, ou de dispositifs beaucoup plus complexes – ainsi celui de *Spiral Jetty* (Smithson), soigneusement décrit par Criqui. Proche et éloigné de cette relation au site et au paysage se trouve l'étrange objet – le bâton rond – qu'invente André Cadere. Il ne sert évidemment pas à aider le marcheur mais à réduire à un minimum possible la sculpture, autre enjeu considérable du travail plastique de ces années, dont les textes de Jean-Pierre Criqui montrent qu'il en fut le descripteur et l'interprète aussi avisé que sobre.

M. E.

DEUX Fred et REIMS Cécile

Une vie

[Éditions Cercle d'art/musée de l'Hospice Saint-Roch d'Issoudun, 180 p., 44 €, ISBN : 2-7022-0636-0.]

- Depuis quelques années les œuvres graphiques de Fred Deux et Cécile Reims figurent au musée de l'Hospice Saint-Roch,

à Issoudun, dans le Berry. Cette exposition permanente est justement celle d'une vie que souligne le titre de l'ouvrage : s'y adjoint une collection d'art africain réunie au cours du temps par ces deux artistes. Le livre des éditions Cercle d'art propose ainsi de traverser le temps, de vivre aux côtés de deux êtres dont les différentes demeures ont toujours été des moments décisifs de leur existence. Si Fred Deux a imposé une œuvre comprenant des dessins, des livres et même une autobiographie réunie sous forme d'un gros coffret de CD, Cécile Reims est un peu moins connue : de ses dessins on ne peut séparer l'œuvre de graveur, notamment auprès d'Hans Bellmer. Ce très bel ouvrage s'éclaire de lui-même par de nombreuses reproductions, où dominent un noir et blanc, et surtout un gris lumineux, exploité en ses moindres nuances. Cette clarté trouve aussi sa force par de nombreux extraits des livres de Fred Deux et Cécile Reims. Si les dessins de Cécile Reims garde une parenté organique avec ceux de Fred Deux, ils établissent plutôt des moments de glissement d'une grande sensualité, où le plein d'un corps noir peut révéler, comme à son envers, de fines lignes claires qui sont celles de l'intimité des sexes et des secrets. Les dessins de Fred Deux resplendent d'une frénésie du détail où le boyau est roi, avec une telle majesté qu'il élève l'apparence monstrueuse du sujet en un vertige de frémissements et de sensualité qui place l'horreur à côté de la volupté. À voir ces œuvres graphiques nées avec patience et dans le retrait, on ne peut qu'admirer la haute solitude de ces deux parcours, désormais donnés en partage au musée de l'Hospice Saint-Roch. Les textes d'Alain Jouffroy et de Bernard Gheerbrant sont complétés par un excellent travail de notes biographiques et bibliographiques établi par Christophe Guitard.

M. B.

DIDI-HUBERMAN Georges

- L'Image survivante.

Histoire de l'art et temps des fantômes selon Aby Warburg

[Éditions de Minuit, 592 p., 27 €, ISBN: 2-7073-1772-1.]

- Ninfa moderna.

Essai sur le drapé tombé

[Gallimard, 179 p., 24 €, ISBN: 2-07-076375-7.]

- Crise de l'histoire de l'art antique, positiviste ou connaisseur ici, crise du grand récit moderne (la fable téléologique de Clément Greenberg), là... Accélérées par l'art contemporain (énonciation post-moderne et énoncés anciens), et par la diversité des positions que dissimule la *créolisation* des formes à l'ère de la mondialisation. De cette crise, avec d'autres (Thierry De Duve, Daniel Arasse, Régis Michel, etc.), Georges Didi-Huberman est l'un des plus constants penseurs. On se souvient de son exposition « L'empreinte » au Centre Georges Pompidou en 1997, et de ses innombrables livres (*Devant l'image*, 1990, *Devant le temps*, 2000, un *Giacometti*, un *Bataille*...). Deux nouveaux volumes en témoignent: un gros, un petit, qui en est comme un chapitre détaché. Le premier tourne autour d'Aby Warburg (1866-1929), traduit chez nous seulement en 1990 (*Essais florentins*), un mythe plus qu'autre chose (à cause de sa bibliothèque – transférée avant-guerre de Hambourg à Londres – voir le quatrième tome de l'autobiographie de Jacques Roubaud), auquel seulement un livre de Philippe-Alain Michaud chez Macula (1998) rendait jusqu'à présent justice en France. Au centre de la théorie de ce contemporain de Freud ou de Benjamin, la *survivance*, une mémoire très particulière, dont la pratique et la théorie culminent, outre la bibliothèque, dans l'atlas *Mnemosyne*, bâti entre 1924 et 1929. Trois parties dans le travail de Didi-Huberman: L'image-fantôme; l'image-pathos; l'image-symptôme. Enjeu: montrer l'importance de Warburg fondateur à l'égal de Vasari ou de Winckelmann. Surtout le libérer du rôle de simple précurseur d'Erwin

Panofsky ou, pour le dire autrement, de sa biographie par Ernst Gombrich. Lui redonner son rôle de *dibbouk* de toute histoire-théorie de l'art. Autrement dit encore, face à l'interprétation freudienne des rêves, c'est à l'iconologie warburgienne de se dresser: « L'image se révèle comme le théâtre intense de *temps hétérogènes qui prennent corps ensemble*. »

De cette *survivance*, le volume qui paraît chez Gallimard tente une étude de cas: le drapé plus précisément, la *ninfa*, suivie de l'Antiquité jusqu'à la serpillère de nos caniveaux. Deux ouvrages capitaux. Des réserves cependant, que suscitaient déjà ses travaux « appliqués » à des artistes. L'homme de cette « anthropologie » est bien abstrait et, sous un tel masque, le risque est grand du « tout est dans tout »: reverser Aby Warburg dans la grande impasse théorique présente du *cabinet de curiosité*, la quête des ressemblances et des différences sans considération des énonciations (sociales, psychanalytiques).

J.-P. S.

DRUICK Douglas W.

et ZEGERS Peter Kort

Van Gogh et Gauguin, l'atelier du midi

[Gallimard, 400 p., 75 €, ISBN: 2-07-011720-0.]

- L'histoire partagée de Vincent Van Gogh et de Paul Gauguin est devenue tellement légendaire qu'on a fini par perdre de vue sa réalité. Ce magnifique catalogue explore tous les aspects de cette aventure qui a lié étroitement l'existence de ces deux hommes d'exception et leurs exigences esthétiques. Cette histoire n'est pas d'ailleurs ponctuée que d'incidents (sans parler bien sûr de l'acte d'automutilation accompli par le jeune Néerlandais), il y a aussi par exemple l'exposition que Gauguin organise au Café des Arts de Volpini lors de l'Exposition universelle de 1889, et à laquelle Vincent ne participe pas à cause de son frère, qui l'en dissuade. Quand on s'engage dans la lecture de ces pages d'une incroyable richesse, on mesure le tempérament de chercheur

... infatigable de Van Gogh et, à l'inverse, l'obstination de son ami à approfondir son univers plastique. On ne cesse jamais d'être surpris par ses *Arlésiennes* de la fin 1888, qui ressemblent à des Bretonnes alors que les femmes peintes par Van Gogh correspondent à une avancée dans sa peinture. La proximité entre eux est manifeste dans leurs autoportraits du mois de décembre de la même année, mais ceux-ci sont aussi très différents. Gauguin a un regard de biais, avec une once de défi, affichant par ailleurs une nette indication de son désir à saisir le monde dans une perspective oblique; tandis que celui de Van Gogh est concentré, intense, scrutant droit devant lui sans se soucier de ce qui l'entoure, à commencer par celui qui le regarde. Deux volontés ardentes qui se comprennent, s'admirent, mais ne se complètent ni ne se conjuguent. Le premier veut aller toujours plus loin dans sa quête absolue d'un art idéal; le second veut aller plus loin dans sa quête du lointain, la peinture étant l'instrument de ce déplacement des coordonnées de sa géographie culturelle. Gauguin trouve sa vérité dans la tradition puis dans les civilisations dites primitives, Van Gogh est plus moderne et parvient à saisir de la nature une manifestation inédite, qui s'accompagne souvent d'une vision du monde du travail, rural pendant cette période méridionale, mais aussi industrielle dès qu'elle élargit le champ de vision et découvre les abords de la ville, telle la version du *Semeur* du 21 novembre 1888. Il est impossible de décrire tous les éléments révélateurs de cette exploration en profondeur dans cette amitié passionnée et tragique entre Gauguin et Van Gogh. C'est en tout cas un instrument de travail indispensable et aussi un moyen de considérer leurs œuvres sous un autre éclairage.

G.-G. L.

DUGUET Anne-Marie
Déjouer l'image, créations électroniques et numériques

[Éditions Jacqueline Chambon, 224 p., 21,50 €, ISBN: 2-87711-233-0.]

- Auteur en 1981 de *Vidéo, la mémoire au poing* (Hachette), texte « pionnier » sur un domaine qui, aujourd'hui popularisé, a connu de nombreuses mutations, Anne-Marie Duguet articule dans ce recueil les arts électroniques et numériques pour livrer une série d'articles sur les nouvelles images et les installations interactives. Premier mis à l'honneur, Thierry Kuntzel. Le plasticien, aussi discret qu'influent, a développé depuis les années 1970 une œuvre où image et durée explorent les mécanismes de la mémoire et de l'inconscient. « Ouvrir le regard à d'autres scènes, à des impossibilités, à l'innommable. Saisir sur le mode de l'apparition et de la disparition les drames de l'instabilité et de la fragilité des images », sont, comme l'écrit l'auteur, quelques-unes des procédures que partage l'artiste avec Bill Viola ou Peter Campus, eux aussi abordés ici. Plus éloignée, la veine « pataphysique » dans laquelle s'est inscrit Jean-Christophe Averty à travers ses recherches pour le support télévisuel est elle aussi abordée. Plus particulièrement consacrée aux répercussions des technologies interactives dans la sphère artistique, la deuxième partie est plus transversale. Les articles qui la composent abordent le dépassement du dispositif cinématographique, le fonctionnement des interfaces et l'image de synthèse. À noter que la grande majorité des œuvres traitées sont documentées en annexe par le biais d'un cédérom.

O. M.

FELDMAN Hans Peter
272 Pages

[Helena Tatay/Fundacio Antoni Tapies/Centre national de la photographie/Fotomuseum Winterthur/Museum Ludwig, 272 p., 50 €, ISBN: 2-86754-127-1.]

LAGEIRA Jacinto

- Andreas Gursky

[Centre Georges-Pompidou, 60 p., 14,50 €, ISBN : 2-84426-106 X.]

- Bruno Serralongue

[Voir référencement p. 6.]

• Charles Baudelaire, *Salon de 1859* :
« S'il est permis à la photographie de suppléer l'art dans quelques-unes de ses fonctions, elle l'aura bientôt supplanté ou corrompu tout à fait, grâce à l'alliance naturelle qu'elle trouvera dans la sottise de la multitude. »
On le sait, c'est sûrement dans ce texte du poète que l'on trouve (sous une forme inversée) la plus géniale *photographie* de ce qui se joue anthropologiquement avec la naissance de la photographie : la photographie est aux objets ce que la démocratie est aux hommes, elle parachève la Révolution française (le commencement de la fin de la mort de Dieu). On le devine : les plus justes penseurs de la photographie ne feront que reprendre la même interrogation : Walter Benjamin et sa théorie de la perte de l'*aura*, à l'heure où s'affrontent deux régimes de la démocratie, socialisme et fascisme, Pierre Bourdieu et sa théorie d'un « art moyen » qui influencera tant l'art contemporain, Christian Boltanski en tête. Car c'est évidemment tout l'art contemporain en tant qu'il n'est pas moderne, qu'il renoue avec les anciennes fonctions de l'art, qui va tirer au sens large les conséquences ontologiques et sociales de l'invention de la photographie. Et légitimement, c'est la photographie au sens restreint qui va y occuper la première place (paradoxalement à rebours du photo-reportage et de la photo « d'art »). De ce point de vue, l'actualité des expositions à Paris fut, au début de l'année 2002, très riche. Ici la Mission héliographique de 1851 sur les monuments historiques, à la Maison européenne de la photographie, et, à la BNF, Gustave Le Gray (1820-1884) : la photo naissante se retournant sur l'ère de l'*aura*. Là, trois expositions de photos dites plasticiennes (trois livres-catalogues) *donnent à voir* comme le terme provisoire (les deux bouts) de la *correspondance* révélée par Baudelaire. Au Centre national de la

photographie, Hans Peter Feldman, né en 1941, qui tient boutique d'images à Düsseldorf, pousse à son terme ultime la logique de la photo trouvée, anonyme, jusqu'à traquer ce qui peut rester d'*aura* dans la plus « copie de copie de copie » de la photo de magazine ou de la carte postale (*272 Pages* est en lui-même une œuvre qui reproduit des fragments de ses très nombreux livres d'images antérieurs, tels *Voyeur*, *Les Morts* ou *100 Ans*). Au Centre Pompidou, Andreas Gursky, né en 1955 est un des principaux disciples de Berndt et de Hilla Becher et il est membre de l'école photographique de Düsseldorf. Sa démarche est à l'opposé de celle de Feldmann : la photo construite prenant la place de la peinture. Ses œuvres sont d'immenses *tableaux* panoramiques, sans point de vue ni point de fuite (*Téléphérique Dolomites*, 1987), où la reproductibilité du médium met la reproductibilité du monde en abyme, la démocratie répétitive de l'univers contemporain (*Paris Montparnasse*, 1993). Entre les deux, toujours dans cette droite ligne baudelairienne, Bruno Serralongue (au Centre national de la photographie), qui, depuis fin 1993, tente un contournement de la photo-reportage, en affirmant la photo comme arme militante dans la lutte pour la démocratie (Chiapas, Daewoo, collectif des sans-papiers de la Maison des Ensembles).

J.-P. S.

LABRUSSE Rémi et CHASSEY Éric (de)
Henri Matisse/Ellsworth Kelly,
dessins de plantes

[Gallimard/Centre Pompidou, 192 p., 38 €, ISBN : 2-07-011715-4.]

• Le peintre américain Ellsworth Kelly arrive à Paris en 1949. Il est déjà passionné par le dessin des plantes. Sa première œuvre française est une jacinthe qu'il a achetée sur les bords de la Seine, nous apprend Rémi Labrusse. Très vite, son travail s'épure, s'élabore, et cette passion pour la botanique devient une « observation impersonnelle de la forme », au fondement de sa recherche picturale. Il est indéniable que l'exemple de Matisse a été crucial pour le jeune homme. La mise en parallèle des dessins du vieux

... maître et de ceux de E. Kelly signale des similitudes manifestes autant dans le caractère linéaire de la forme simplifiée et décorative que dans la tentative de saisir l'essence plastique d'une fleur ou d'une feuille par l'exercice de la ligne pure. La seule différence marquante qui se dégage de ce parallélisme est que la traduction picturale de ces crayons et de ces encres est très différente: Kelly part du point où Matisse s'est arrêté. L'abstraction à laquelle aboutit ce dernier est un grossissement et une extrapolation de ce que cette expérience graphique lui a enseigné. À noter enfin que le catalogue est bizarrement articulé, car les dessins de Kelly précèdent ceux de Matisse. Mais, quoi qu'il en soit, la mise en regard de ces deux expériences plastiques est passionnante. Que Matisse ait été le maître à penser, pendant un certain temps, d'un des grands fondateurs de la peinture abstraite d'outre-Atlantique démontre une fois de plus que le modèle esthétique de la France de la première moitié du xx^e siècle a été le moteur premier de la création américaine qui à l'époque veut s'imposer contre centre de l'art mondial. Sans doute Kelly est-il plus qu'un simple émule de l'auteur de *La Danse* et de *La Musique*. Il a trouvé le moyen de développer un jeu pictural dans une dimension encore inexplorée. Dommage tout de même que cette publication ne nous donne pas des exemples de ce gigantesque effort de transposition.

G.-G. L.

LARTIGUE Pierre

Musicienne du silence

[Le Passage, 87 p., 18,30 €, ISBN : 2-84742-004-5.]

- *Musicienne du silence*, qui désigne la Pietà d'Avignon, aurait aussi pu s'intituler «Invitation à la méditation», celle du poète Pierre Lartigue devant un tableau peint vers 1450, dont il nous décrypte patiemment les mystères. Car l'œuvre, remarquée par Mérimée, achetée par la Société des amis du Louvre en 1905 et finalement attribuée à Enguerrand Quarton par Charles Sterling, demeure une énigme. En un petit livre remarquablement illustré et mis en pages, l'auteur décrit puis

analyse la scène inouïe de ce corps du Christ, corps «d'acrobate», «à la fois détruit et triomphant» sur les genoux de sa mère. Pierre Lartigue tente surtout ici – et c'est là la meilleure contribution de son livre – un essai d'interprétation iconologique où il démontre notamment à quel point le texte (sacré) commande l'image. En témoignent par exemple ses observations sur l'écoulement de sang et d'eau de la plaie du Christ révélant l'écoulement du temps à l'entrée de la vie éternelle (p. 59), ou la révélation du signe trinitaire dans les trois rayons d'or dont saint Jean semble jouer comme d'une lyre (p. 74). Inaugurant une nouvelle collection, cet ouvrage, modeste et luxueux, démontre à quel point la lecture attentive d'une œuvre vaut mieux qu'accumulation d'érudition sèche et peut rendre avec élégance toute la complexité et le sens d'une image.

L. M.

MASSIN Marianne

Les Figures du ravissement.

Enjeux philosophiques et esthétiques

[Grasset/Le Monde, 381 p., 22,50 €, ISBN : 2-246-61071-0.]

- Ce livre surprendra tout lecteur qu'abuse le sens usuel du mot ravissement. L'auteur se place à l'endroit décisif de la pensée occidentale: la parole de Socrate et les dialogues de Platon, au premier rang desquels *Ion*, *Le Banquet*, *Phèdre*. C'est dans ces textes que Marianne Massin approche de manière progressive la notion de ravissement, prenant d'abord appui dans *Ion* sur la question de l'inspiration (à propos des poèmes homériques), puis sur la question de l'amour et de l'aimantation dans *Le Banquet*. *Phèdre* introduit le problème de l'imitation et surtout de la place de la philosophie dans l'amour ainsi que la fonction de l'écriture. Voilà à gros traits le cadre dans lequel Marianne Massin va saisir les modes d'apparition et le déploiement du ravissement dans le texte platonicien. Le recensement de ces figures est loin d'être le souci principal. Au contraire, tout le soin patient et minutieux de la philosophie consiste à montrer comment

le ravissement (il est à la fois capture, rapt, écrit souvent Massin, et vertige) loge d'emblée dans la parole et l'écrit philosophiques, comment le ravissement et ses figures, par violence et irrationalité, menacent, sinon la rectitude du discours philosophique, du moins sa teneur en rationalité. En même temps la philosophie – en particulier le questionnement et le propos socratiques – exerce elle-même sa puissance de ravissement sur l'auditeur alors même que le discours philosophique entend délivrer des pièges et sortilèges du ravissement! On entrevoit comment la notion ferme et labile de figure (dont la fonction, écrit Massin, est d'unifier les antagonismes) conjoint à la manière de l'oxymoron les antinomies : ce qui transporte l'amoureux et le retient auprès de l'être aimé, ce qui coagule des extrêmes, effroi et bonheur, ce qui bouleverse les fins et extirpe la passivité, secoue la temporalité. Après de belles pages consacrées à Socrate musicien et joueur d'*aulos* (flûte), au concept d'*agalma* dans les dialogues platoniciens, Marianne Massin va à la rencontre de représentations picturales du ravissement : la fresque de la chapelle Sixtine (Jugement dernier) par Michel-Ange, le thème des Trois Grâces, les enlèvements peints par Poussin (celui des Sabines, celui de saint-Paul). La lecture et le commentaire qu'en propose l'auteur poursuivent les acquisitions de sa réflexion. De même que la philosophie et le philosophe sont mis dans les *Dialogues* de Platon à l'épreuve du ravissement, de même le ravissement est soumis maintenant à l'épreuve de ses présentations plastiques. Il s'agit de faire valoir l'« ébranlement », jusqu'à la mort, dont est capable le ravissement, de voir dans la ronde des *Trois Grâces*, par exemple, attirance, attraction du divin par le terrestre et vice versa. Cette lecture que propose Massin s'appuyant sur Marcile Ficin est assez représentative de l'espèce de « double bind » qu'impose le ravissement alors qu'il est aussi – et ce livre insiste sur ce point – une puissance d'arrachement. C'est cette puissance-là, démonique, cas singulier de l'extase, que Marianne Massin reconnaît au cours de sa lecture des Pères de l'Église, de saint Jean de la Croix,

puis du Georges Bataille de *L'Expérience intérieure*. Voir et entendre, audition et vision trouvent dans le silence de l'extase un au-delà de leur antithèse. La musique réserverait-elle au ravissement de plus glorieuses figures (que la peinture) au point de recevoir de multiples reproches de Baudelaire (entre autres : « La musique me prend tout ce que j'aime »)? La musique serait-elle l'acmé du ravissement ou la solution, comme l'envisage Marianne Massin, au divorce entre séduction et spiritualité, remarqué chez l'auteur des *Confessions* – saint Augustin – également auteur d'un *De musica*? La musique de Bach, en particulier les cantates et les Passions, réunit au mieux des exigences augustinienes, « énergie spirituelle » et acquiescement à l'émotion. Car la musique est toujours suspecte d'offrir l'enchantement qui fait céder la vigilance (philosophique?) de l'écoute. Mais cet élan qu'on entend dans *La Flûte enchantée*, reprise éloignée de l'*aulos* de Socrate, comme dans d'autres opéras de Mozart (*Così fan tutte*, *Don Giovanni*), malmène les identités et les assurances. La musique délivre alors l'enthousiasme du ravissement. Et la philosophie pas plus que le philosophe ne sont invités par l'auteur à se résoudre à l'ineffable. Ils sont sollicités, « aimantés » pour toujours par le ravissement. Aussi, Marianne Massin se tourne-t-elle vers le plus musical et le plus musicien des philosophes, Vladimir Jankélévitch, quand le ravissement et ses figures seraient tentés de s'exonérer de l'énoncé philosophique.

M. E.

OTTINGER Didier

Surréalisme et Mythologie moderne

[Gallimard, coll. « Art et artistes »,
160 p., 24,5 €, ISBN : 2-07-076455-9.]

- Le livre de Didier Ottinger n'entre dans à peu près aucun des registres dont sont friands les ouvrages consacrés au surréalisme. Tout ce qui fait le propre de celui-ci en littérature, en poésie comme en peinture, l'attitude et les choix politiques aussi bien du groupe que des individus, est supposé connu du lecteur. L'étude relève davantage

... du domaine de « l'histoire des idées » que du travail ordinaire d'un conservateur en chef. Ainsi, le surréalisme n'est pas abordé comme une des plus vigoureuses avant-gardes artistiques du xx^e siècle, mais comme un mouvement animé par l'intention, entre autres, de réinventer une mythologie, espérance qui court déjà dans une partie de la littérature allemande du xix^e (Hölderlin). Depuis Fontenelle et son *De l'origine des fables*, la mythologie convoque nombre de philologues, de philosophes, d'hellénistes, parmi lesquels Nietzsche, qui est tout cela à lui seul, et dont certains surréalistes sont à la fois grands lecteurs et hâtifs interprètes. Didier Ottinger trouve son point de départ dans un roman du jeune Aragon, *Le Paysan de Paris*, qui commence par une « préface à une mythologie moderne », et dans la peinture de De Chirico. Quant à André Breton, théoricien et patron du mouvement surréaliste, il a toujours en tête le projet d'élaborer un mythe propre à notre temps. Didier Ottinger souligne la reprise de thèmes et de héros de la mythologie « classique » (Ariane, la Pythie, le Minotaure, Pasiphaé) par les peintres surréalistes et par Breton lui-même (*Arcane 17*). Notons au passage que ce livre accorde peu de place au rôle des mythes et de la mythologie dans la pensée de Freud alors que les surréalistes tirent parti des découvertes de la psychanalyse. Didier Ottinger s'intéresse davantage à l'échange Bataille/Breton. L'un et l'autre ont affaire aux analyses des ethnologues et à l'usage du mythe par le nazisme. Pour Bataille, le nazisme se livre à une falsification délibérée du mythe. Breton voit les choses de plus loin. Exilé à New York pendant la guerre, il découvre à la fois l'anthropologie amérindienne et les jeunes peintres américains (Rothko, Newman) qui deviendront les peintres abstraits que l'on sait. Ils ont d'ailleurs, pour l'heure et sur ce point, des vues proches de celles du poète. Les pages de Didier Ottinger sont ici fort instructives. Mais pour Breton, la question du mythe s'apprécie aussi par rapport à la déception politique que fut le régime communiste sous Staline. Le désir de mythologie vient alors à la rescousse d'une utopie politique défailante et dévoyée. « Le mythe

n'est-il pas d'essence révolutionnaire ? » se demande Ottinger. Son travail s'avère un fil très averti pour s'orienter dans cette labyrinthe entreprise.

M. E.

PAÏNI Dominique
Le Temps exposé. Le cinéma de la salle au musée

[Cahiers du cinéma, 144 p., 15 €, ISBN : 2-86642-323-2.]

- Cinq ans après *Le Cinéma, un art moderne* (Cahiers du cinéma), le dernier ouvrage de Dominique Païni entend stigmatiser une nouvelle étape dans l'histoire du cinéma : un statut inédit qui passe par l'amplification patrimoniale du cinéma, sa capacité à être abordé comme mémoire d'un siècle et son développement en dehors des seules salles qui lui sont dédiées. L'actuel directeur du développement culturel du Centre Georges-Pompidou, ancien directeur de la Cinémathèque française, y réaffirme le statut d'artiste des auteurs, et interroge les rapports de la pellicule avec les nouveaux supports de l'image. Ainsi la cassette vidéo et, plus encore, le DVD, moyens de reproduction du film, sont le déclencheur d'une nouvelle attitude du spectateur, passé de « l'hypnose à l'accessibilité ». Cette « nouvelle cinéphilie » passe aussi par ses gestes : pause, accélération, retour en arrière, chapitrage. Autant d'actions qui ont à voir avec le temps, fil conducteur des articles regroupés ici. « Le cinéma est cet art dont les récits et les images se constituent dans des temporalités conjuguées », répète l'auteur. En opposition à la contraction temporelle opérée par l'omniprésence du direct, la force du cinéma est justement dans son épaisseur temporelle, ne cesse d'argumenter Dominique Païni dans chacun des sujets abordés : restauration, plasticité du cinéma, rapport avec les autres arts... Souvent emportés, parfois partiels – lorsqu'il s'agit de traiter de l'usage du cinéma dans l'art contemporain –, ces textes restent un éclairage « cinéphilique » indispensable sur les images qui nous entourent.

O. M.

PECOIL Vincent (sous la dir. de)

Prières américaines

[Presses du réel, 192 p., 10 €, ISBN : 2-84066-068-7.]

- Phénomène marquant depuis la fin des années 1960, l'usage de la culture populaire au sein des arts plastiques ne peut plus, depuis longtemps, se penser comme une simple articulation entre culture « haute » et culture « basse ». D'une sphère à l'autre, c'est une véritable intégration dont il s'agit, et non plus un simple dialogue entre deux domaines étrangers. Regroupant inédits et traductions, le présent recueil permet ainsi de juger des retombées de la musique rock, et plus particulièrement punk, sur la scène américaine à partir du milieu des années 1970. « Les artistes peuvent adopter le vocabulaire du rock pour soulever des problèmes ayant trait à la fois à la transcendance, au succès, à l'échec, à l'aliénation et à la célébrité », écrit le critique Hunter Drohojowska. Sur les brisées du film *Rock my Religion*, de Dan Graham, une dizaine d'auteurs reviennent sur cette histoire récente. Dans un article en forme d'index, Robert Nickas se livre à une « Brève histoire du public » qui mêle performances et concerts. Quant à Kim Gordon, bassiste du groupe Sonic Youth, elle traite des travaux de Raymond Pettibon, Tony Oursler et Mike Kelley. Membre du groupe *Destroy All Monster*, ce dernier revient d'ailleurs dans un entretien croisé avec son comparse John Miller sur le mouvement punk aux États-Unis. Parallèlement à un éclairage sur le parcours de l'artiste californien se dessine là le portrait d'une Amérique *underground*, socle commun de toute une génération.

O. M.

PESENTI Donata

et TORTONESE Paolo (sous la dir. de)

Les Arts de l'hallucination

[Presses de la Sorbonne nouvelle, 177 p., 21 €, ISBN : 2-87854-228-2.]

- Avant d'être étudiée ou utilisée par les surréalistes, l'hallucination est restée l'un des grands sujets de préoccupation du XIX^e siècle médical et artistique. La jeune

science psychiatrique en pose la première définition, sous la plume du docteur Esquirol : l'hallucination serait une « perception sans objet », une construction mentale pure en quelque sorte, contrairement à l'illusion, réalité transformée et transfigurée.

Dans un siècle obsédé par l'image, toucher au système de la représentation conduit à de multiples débats sur les frontières entre le réel et l'imaginaire, la *mimesis* et ses pièges, la raison et la folie, la veille et le sommeil ou les pouvoirs des stupéfiants. Tous les arts participent de ce « malaise » dans la perception : la littérature, à travers la passionnante enquête menée par Taine auprès de Flaubert sur ses « visions » au moment de l'élaboration de *Madame Bovary*, la peinture, analysée à travers la lanterne magique et le mécanisme des panoramas exigeant la participation du spectateur, la sculpture et le leurre des trois dimensions, et bien sûr les balbutiements du cinématographe. À travers tous ces exemples, le XIX^e siècle des beaux-arts et des inventions d'optique a été passé au crible par neuf spécialistes réunis en colloque à Turin en 1998, et dont ce livre publie les très riches contributions, éclairant la complexité de l'activité mentale et créatrice.

L. M.

REY Jean-Dominique

Berthe Morisot, la belle peintre

[Flammarion, 160 p., 40 €, ISBN : 2-08- 0106821.]

- Berthe Morisot a été une très bonne élève. Ses copies de Corot et de Véronèse le prouvent amplement. Et elle s'est révélée une disciple très docile et appliquée d'Édouard Manet. Sans doute que sa double parenté avec l'auteur du *Déjeuner sur l'herbe* a été la cause d'une ambiguïté dans la lecture de ses œuvres et de certains malentendus à propos de leur postérité. Elle va d'emblée s'inscrire dans la mouvance impressionniste, mais elle est aussi restée fidèle à l'enseignement de Manet en ayant une écriture souvent enlevée, allusive, produisant un effet de *non-finito* qui lui a valu bien des critiques. Si elle cultive, comme ses pairs, le goût des scènes champêtres (*Dans les blés*, 1875)

... et d'une nature perçue comme une sorte de culte qui coïncide avec une conception nouvelle de la peinture, elle en témoigne dans des toiles telles que *Jardin du docteur Robin* en 1884 et *Sous-bois en automne*, peint dix ans plus tard. Mais l'essentiel de sa production est consacré à la femme et à l'enfant. L'univers féminin n'est pas sacralisé ou même mis en scène pour lui donner plus de valeur. Il est le prolongement logique de cette adéquation apaisée entre le monde humain et la nature qui apparaît chez elle, comme chez ses amis, tel un Éden retrouvé, magnifié par le jeu chromatique et par le découpage de l'espace, mais aussi apaisé par les rapports de tons et la douceur et la fraîcheur des harmonies. Ses autoportraits montrent une résolution qui n'est pas présente dans ses compositions et une franchise patente qui se lit dans ses yeux. Son travail plastique refuse les effets, l'emphase, le spectaculaire. Il est la manifestation de l'intimité, de cette « petite émotion esthétique » qui sera le cheval de bataille de Roger Fry et du cercle de peintres de Bloomsbury, en Angleterre. L'essai de Jean-Dominique Rey ne nous apprend pas grand-chose de nouveau ou de passionnant sur cette artiste. Il commence d'ailleurs sous de mauvais auspices, quand il écrit : « Un siècle après, l'œuvre de Berthe Morisot n'a pas pris une ride. » Il se révèle simpliste et superficiel. Mais il permet au moins au néophyte de prendre connaissance de cette femme d'exception, qui reste certes sous l'influence de ses aînés (Renoir étant l'une de ses principales influences) mais qui a su donner le jour à un univers plastique qui lui est propre, comme en témoigne la très belle *Poupée dans la véranda* (1884).
G.-G. L.

ROUAN François

Balthus ou son ombre

[Galilée, 105 p., 20 €, ISBN : 2-7186-0577-4.]

- La mort, l'an passé, de Balthus est le motif de ce petit texte (soutenu par plusieurs photographies) d'un peintre d'aujourd'hui sur un autre peintre, son ami pendant plus de trente-cinq ans et peut-être aussi, à quelque

moment, un maître. Non que François Rouan se serve de ce mot, mais c'est ce à quoi pense le lecteur. Rouan raconte comment il abandonne tout, séance tenante, pour répondre aux appels de Balthus. Et Rouan de prendre aussitôt train ou voiture. L'auteur relate un lien rare fait de confiance, d'échange et d'estime réciproques. Que fait Rouan dans l'atelier de Balthus ? Il donne son avis, gratte, ponce, dissout des apprêts, travaille la préparation d'un rouge. Il est un peu l'assistant dévoué, comme pouvaient l'être longtemps avant lui des artistes se formant dans les ateliers des grands peintres de la Renaissance italienne, dont plus d'un tableau, plus d'un propos de Balthus attestent qu'ils étaient aussi ceux auxquels il se mesurait. En homme de l'art, Rouan entrouvre la porte de l'intimité parcimonieuse et cérémonieuse de son ami. Balthus est un artisan qui connaît tout de son métier. Il aime la théâtralité du sujet et du modèle tout en étant sobre, économe, concentré dans sa peinture qui tente de réussir l'alliance du réalisme et du désir. Voilà peut-être par où on peut approcher la modernité de Balthus, lui qui fut le plus souvent cité comme l'exemple même d'un peintre qui s'en détourne. Rouan parle même d'« anachronisme » à son propos. Il n'est pas loin de penser qu'il s'agit là d'une lucidité qui situe et permet de rester au-delà des promesses merveilleuses des avant-gardes comme des classifications fausses et faciles.

M. E.

SANAQUI Mustapha
et DUBOIS Natahalie

Parties communes

[Climats, 152 p., 22,87 €, ISBN : 2-84158-200-0.]

- *Parties communes* est le récit de six années de projets artistiques et architecturaux menés dans le tissu urbain par les deux auteurs, l'un artiste, Natahalie Dubois, l'autre architecte, Mustapha Sanaoui. Ceux-là travaillent ensemble depuis plus de dix ans sur des projets qui lient tout à la fois l'architecture, l'art, le social et l'urbanisme. Ils pénètrent différents espaces d'habitation, de circulation, d'échange, en saisissent les

spécificités pour ensuite y introduire une démarche créative. Ce livre illustre ce mode d'intervention qui tente d'apporter des réponses aux interrogations qu'engendre la ville contemporaine.

Vdp

STENDHAL

Salons

[Le Promeneur, 213 p., 19,50 €, ISBN : 2-07-076334-X.]

- Quelle est la spécificité du regard de l'écrivain sur la peinture? Que nous dit-il de l'art qu'un critique professionnel n'aurait pas su nous faire entendre? Quelle est donc la singularité de cette langue littéraire mise au service de l'œil et de l'entendement? Inévitablement, ces questions surgissent au détour de textes comme les *Salons* de Stendhal, articles consacrés aux expositions annuelles du Louvre (en 1822, 1824, 1827) et réunis pour la première fois en volume. Auteur d'une *Histoire de la peinture en Italie* (1817), Stendhal a toujours porté à l'art une attention majeure. Sa vision est celle d'un homme exercé, qui a regardé, qui a voyagé. Il aime l'Italie, au-delà de toute expression, et on lui reproche parfois cette passion têtue car elle l'incline à tout mesurer à son aune. L'école française, celle des héritiers de David dont il est tant question dans ces *Salons*, sera bien entendu la première à souffrir de ces comparaisons. Certes, Girodet n'est pas Raphaël, Vernet n'a pas la puissance d'un Tintoret. Stendhal leur trouve néanmoins des vertus qui sont essentiellement les traits du romantisme dont l'auteur du *Rouge et le Noir* se veut le chantre: la maîtrise du clair-obscur, le goût du grandiose, et «l'expression juste des mouvements de l'âme», qui doit être perceptible sur les visages et dans les attitudes – ce qu'un David trop froid et trop grec était, selon lui, impuissant à rendre. Stendhal l'admet: «J'ai des opinions tranchantes sur tout.» Il reconnaît à Delacroix son sens de la couleur mais renonce à admirer *Les Massacres de Scio*, qui seraient «en peinture ce que les vers de MM. Guiraud et de Vigny sont en poésie, l'exagération du triste et du sombre»; il loue le sens

de la vérité chez Constable, estime que «M. Lawrence dessine d'une manière ridicule», reconnaît à Canova sa science subtile du «beau idéal». Bref, Stendhal fait du Stendhal, et nous renseigne très utilement sur la notion de modernité dans les années 1820, tant dans les beaux-arts que dans la conception de son œuvre propre. Ce n'est pas la moindre de ses contributions.

L. M.

TAYOU Pascale Marthine

Le Katalogue

[Palais de Tokyo, 30 €, ISBN : 3-85780-133-6.]

- Avec un «K» comme «Kapital», Pascale Marthine Tayou a décidé de baptiser «Le Kata» la courte publication monographique que lui consacre conjointement la Kunsthalle de Berne et le palais de Tokyo à l'occasion d'une double exposition récente. Un temps résidant à Paris, actuellement entre Yaoundé et Bruxelles, Pascale Marthine Tayou a développé ces dernières années une œuvre qui, si elle ne manque pas de se référer aux origines africaines de l'artiste, est avant tout issue d'une culture nomade et urbaine. «Bizzzznnnsss», «connecting cities» ou «crazy nomad» sont quelques-uns des mots que Pascale Marthine Tayou a proposés à d'éventuels auteurs en vue de la rédaction des articles de cet ouvrage. Histoire intime d'un exil, textes plus classiques, ou bavardages et déclarations, ces articles illustrent – plus qu'ils ne sont illustrés – l'iconographie foisonnante déployée ici. L'artiste a mêlé et dispersé, au gré des pages, et sans réelle hiérarchie, photographies de famille et vues d'expositions comme autant de témoignages de son parcours. Symptomatique d'un travail qui s'inscrit dans les rebuts et les débordements de la ville contemporaine, ce catalogue aux allures de magazine ravira donc les amateurs de l'artiste, mais désorientera les autres. Sans doute un mal nécessaire.

O. M.

WAT Pierre

Pierre Buraglio

[Flammarion/Centre national des arts plastiques, 191 p., 35 €, ISBN: 2-08-012193-6.]

- Comment entrer en peinture à partir de trois refus simultanés: l'humanisme de la figuration, la tentation métaphysique, le lyrisme enfin? C'est ainsi que Pierre Buraglio se pose d'emblée la question au début des années 1960. Ses réponses successives – c'est-à-dire son travail et sa réflexion – sont exposées avec clarté dans le (beau) livre que lui consacre Pierre Wat. Il faut être tout de suite attentif, explique-t-il, au fait que Pierre Buraglio recherche des réponses « pratiques ». La peinture pour lui n'est pas plus geste qu'elle n'est rédemption. Elle est opérations et interventions. Non pas intervention au sens de performance. Intervention par des opérations simultanées d'inscription et de rupture: déjouer la norme du cadre ou du châssis, recouvrir, camoufler, assembler, biffer, masquer, au moyen de hachures, de lacis, de croisillons, etc. Ce sont des mots du peintre que reprend ici Pierre Wat. Il retient qu'agrafer est une opération fondatrice du travail de ce « peintre qui ne peint pas ». Il pense bien sûr à une série de réalisations des années 1966-1968 qui s'appelle « Agrafages ». Ces bouts d'étoffe que le peintre fait tenir ensemble fabriquent *en même temps* le fond et la figure de ce qu'il réalise. Il y a toujours un « en même temps » chez Buraglio, une association et une tension des contraires, leur jonction dans une pratique qui n'est le fruit ni du hasard ni de la spontanéité. Elle est au contraire construite, ordonnée, réglée, selon le mot d'un commentateur: Buraglio utilise ce qui reste du tableau lorsque la peinture n'est plus là, c'est-à-dire débris de cadres, de châssis, comme plus tard (1974 et au-delà) il dessinera, peindra d'après tel ou tel « grand » artiste (Poussin, Caravage, Cézanne, Matisse...), s'emparant d'un fragment du motif, d'un personnage, d'une posture, d'un visage, d'un morceau de paysage, d'objet, qu'il déplace, décale en le réemployant pour son compte propre. Cas général de « en même temps »:

s'inscrire dans l'histoire très ancienne de la peinture et marquer ses distances. Car Buraglio, insiste son commentateur, a toujours pris ses distances. Distance vis-à-vis du groupe Support/Surface, distance vis-à-vis de la fonction et de la position du spectateur, des séductions de l'enchantement pictural même quand le motif revient sur la toile. Il en est ainsi depuis une vingtaine d'années. Né en 1939, entré à vingt ans à l'École des beaux-arts à Paris, Pierre Buraglio affiche dans son travail quelque chose du minimum vital. Ce minimum n'est ni un formalisme ni un minimalisme, mais la trace vigoureuse d'un « faire avec » le quelconque du matériau. Ce livre s'achève par un entretien de l'auteur avec l'artiste, qui reprend à son tour, pour finir la partie, la réponse de Samuel Beckett à la question d'un journaliste: « Bon qu'à ça. » Mais quel « ça »!

M. E.

ALBUMS

Sélection par Thierry GROENSTEEN

BRAMANTI Jean-Philippe
et SMOLDEREN Thierry

McCay, volume 2.

Les Cœurs retournés

[Delcourt, 48 p., coul., 14,95 €,
ISBN : 2-84055-537-9.]

- La suite de la biographie romancée de McCay, le génial créateur de *Little Nemo in Slumberland*, retrace son ascension comme dessinateur de presse et de *comics* désormais installé à New York. Les scènes de la vie quotidienne (en famille, au journal) alternent avec des passages plus spéculatifs ou oniriques, dans lesquels McCay s'affranchit de la tutelle de son mentor spirituel, un anarchiste énigmatique, et surtout s'intéresse à la quatrième dimension. La mise en scène graphique, l'ambiance rétro (les dessins sont en noir et sépia et semblent de vieilles photographies) et le récit très documenté continuent de séduire, mais la narration est tellement étirée que l'on ne peut que souhaiter le moment où il sera possible de lire l'histoire entière dans sa continuité, sous la forme d'une édition intégrale.

T. G.

BROWN Chester

- Je ne t'ai jamais aimé

[Les 400 Coups, 188 p., n. et b., 10,37 €,
ISBN : 2-84596-036-0.]

- Le Playboy

[Les 400 Coups, 170 p., n. et b., 10,37 €,
ISBN : 2-84596-035-2.]

- Avec une dizaine d'années de retard nous parviennent enfin les œuvres qui avaient établi le Canadien Chester Brown comme l'un des talents les plus originaux et délicats de la nouvelle bande dessinée. Auto-biographiques, ces deux récits content l'éducation sentimentale de l'auteur, adolescent puis jeune homme. *Je ne t'ai jamais aimé* le montre enfermé dans un quasi-autisme, aussi incapable de manifester à l'une de ses camarades de cours les sentiments qu'elle lui inspire que de faire comprendre à une jeune voisine éprise

de lui qu'elle lui est indifférente. En butte aux sarcasmes de ses camarades, Chester se réfugie dans un monde intérieur où il n'y a de place que pour la musique et le dessin. Dans *Le Playboy*, il est question du célèbre magazine de charme, de l'attrait que les photos de femmes dénudées ont exercé sur l'auteur, de la honte qu'il en concevait et de l'influence de cette « littérature » érotique sur sa vie d'adulte et ses relations à l'autre sexe. Dérangeants quoique pudiques, dépourvus de toute complaisance, ces deux « romans dessinés » aux vertus si évidemment cathartiques provoquent des émotions puissantes. Leur forme est résolument originale, avec ces quelques vignettes flottant librement sur des fonds de page noirs. Il est à souhaiter qu'un éditeur propose bientôt les travaux plus récents de Chester Brown, en particulier le remarquable *Louis Riel* publié en livraisons depuis 1999.

T. G.

GUIBERT Emmanuel

(d'après les souvenirs d'Alan Ingram Cope)

La Guerre d'Alan, tome 2

[L'Association, coll. « Ciboulette », 94 p.,
n. et b., 15 €, ISBN : 2-84414-078-5.]

- Alan Cope débarque en Normandie le 19 février 1945, jour de ses vingt ans. La guerre tire à sa fin, et son unité aura pour mission de pousser le plus loin possible en territoire allemand, pour prendre de vitesse l'armée soviétique. Guère de faits d'armes au cours de cette rapide avancée (Cope est une sorte de Fabrice à Waterloo), mais une foule d'anecdotes, de rencontres, de sentiments mêlés, dont l'ancien vétéran a livré le récit détaillé à Emmanuel Guibert. Ce dernier en a tiré la matière d'une chronique tout en demi-teintes, remarquable de sensibilité, de pudeur, et que sa mise en images nimbe d'une surprenante poésie. *La Guerre d'Alan* est comme un rêve à hauteur d'homme, qui transcende les circonstances contingentes dont il témoigne pour atteindre à l'universel. Guibert poursuivra son entreprise biographique en évoquant d'autres périodes de la vie de son ami américain, notamment son enfance. Cette entreprise de longue haleine s'impose dès à présent comme une œuvre majeure.

T. G.

JASON

Chhht!

[Atrabile, 128 p. ill., n. et b., 17 €, ISBN : 2-9700165-7-5.]

- Le silence règne dans *Chhht!* Pas une parole n'est échangée entre des personnages à têtes d'animaux murés dans la solitude et le mutisme. Le « héros » est un oiseau noir neurasthénique, un vilain merle affublé d'une veste à carreaux et d'un chapeau, qui fait la manche en jouant de la flûte (à bec, naturellement), déjeune d'un sandwich et regagne son nid. La rencontre d'une oiselle l'embarque dans une série de péripéties qui ne sont pas seulement sentimentales puisqu'elles le conduiront à fréquenter la prison, la mort, le diable, un peloton d'exécution. Le monde du Norvégien Jason, auquel nous avait introduit un premier album remarquable intitulé *Attends* (paru en 2000 chez le même éditeur), est énigmatique et fascinant. Une ironie constante s'y mêle avec ce sentiment de deuil et de mélancolie, d'absence à la vie, qui caractérise la littérature du Nord, par exemple le théâtre de son compatriote Jon Fosse. Le graphisme simple et efficace de Jason sait faire naître des images troublantes, inattendues, qui procèdent d'une sorte d'inquiétante surréalité. Elles sont sans équivalent dans la bande dessinée internationale.

T. G.

MATTOTTI Lorenzo et KRAMSKY Jerry

Docteur Jekyll & Mister Hyde

[Casterman, 64 p., coul., 13,50 €, ISBN : 2-203-38988-5.]

- Mattotti avait déjà illustré un texte de Stevenson en 1992 (*Le Pavillon des dunes*, éd. Vertige Graphic), mais c'est ici la première fois qu'il transpose un texte littéraire en bande dessinée, avec le concours de son complice le plus régulier, Jerry Kramsky. En déplaçant l'action du célèbre roman fantastique de Robert L. Stevenson dans les années 1920, il justifie de mettre son dessin sous le patronage explicite des expressionnistes allemands Georg Grosz et Otto Dix. Aux antipodes de la « ligne fragile » développée dans certains de ses autres ouvrages, il a opté pour des couleurs acidulées, de grandes

ombres portées, et surtout il a orchestré une danse des corps qui se tordent et se disloquent, oscillant du grotesque au monstrueux.

Il nous entraîne toujours plus loin dans un somptueux mais éprouvant cauchemar, qui laisse le lecteur aussi pantelant que le protagoniste. Une version appelée à faire date, qui vient à point nommé nous rappeler que l'affichiste et l'illustrateur omniprésent qu'est devenu Mattotti reste un formidable narrateur.

T. G.

SCHUITEN François

et PEETERS Benoît

Les Cités obscures.

La Frontière invisible, tome 1

[Casterman, 62 p., coul., 12,50 €, ISBN : 2-203-34317-6.]

- Après les cités fantastiques de Samaris, Urbicande ou Mylos, voici que Schuiten et Peeters donnent naissance à un État à part entière, la Sodrovno-Voldachie, au nationalisme belliqueux. Dans une région désertique se dresse le Centre de cartographie du pays, en forme de dôme gigantesque. C'est là que le jeune Roland de Cremer, fraîchement diplômé, vient prendre du service. D'abord rudoyé par son chef et déconcerté par les méthodes en vigueur dans cet étrange établissement, où il est seul à faire du zèle, il n'est bientôt plus préoccupé que de Shkodrā, l'étrange jeune femme dont il fait la connaissance dans le « club privé » réservé aux employés. Initié à l'amour par cette professionnelle, il découvre d'étranges dessins sur le corps de son amante. Mais la visite officielle d'un maréchal l'empêche provisoirement d'approfondir ce mystère... qui sera, n'en doutons pas, levé dans le prochain tome. Schuiten et Peeters nous fascinent une nouvelle fois avec cette fable qui fait irrésistiblement penser aux romans d'Ismail Kadaré. Le premier est fidèle à sa palette ocre, le second à son ironie discrète. Leur jeune héros (auquel le dessinateur a prêté les traits de l'un de ses fils) est un guide bien sympathique auquel nous attachons nos pas et dont nous partageons toutes les perplexités.

T. G.

SFAR Joann

Le Chat du rabbin, 1.

La Bar-Mitsva

[Delcourt, 48 p., coul., 9,45 €, ISBN : 2-205-05207-1.]

- Le judaïsme imprègne une proportion importante des œuvres publiées par Joann Sfar, de sa biographie de Pascin au *Petit Monde du Golem*. Il est au cœur de cette nouvelle série (une de plus à l'actif d'un auteur incroyablement prolifique), dont le protagoniste et narrateur est le chat d'un rabbin, un matou efflanqué et malicieux qui aime se faire câliner par la fille de son maître. Ce dernier lui fait étudier la Torah et le Talmud pour faire de lui un bon juif. «Je lui dis que si je suis un chat juif, je veux faire ma bar-mitsva.» Une décision qui tourne à l'idée fixe, et qui déclenche toutes sortes de controverses théologiques et d'arguties. Sfar a placé en fin d'album une citation d'Adin Steinsaltz soulignant que les héros du Talmud «sont en fait des héros de l'esprit dont les actes de bravoure se mesurent à l'aune de leurs pensées et de leurs paroles». Son récit en est l'illustration mais, pour être bavard et docte, il n'en est pas moins d'une fantaisie réjouissante. L'auteur de *Donjon*, de *Petit Vampire* et du *Professeur Bell* continue, pour notre plus grand bonheur, de s'avancer dans des territoires que l'imaginaire graphique avait jusque-là laissés en friche. Teintés d'orientalisme, les dessins sont en outre d'une grande poésie, que rehaussent intelligemment les couleurs de Brigitte Findakly.

T. G.

ALBUMS

Sélection de IBBY-FRANCE et LA JOIE PAR LES LIVRES

CROWTHER Kitty

Scritch scratch dip clapote !

[L'École des loisirs/Pastel, 11 €, ISBN : 2-211-064-47-7.]

- Pauvre Jérôme, il a tellement peur de se retrouver le soir, tout seul dans le noir. Son papa tente de le rassurer en lui lisant des histoires, sa maman lui fait des câlins, rien n'y fait. Il a peur. Qui est donc ce «scritch scratch dip clapote» qui l'effraie tant? Un thème très classique, mais traité avec humour dans sa transposition dans le monde des grenouilles et avec émotion devant la tendresse et la compréhension des parents. Les illustrations sont très expressives. C'est très abouti et parfaitement enfantin.

À partir de 3 ans

I. F.

DORAY Malika

Et après...

[Didier Jeunesse, 10,90 €, ISBN : 2-278-05197-0.]

- Un album d'une rare sensibilité sur le thème de la mort. Le point de vue est celui de l'enfant, sous la forme d'un lapin. Il évoque les moments heureux avec sa grand-mère, son absence soudaine, puis l'annonce de sa mort par le père et les tentatives d'explication de la mère. Le texte est parfait dans sa sobriété et dans son esprit d'ouverture. La fin reprend la première phrase du livre pour faire, cette fois, revivre dans le souvenir. Il ne donne aucune réponse définitive sur ce qui se passe après la mort, mais indique que certains croient à une vie après la mort, que d'autres en doutent... Les illustrations très simples, en noir et blanc, sont juste rehaussées à chaque page d'une tache de couleur, leurs cadrages sont très efficaces. Un beau livre.

À partir de 4 ans

I. F.

DU BOUCHET Paule
et HALLENSLEBEN Georg (ill.)

Bichoui

[Hachette Livre, coll. « La fourmi et l'éléphant », 15 €, ISBN : 2-01-224202-2.]

- Un bébé kinkajou, dont la mère a été tuée par des chasseurs dans la forêt amazonienne, est adopté par une jeune femme française venue là pour une expédition scientifique. Elle décide de l'emmener avec elle à Paris. Terrible expérience pour un petit animal qui ne comprend rien à ce qui lui arrive et reste avant tout un « sauvage ». Les crises de colère, les angoisses, les moments de tendresse, les épreuves, les bêtises se succèdent. Un récit sensible et sobre, écrit avec finesse et scandé par de grandes illustrations lumineuses.

À partir de 8 ans

I. F.

HEITZ Bruno
Rue de l'école

[Circonflexe, 12 €, ISBN : 2-87833-292-X.]

- Évidemment, tous les enfants savent bien que leurs parents ont été d'excellents élèves. Bruno Heitz décide quand même d'aller y voir d'un peu plus près et de demander à différents protagonistes de retracer le passé scolaire du père du jeune héros du livre. Chaque chapitre donne le point de vue d'un des témoins : le père, l'ancien instituteur, la mère, etc. Le texte comme les illustrations sont très drôles.

À partir de 7 ans

I. F.

SOLOTAREFF Grégoire
et LECAÏE Olga (ill.)

Je suis perdu

[L'École des loisirs, 12 €, ISBN : 2-211-06678-X.]

- Lolo, le petit ours en peluche, tombe de la poche du *tmosphère* de velours bleu où il était installé confortablement. L'aventure commence. Il est perdu. La narration à la première personne fait ressentir fortement le drame que cela représente. Grégoire Solotareff traduit remarquablement les *tmosphères* des petits et leur état d'esprit pendant ces années où l'on croit que les

tmosphères magiques peuvent changer le monde. Les illustrations en pleine page d'Olga Lecaye s'accordent parfaitement au texte en créant une *tmosphère* affective très forte. Un album à ne pas rater !

À partir de 3 ans

I. F.

CONTE

Sélection de IBBY-FRANCE et LA JOIE PAR LES LIVRES

KHEMIR Nacer
et KHEMIR Esma, Rafika, Mounira,
Sabiha et Saïda (ill.)

L'Ogresse

[Syros Jeunesse, 19,50 €, ISBN : 2-8414-6953-0.]

- Publié pour la première fois en 1975, ce livre est devenu à juste titre un classique.

Il est important donc de dire qu'il vient d'être réédité. Huit contes d'ogresse, courts et superbes. L'ogresse fait peur, mais aussi, parfois, à la manière d'une mère, si elle enferme, c'est elle qui nourrit, éduque et donne les armes avec lesquelles on pourra s'échapper. Des récits plein de passions, d'amours, de conflits familiaux. Nacer Khemir a dédié ce livre à sa mère, qui lui a donné ces contes. Il les a calligraphiés en arabe et les a fait illustrer par ses cinq sœurs. Œuvre familiale et unique.

À partir de 6 ans

I. F.

COMPTINES. POÉSIE

Sélection de IBBY-FRANCE et LA JOIE PAR LES LIVRES

DESNOS Robert
et CORVAISIER Laurent (ill.)

Le Pélican

[Rue du Monde, coll. « Les petits géants », 6 €, ISBN : 2-912084-58-X.]

HUGO Victor
et BATTUT Éric (ill.)

Au jardin des plantes

[Rue du Monde, coll. « Les petits géants », 6 €, ISBN : 2-912084-57-1.]

QUENEAU Raymond
et LEJONC Régis (ill.)

L'arbre qui pense

[Rue de Monde, coll. « Les petits géants »,
6 €, ISBN : 2-912084-56-3.]

SUPERVIELLE Jules
et DANIAU Marc (ill.)

Un bœuf de Chine

[Rue du Monde, coll. « Les petits géants »,
6 €, ISBN : 2-912084-59-8.]

- La collection « Les petits géants » poursuit sa moisson parmi les grands textes de la poésie française, connus ou insolites. Chaque volume est confié à un illustrateur différent qui enrichit le texte de sa fantaisie et de ses couleurs. Le petit format carré convient très bien à cette rencontre intime proposée aux enfants avec la poésie.

I. F.

GRÉMAUD Florence
et COFFINIÈRES Hervé (ill.)

J'ai un mot sur la langue

[Gallimard Jeunesse, 17,50 €, ISBN : 2-07-054697-7.]

- Un gros et joli volume, aussi instructif que distrayant, pour piocher à qui mieux mieux dans le trésor des expressions de la langue française. De quoi « couper le sifflet » à ses copains et « éclairer la lanterne de tous », tout en riant « comme une baleine ». Les auteurs ont regroupé par thèmes quelque cent vingt expressions du langage courant, en donnant leur origine, leur date d'apparition et leur sens actuel. Inépuisable.

À partir de 8 ans

I. F.

HUGO Victor
et LASSARA Christine (ill.)

Le Hugo

[Mango Jeunesse, 15 €, ISBN : 2-7404-1327-0.]

- Dix-neuf poèmes, c'est à la fois bien peu, parmi l'œuvre immense de notre bicentenaire favori, et beaucoup tant est riche leur lecture. Le choix de poèmes parvient à rendre compte de l'étonnante diversité des textes, engagés, légers, drôles, visionnaires... Les peintures et les lavis de Christine Lassara, le jeu des

traces et des couleurs, la qualité du papier, l'ampleur du format participent à la réussite du livre.

À partir de 12 ans

I. F.

PREMIÈRES LECTURES

Sélection de IBBY-FRANCE et LA JOIE PAR LES LIVRES

DUFRESNE Didier
et BUCAMP Philippe (ill.)

Berk le crapaud

[Père Castor/Flammarion, 56 p. ill., 6 €, ISBN : 2-08-161081-7.]

- Berk le crapaud est amoureux de la grenouille star de la mare, qui n'a que faire de cet horrible amoureux. Mais Berk s'obstine. Or un jour, les choses tournent mal pour la grenouille, elle est capturée par les humains. Berk parvient à la délivrer, mais l'histoire prend un tour imprévu. C'est drôle et raconté sur un rythme soutenu.

À partir de 8 ans

I. F.

MARLO Méli, AHIPPAH Ernest
et PAWLAK Pawel (ill.)

Un petit garçon trop pressé

[Milan, coll. « Poche Benjamin », 3,66 €, ISBN : 2-7459-0384-5.]

- Yapa est un petit garçon impatient d'être grand. Son père ne veut pas qu'il l'accompagne dans la forêt africaine. Qu'à cela ne tienne, il ira tout seul. Mais la forêt, c'est grand, l'enfant se perd... Un mille-pattes lui propose son aide, mais il est trop lent, une antilope veut lui servir de guide, mais elle va trop vite. Yapa est bien obligé d'apprendre la patience. Une jolie petite histoire fort bien illustrée.

À partir de 5 ans

I. F.

ROMANS

Sélection de IBBY-FRANCE et LA JOIE PAR LES LIVRES

GREIF Jean-Jacques

Mes enfants, c'est la guerre

[L'École des loisirs, coll. « Médium », 8,90 €, ISBN : 2-211-065-67-8.]

- Surpris par la guerre à Mimizan-Plage, à la colonie du Pylone où ils sont en vacances, certains enfants dont Jacob Jacquot devront s'y cacher jusqu'à la fin du conflit. C'est madame Christine, la directrice, qui, par son dynamisme et son courage, parviendra à maintenir cette petite communauté dans une sécurité relative. Le récit fait par Jacquot, qui accumule les détails concrets, drôles et cocasses sans insister sur les aspects dramatiques, constitue un hommage au courage de madame Christine dont la vie est racontée dans la post face.

À partir de 10 ans

I. F.

MEYNARD Daniel

La Vache et le Vaudou

[L'École des loisirs, coll. « Médium », 8,90 €, ISBN : 2-211-065-67-8.]

- Un coin de campagne tranquille : beaux paysages, vaches ruminant doucement ; sur la hauteur, une jolie ferme où vivent dans la bonne humeur et la tendresse un papa sympa, une adorable maman antillaise et leur fille Mélissa, dégourdie et choyée. Hélas, un mal mystérieux frappe le troupeau, et les plus belles vaches meurent les unes après les autres. Puis un ouragan dévaste les bâtiments. Que se passe-t-il ? Faut-il y voir une malédiction, l'œuvre d'un sorcier, d'un vaudou ? Mélissa mène l'enquête et elle n'est pas au bout de ses surprises. Un récit bien mené, sur un ton léger et drôle, avec des personnages hauts en couleur. Mais le pittoresque n'empêche pas une certaine gravité du propos lorsqu'il dénonce une réalité peu reluisante.

À partir de 10 ans

I. F.

DOCUMENTAIRES

Sélection de IBBY-FRANCE et LA JOIE PAR LES LIVRES

GODARD Philippe

L'Alimentation dans l'histoire : de la Préhistoire à nos jours

[Autrement, coll. « Autrement junior, série Histoire », 64 P. ill., 9 €, ISBN : 2-7467-0179-0.]

- Des recherches entreprises pour connaître les habitudes alimentaires des hommes préhistoriques aux nourritures de l'extrême, en Amazonie, sur la banquise ou bien encore en cas de famine, ce volume propose un passionnant voyage à travers l'histoire des modes d'alimentation selon les époques et les civilisations. C'est aussi l'histoire de quelques aliments emblématiques, tels le pain, le café ou le sel.

À partir de 10 ans

I. F.

GODARD Philippe

La France en Révolution : 1789-1799

[Autrement, coll. « Autrement junior, série Histoire », 64 p. ill., 9 €, ISBN : 2-7467-0174-X.]

- Neuf séquences retracent et analysent les grandes articulations des luttes politiques et sociales de ces dix années. De la convocation des états généraux à la prise du pouvoir par Bonaparte, le volume porte à la fois sur les grands événements (fuite à Varenne, condamnation à mort du roi, bataille de Fleurus), sur les acteurs (les sans-culottes, Babeuf) et les actrices (Olympe de Gouges ou madame Roland). Le choix des sujets traités évite les sentiers battus et aide à comprendre le rôle de cette période dans la construction du monde contemporain. Le choix iconographique est très intéressant.

À partir de 11 ans

I. F.

PLACE François

Le Vieux Fou de dessin

[Gallimard Jeunesse, 16 €,

ISBN : 2-07-054842-2.]

- L'auteur-illustrateur rend un bel hommage au peintre japonais Hokusai en imaginant l'histoire d'un petit garçon qui arpente les rues d'Edo que Hokusai a peintes à travers des milliers de gravures. Le récit est vif, aussi précis et détaillé que le trait de crayon et les pinceaux du peintre, et plein d'humour, de vie, de poésie.

À partir de 8 ans

I. F.

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

Sélection par Marc BLANCHET, François BUSNEL,
Louise L. LAMBRICHS, Laure MURAT
et Jean-Pierre SALGAS

AUGIÉRAS François

- Le Diable ermite. Lettres à Jean Chalon 1968-1971

[La Différence, 256 p., 18 €,

ISBN : 2-7291-1402-5.]

- Les Barbares d'Occident

[La Différence, coll. « Minos », 62 p., 5 €,

ISBN : 2-7291-1407-6.]

- La rencontre avec l'œuvre de François Augiéras tient autant du hasard que de l'étrange aimantation qui la caractérise et qui attire, *en temps voulu*, de nouveaux lecteurs à elle. Ces derniers se reconnaissent généralement dans des différences dont la seule parenté est une défiance devant l'objet littéraire et le désir d'une secrète communauté. C'est une assemblée de passionnés qui voit dans la littérature le terrain d'une expérimentation appelant à soi des gestes et des actes concrets. Les livres d'Augiéras, publiés par Grasset dans sa collection « Les cahiers rouges », les éditions Fata Morgana et La Différence (dont le catalogue des peintures) – sans oublier les *Lettres à Paul Placet*, parues chez Fanlac – sont difficiles à raconter, tant justement ils témoignent, et surtout procèdent, d'une expérience. Augiéras désirait que ce monde sombre pour l'apparition d'une race nouvelle qui sache se réjouir enfin des étoiles et des rivières. Un rêve ambigu dont le méconnu *Les Barbares d'Occident* raconte une fois de plus cette entreprise – ici en une nouvelle et très belle collection de poche. Sur les terres de la Dordogne, Augiéras tente d'arpenter un autre territoire : celui d'une révélation plus retardée qu'impossible. Ses textes, parce qu'ils sont toujours plus ou moins autobiographiques, semblent des manuscrits secrets arrivés jusqu'à nous, et pour cela toujours troublants. On sait aussi l'échec partiel de cette vie *autre*, rattrapée par une incapacité à vivre avec autrui, et un goût de l'irrévérence pour le moins assumé. Les *Lettres à Jean Chalon*, surtitrées *Le Diable ermite* (la meilleure façon

... de nommer ce singulier), témoignent des impasses d'une telle attitude, non sans humour. Jean Chalon, héritier testamentaire d'un homme qu'il ne rencontra jamais, si ce n'est à travers ces lettres de fin d'une vie, mesure dans sa préface à quel point il fut élu par un homme pour un rêve difficile à entrevoir et que l'indépendance d'esprit garantit dans sa survie parmi les hommes.

M. B.

CALET Henri

Poussières de la route

[Le Dilettante, 320 p., 18,50 €, ISBN : 2-84263-056-4.]

- Quel journal oserait aujourd'hui publier des textes comme ceux, réunis ici, qu'Henri Calet donna à *Combat*, aux *Lettres françaises*, au *Populaire de Paris* et à bien d'autres feuilles de l'après-guerre? Des textes savoureux où l'auteur du *Bouquet* se fait, comme le dit Jean-Pierre Baril (responsable de l'établissement du texte, de l'introduction et des notes), le « témoin subjectif » de son temps. N'allez pas imaginer pourtant qu'il ressemble à nos témoins médiatiques actuels – non, rien à voir : cet inventeur du « voyage à la paresseuse », qui promène son regard singulier dans les provinces françaises et suit les fleuves comme d'autres suivent les femmes, jamais ne se met avant. Sur un ton aussi léger que la langue est tenue, avec cet accent inimitable où l'humour le dispute à la modestie, il ne cesse d'emprunter des chemins de traverse pour revenir à ce qui retient sa curiosité, comme si la tangente était sa pente naturelle. «... voilà que je me suis de nouveau égaré. Je ressemble à ces chevaux, qui, dès que l'on n'y prend garde, s'en retournent toujours par les mêmes chemins à l'écurie. Là où ils savent trouver les meilleures pâtures à se mettre sous la dent » ; ces « mêmes chemins » de la liberté intérieure, fantasque et gentiment indisciplinée, liberté rêveuse et attentive aux détails que personne ne voit. Chroniqueur buissonnier, badaud impénitent, Calet est aussi un enchanteur. Une voix tendrement ironique et bienveillante, souvent drôle, parfois touchante, jamais caustique, une

voix, à le relire aujourd'hui, indémodable. Qu'il raconte son voyage à Berlin (« L'Allemagne traversait alors une crise économique, et moi aussi ») et son amusante expérience d'instituteur ou qu'il s'intéresse aux faits divers (« Les grands hommes meurent ; il est certain que les autres en font autant sans que cela se sache »), il décrit comme personne ce qui accroche son regard, avec un art de la formule toujours juste et jamais gratuit. Jugez plutôt : « Chambord, c'est un régal, un dessert somptueux, une pièce montée fantastique, qui serait l'œuvre d'un facteur Cheval aux moyens illimités. » Qu'un écrivain aussi original, dont Gide en son temps avait bien reconnu la valeur, ait aujourd'hui encore – comme l'indique Baril dans sa note finale – tant de mal à trouver un éditeur, traduit bien la place de plus en plus restreinte qu'occupe la littérature dans l'ensemble de la production éditoriale actuelle. Raison de plus pour rendre hommage au Dilettante, qui met désormais ces textes savoureux à notre disposition.

L. L. L.

FÉROÉ Florence

De l'inconvénient d'avoir été violée

[Albin Michel, 186 p., 13,90 €, ISBN : 2-226-13196-5.]

- Ferenczi l'avait déjà souligné : ce n'est pas seulement l'expérience du traumatisme qui détruit une victime, mais le redoublement de ce traumatisme tel qu'il s'opère après-coup, du fait de la surdité ou du doute opposés par l'entourage au récit qui en est fait. Primo Levi – que cite Florence Féroé – en fit, de retour des camps après la guerre, la noire expérience. Loin de faire partie du passé, ces crimes sournois se perpétuent aujourd'hui, non pas à l'abri de dictatures étrangères mais bien chez nous, dans le contexte de nos institutions démocratiques, dont les rouages aveugles évoquent de plus en plus le « monstre froid » dont parlait Nietzsche ou encore le fameux Big Brother d'Orwell. Le document que publie Florence Féroé en témoigne, de façon élaborée et pudique, mais ferme et terrifiante. Évitant toute forme de pathos,

elle relate l'inférial trajet administratif qu'elle aura à affronter après le viol dont elle fut victime. Un trajet où, du médecin légiste aux fonctionnaires, elle ne cesse de se heurter à la non-reconnaissance du traumatisme qu'elle a subi. Dans les rouages de l'institution, sa parole ne vaut-elle donc rien ? Le paradoxe prend toute sa mesure lorsqu'on sait qu'au moment du viol c'est cette parole qui l'a sauvée de la mort, cette parole qu'elle a su échanger avec son agresseur et qu'il a entendue, au moins en partie. Florence Féroé en effet, ayant enseigné dans des établissements dits « sensibles », a appris à canaliser la violence, à la contourner ou à la détourner. Elle a appris à maîtriser ses propres affects pour ne pas en être victime, et son récit en témoigne de façon remarquable. Mais lorsqu'elle se retrouve face à l'institution pour faire entendre et reconnaître ce qui lui est arrivé, ce savoir-faire se révèle inutile. Qu'est donc une démocratie où la parole de l'individu est à ce point bafouée ? En refermant ce livre, entre stupeur et révolte, c'est à cette question douloureuse que l'on reste confronté.

L. L. L.

JANVIER Ludovic

Tue-le

[Gallimard, coll. « L'Arbalète », 210 p., 16 €, ISBN : 2-07-076492-3.]

- Sa voix, beaucoup aujourd'hui la connaissent. Mais pas encore assez. Voix aussi singulière que solitaire, voix d'« orphelin total » ancrée dans la sensation, voix d'« incurable gamin tombé de la dernière pluie », voix qui traverse le monde en attendant de traverser le temps. Et voilà que cette voix que l'on croyait unique éclate en voix multiples, toutes venues de l'intérieur, voix venant « de la nuit des temps » et qui s'éveille à la vie (la première de ce recueil, texte superbe), voix habitant divers corps, féminins et masculins, des enfants aussi, diverses histoires ou plutôt divers moments laissant deviner une histoire qui ne s'écrit pas. Façon de mettre en abîme l'identité de l'écrivain qui se fait chambre d'écho du monde et auquel rien de ce qui est humain

n'est étranger – sauf sans doute quelque chose d'incernable, au fond de lui-même. Au fil des livres, le bonheur de lire Janvier ne se dément pas, et se renouvelle. (Lire aussi un troisième volume de nouvelles faisant suite à *Brèves d'amour* et *En mémoire du lit : Encore un coup au cœur*, qui vient de paraître également chez Gallimard.) Celui-ci, *Tue-le*, se termine sur un entretien rêvé, celui qui permettrait à l'écrivain de dire tout ce qu'il peut de ce qui compte tout en cernant ce qu'il ne peut dire, qui le pousse encore et toujours : « Quand je repense à mon histoire, j'ai dû sans le savoir être arrêté à la saison où jouer foudroie, où la mer désespère, où mourir commence à se deviner, où l'on sent que boire n'épuise pas la soif, où la première femme nue vous aveugle parce qu'elle est l'autre absolue. Et on dirait que je ne peux pas en revenir. » Ainsi l'écriture serait la tentative – désespérée bien sûr, et donc à renouveler sans cesse – de « calmer l'être par les mots », « folie douce, douce-amère, musique empoisonnée ». Et publier, la tentative de partager cette expérience ? On le suppose, sans en être bien certain. Quel autre peut comprendre ? et comprendre n'est-il pas toujours réduire ? Sans doute, si la compréhension se résume à une opération intellectuelle. À le lire, cet écrivain qui se parle à lui-même et multiplie ses voix, on a l'impression que l'enjeu est plutôt pour lui de faire entendre et physiquement ressentir, depuis ce lieu d'où il ne revient pas et où personne ne peut le rejoindre, l'irrefrangible solitude d'un être déchiré entre mort et jouissance et affolé par cette béance, insaisissable explorée, où s'origine toute voix. Et pour mieux dire à quel point cette voix ne saurait se résorber dans l'analyse de son propos, c'est dans un éclat de rire qu'en fin de compte elle s'éteint : « Comprenne qui pourrait. »

L. L. L.

NOGUEZ Dominique

Comment rater complètement sa vie en onze leçons

[Payot, 240 p., 12,95 €, ISBN : 2-2288-9518-0.]

- Certaines modes ont la vie longue. Ainsi celle de l'échec, persistante en littérature et qui revient régulièrement, avec plus ou moins de bonheur. Mais réussir à échouer n'est pas chose aisée. Pour y parvenir, Dominique Noguez suggère quelques pistes qui peuvent se lire comme les prolégomènes à toute entreprise future. Il est vrai que la réussite, le bonheur, la joie n'ont plus bonne presse. Pour aller jusqu'au bout de la logique, Noguez développe une théorie très personnelle de l'échec dans laquelle l'ironie et la mauvaise foi rivalisent avec l'imagination. Ainsi l'auteur jette-t-il les bases d'une nouvelle discipline que l'on pourrait appeler la « ratologie » et qu'un jour, c'est sûr, on finira par enseigner dans nos universités. Une sorte d'anti-Ena, si l'on veut. Où l'on apprendrait comment se planter dans les grandes largeurs, méthodiquement. Ce petit manuel présente ainsi quelques bons cas pratiques et instruit le citoyen qui serait tenté de réussir quelque action sur la conduite à tenir pour éviter pareil faux pas : on découvre donc comment rater une œuvre d'art, une farce, un crime, une mayonnaise, un adultère ou un dîner. Plus sérieux encore, Dominique Noguez décline l'art de l'échec selon les professions. Chacun se reportera au chapitre qui le concerne et découvrira comment bien rater sa vie si l'on est boulanger (ou femme du boulanger), policier, pilote de ligne, garçon de café, libraire ou enseignant. Se brouiller avec ses parents et ses amis, être vraiment malheureux en amour, entreprendre une psychanalyse avec un dingue, enchaîner les scandales : ce qui suppose une organisation que ce précis de « ratologie » permettra de peaufiner. On y apprend tout ce qui concerne l'art du fiasco. Même comment rater un article ! Voilà donc un livre... à ne pas rater.

F. B.

PONTALIS Jean-Bertrand

En marge des jours

[Gallimard, 120 p., 11 €, ISBN : 2-07-076511-3.]

- C'est un livre plein de vie, qui parle de tout et de rien, des petites choses du quotidien et des grandes questions qui viennent le soir. Le livre d'un homme qui a dédié son existence à l'écoute, attentive, d'autrui mais qui n'a jamais abdiqué l'idéal intellectuel des honnêtes hommes. Un livre qui se veut « en marge des jours », peut-être pour entrer de plain-pied dans la vraie vie. J.-B. Pontalis est un cas à part. Psychanalyste de renom, il est aussi éditeur (chez Gallimard, dont il est une des figures du comité de lecture) et écrivain. C'est dans le silence des nuits qu'il écrit. Une part importante de son œuvre est de nature savante : travaux sur le rêve, l'amour, l'enfance, un vocabulaire de la psychanalyse (avec Laplanche) qui fait encore autorité... Mais le plus important se situe ailleurs. Dans ce petit recueil qui fait suite à un livre publié voilà deux ans et qui connut un fort retentissement, *Fenêtres*. Le psychanalyste disparaissait derrière l'homme. Ici, Pontalis prolonge l'exercice. Un exercice de style puisqu'il s'agit de se faire conteur du quotidien. À la façon d'un Pierre Michon, d'un Christian Bobin ou d'un Éric Holder. En effet, aux grandes théories, Pontalis semble préférer les fulgurances, les phrases qui claquent, bien pensées et bien écrites. Voici donc des fragments, placés sous le patronage de Novalis ou de Valéry. Des fragments non datés, tout droit sortis des limbes : « Je sors ces fragments des marges de ma mémoire, elle-même fragmentée, lacunaire, pour les porter non au centre – personne n'a en lui de centre du moins ce centre introuvable n'occupe jamais le même lieu – mais pour qu'ils viennent au jour du vif d'aujourd'hui. » Pontalis s'interroge sur des « choses » que chacun d'entre nous peut expérimenter : écrire, souffrir, aimer, faire face à la maladie puis à la mort, rechercher ses origines... Sur chacun de ces sujets, pas la moindre tentative d'en mettre plein la vue avec de fumeuses théories mais, au contraire, une parole si vivante qu'elle semble directement destinée au lecteur, postulant qu'il en sera l'unique dépositaire.

F. B.

PROUST Marcel

Carnets

[Édition établie et présentée par Florence Callu et Antoine Compagnon, Gallimard, 445 p., 24,50 €, ISBN : 2-07-076200-9.]

- Pendant l'élaboration d'*À la Recherche du temps perdu*, Marcel Proust jeta des notes sur quatre carnets de forme oblongue, aujourd'hui conservés à la Bibliothèque nationale. L'écrivain y consigne des souvenirs, des rêves, des adresses d'hommes rencontrés au hasard, des remarques littéraires – sur Nerval, Chateaubriand, Sainte-Beuve ou Balzac, qui le fascine. Soit la vie et la littérature avec, au milieu ou plutôt au centre, l'immense œuvre en gestation dont il pose petit à petit les jalons. Le premier carnet, plus autobiographique, est peut-être le plus émouvant à cet égard car il révèle les incertitudes du créateur (« Faut-il en faire un roman, une étude philosophique, suis-je un romancier ? »), mais aussi un paradoxe essentiel du travail littéraire : la *Recherche* y prend très doucement naissance, de façon apparemment désordonnée, tout en étant déjà très structurée dans la tête de son auteur – certains détails imaginés en 1908 figureront par exemple dans *Le Temps retrouvé*. Au détour d'une phrase, on devine, inconnu encore, le personnage d'Albertine : « Dans la 2^e partie du roman la jeune fille sera ruinée, je l'entreprendrai sans chercher à la posséder par impuissance du bonheur. » Au milieu d'une liste vertigineuse de noms propres et de prénoms, on reconnaît Cambremer ou Basin, futur duc de Guermantes. Bref, à l'image d'une photographie dont les contours apparaissent lentement sous l'action du révélateur, jeunes filles en fleurs et acteurs de Sodome ou de Gomorrhe se mettent en place et s'étoffent sous nos yeux indiscrets. Au fil des carnets, l'œuvre prend forme par atomisations, enfle, s'écrit, et nous passionne. Pour goûter tout le suc de ces *Carnets*, il faut évidemment connaître et avoir lu la *Recherche* et ne les considérer en aucune façon comme une introduction quelconque à l'œuvre proustienne. Car le plaisir de la lecture, parfois rebuté par des pages de notations plutôt elliptiques malgré le très remarquable appareil critique, vient

d'une identification *a posteriori* du roman et de ses méandres. On discerne les caractères, on se souvient des scènes à mesure qu'elles s'élaborent dans leurs grandes lignes, on retrouve les dialogues, et c'est de ce travail d'authentification que naît la jouissance du texte. Comment expliquer sinon la résonance d'une note aussi banale que « Vieux duc dans un jardin », si elle ne ressuscitait, telle la trop fameuse madeleine, tout un monde, monumental, dont seul Proust a su nous donner la clé ?

L. M.

QUENEAU Raymond

- Œuvres complètes II, Romans t. 1

[Éd. Henri Godard, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1840 p., 68 €, ISBN : 2-07-011439-2.]

- Aux confins des ténèbres.

Les fous littéraires

[Éd. Madeleine Velguth, Gallimard, coll. « Cahiers de la NRF », 22,90 €, ISBN : 2-07-076498-2.]

- Album Raymond Queneau

[Éd. Anne-Isabelle Queneau, Gallimard, 320 p., 9,60 €, ISBN : 2-07-011543-7.]

- Huit romans de Raymond Queneau dans cette Pléiade 1933-1942, le premier de deux volumes de fiction, le second des Œuvres complètes. Du *Chiendent* à *Pierrot mon ami*. Autrement dit, des marges du surréalisme au premier des trois livres écrits à la lumière de l'enseignement d'Alexandre Kojève sur Hegel. Longtemps dissimulé derrière *Zazie*, Raymond Queneau devrait enfin apparaître comme un des plus étonnants carrefours du xx^e siècle. (« Y a pas que la rigolade y a aussi l'art », disait-il ; il s'agit « plus de drôles de romans que de romans drôles », dit de son côté Henri Godard, le maître d'œuvre). Qui peut enfin être lu comme tel après la fin des avant-gardes : Echenoz ou Quignard sont des petits-neveux ; et après que Georges Perec a donné à l'Oulipo toute son importance à une « littérature à l'ère de la reproductibilité technique » inaugurée par les *Exercices de style* et les *Cent Mille Millions de poèmes*. Ce volume sera peut-être aussi l'occasion de sortir d'un autre malentendu – le *Journal*,

... un étonnant document flaubertien sur la « bêtise » intime, la médiocrité commune, la religiosité névrotique, fut très peu compris lors de sa sortie (seul Daniel Oster...) : or la vraie auto-bio-graphie stylisée de Queneau réside dans la suite des romans. Et dans leur immense mélancolie (dans *la pluie* des incipits sur la pluie : « Il faisait un temps dans le genre petites gouttes d'eau par ci par là, il faisait un temps de nuit humide »). Pour décrire leur fonctionnement, on a pu forger l'image de « l'oignon de Moebius » : des couches à l'infini, toutes communiquent, une absence de centre. Sinon la préoccupation structurante, et souvent liée, l'inscription de l'anthropologie philosophique. Bonne idée des éditeurs d'avoir extrait *Technique du roman* (1937) de *Bâtons, chiffres et lettres*, pour l'inclure ici ; dans le prolongement d'André Gide (*Paludes, Les Caves du Vatican*) et Paul Valéry (*Monsieur Teste*), on le voit théoriser son refus du naturalisme, et son obsession d'être le Mallarmé du roman. *Le Chiendent?* Joyce et Heidegger. *Les Derniers jours?* le garçon de café « existentialiste » bien avant *L'Être et le Néant*. *Odile?* la rupture avec Breton. *Pierrot mon ami?* un « anti-roman-détective » hégélien. Dans ce volume, deux quasi-inédits : les textes intégraux de *Gueule de pierre* et des *Temps mêlés*, qui seront refondus dans *Saint-Glinglin*. Et *Les Enfants du limon*, nourris on le sait d'une *Encyclopédie des sciences inexactes*, un projet de 1934 consacré aux « fous littéraires », bien antérieur à Michel Foucault. Simultanément, les éditions Gallimard en publient le matériau retrouvé : *Aux confins des ténèbres*.

J.-P. S.

ROUBAUD Jacques

- La Bibliothèque de Warburg, version mixte

[Seuil, 316 p., 19,50 €, ISBN : 2-02-053461.]

- Bibliothèque oulipienne 5

[Le Castor astral, 296 p., 19,82 €, ISBN : 2-85920-415-6.]

- « Je ne connais pas d'oulipien qui ne tienne à portée de sa main, sur le plus proche rayon de sa bibliothèque les ouvrages de Gérard Genette » (Noël Arnaud). Reste que le théoricien

de la littérature, qui vient de publier *Figures V* (Seuil), a commis dans *Palimpsestes*, concernant l'Ouvroir de littérature potentielle, une étrange méprise, qualifiant l'entreprise d'« héritage surréaliste » (cadavre exquis), quand tout l'effort de Queneau fut d'échapper à ce dernier (je renvoie à *Odile*, qui reparait dans La Pléiade). Qui lui vaut une réponse de Noël Arnaud donc, qui ouvre le cinquième volume de la *Bibliothèque oulipienne* (lequel regroupe les fascicules 63 à 73 de cette publication parus initialement entre septembre 1993 et juin 1995). Dans le même volume, on peut notamment retrouver les textes de *Troll de tram* de 1994, résultat d'une commande publique de la ville de Strasbourg, qui marque de façon officielle, les fiançailles de l'Oulipo et de l'art contemporain – ils ne cessent de se poursuivre depuis (je pense à l'exposition « Voilà. Le monde dans la tête » en 2000..., mais n'oublions pas que Duchamp fut, dans ses dernières années, membre du groupe). La querelle « Genette » est d'importance, il y va du cœur théorique de la divergence Queneau-Breton, et de la définition même de l'Oulipo. On ne s'étonnera donc pas de la retrouver évoquée dans le quatrième volume de l'étrange autobiographie en prose de Jacques Roubaud (qui frôle souvent une sorte d'art brut, informatique et anglomaniaque). Dont l'un des principaux intérêts est d'inclure, en son chapitre V, « Écrit sous la contrainte », une histoire aussi bien théorique que personnelle du groupe fondé en 1960 par Raymond Queneau et François Le Lionnais. Soixante pages indispensables : « Les membres de l'Oulipo sont les personnages d'un roman non écrit de Raymond Queneau, un véritable *roman vivant*. » L'Oulipo a été imaginé, explique Roubaud, sur le modèle Bourbaki et ses vertiges formels ont été, c'est moi qui parle, refondés, relégitimés par Georges Perec, aux antipodes du « surréalisme » mais aussi des ambiguïtés « françaises » de certains oulipiens. À signaler justement la publication d'une édition complète des romans de ce dernier au Livre de Poche, établie par son meilleur spécialiste, Bernard Magné. Et aussi aux PUF, de deux livres du « secrétaire définitivement provisoire de l'Oulipo »,

Marcel Benabou : la réédition du classique *Pourquoi je n'ai écrit aucun de mes livres*, plus Roussel que Rousseau, et *Écrit sur Tamara*, plus Rousseau que Roussel. Enfin chez Actes Sud, un nouveau recueil de Sophie Calle : *Des histoires vraies + dix*.
J.-P. S.

SAID Edward

À contre-voie. Mémoires

[Trad. de l'anglais par Brigitte Caland et Isabelle Genet, Le Serpent à plumes, 430 p., 21 €, ISBN : 2-84261-302-3.]

- « J'ai suivi deux fils conducteurs », dit l'auteur page 319... Deux livres semblent se faire concurrence dans ces Mémoires du grand théoricien de la littérature et musicologue, américano-palestinien (*L'Orientalisme : Culture et Impérialisme*), composés à l'occasion d'une grave maladie qui se déclenche entre 1991 et 1994. Ici une très classique autobiographie dont le modèle semble être les *Confessions* de Rousseau et ses étapes obligées. Naissance à Jérusalem en 1935 dans une famille palestinienne devenue américaine et protestante, portraits des parents, études dans des collèges anglais puis américains au Caire, vacances libanaises, premières lectures, premières amours, dressage du corps à l'anglaise, interdits sexuels violents, découverte de la musique, départ aux États-Unis en 1951. Là une étonnante confession identitaire de celui que trouble son nom même, aux allures d'oxymore inexplicable. Et ses trois langues de départ (arabe, français, anglais). La sensation constante de « ne pas être à [sa] place », du « décalage » (pourquoi d'ailleurs ne pas avoir conservé le titre anglais : *Out of Place?*). « J'ai gardé toute ma vie cette incertitude vis-à-vis de mes nombreuses identités – qui la plupart du temps sont en conflit – et un souvenir précis de cette envie désespérée que nous soyons tous arabes ou tous européens et américains ou tous chrétiens orthodoxes ou tous musulmans ou tous égyptiens ainsi de suite. » *Out of Place* : récit immensément douloureux d'un « puzzle » incomplétable (ou « l'exil » intime semble chaque jour confirmer « l'exil » nommé Palestine), ce livre est à son tour la pièce d'un autre puzzle. Celui en forme de tableau

de Mendeleiev (tous les possibles) qui pourrait être constitué des « identités de frontières » (Magris), des modalités vécues de la « créolisation » (Glissant) dans le monde « mondialisé », « post-colonial » d'aujourd'hui. Et d'hier : il faut lire Edward Saïd avec Conrad (le sujet de sa thèse), Kafka ou Borges (*Discussion*) autant qu'avec V. S. Naïpaul, Danilo Kis ou Milan Kundera. Simultanément, Le Serpent à plumes réédite dans une nouvelle traduction, revue du bengali par Pierre Fallon sur l'originale anglaise de Marguerite Glotz, le grand roman de Rabindranath Tagore, prix Nobel de littérature 1913 : *Gora*, qui se déroule dans le Calcutta des années 1920.

J.-P. S.

ESSAIS

Sélection par Sylvie COURTINE-DENAMY, Gérard-Georges LEMAIRE, François de SAINT-CHÉRON, Jean-Pierre SALGAS, Guy SAMAMA

BESNIER Patrick

L'ABCdéraire de Victor Hugo

[Flammarion, 120 p., 9,95 €, ISBN : 2-08-010688-0.]

JUIN Hubert (sous la dir. de)

Choses vues, Victor Hugo

[Gallimard, coll. « Quarto », 1428 p., 25 €, ISBN : 2-07-076391-9.]

ZYLBERSTEIN Jean-Claude

(sous la dir. de)

Le Droit et la Loi et autres textes citoyens, Victor Hugo

[10/18, 438 p., 8,50 €, ISBN : 2-264-03498-X.]

- *Choses vues* est sans doute un livre qui nous fait voir Hugo par le petit bout de la lorgnette. Si ce journal qui commence en 1930 évoque les combats politiques (c'est d'ailleurs l'essentiel de ce journal loin d'être intime), il aborde aussi d'autres questions. Les grandes affaires judiciaires le passionnent et il suit certains procès dans le menu détail.

... Quand Balzac se meurt en août 1850, il raconte sa visite au grand homme rongé par la gangrène. Mais l'aspect le plus singulier de ces notes réside dans des réflexions sur ses contemporains, d'une méchanceté sans égale. En 1843, il rapporte avec une évidente malignité ces propos entendus pendant une soirée: « Alexandre Dumas a gâché son talent; il a gâché sa réputation; il a gâché son avenir; maintenant il a gâché son fils. » Son jugement sur Théodore Chassériau est si malveillant que la pénible anecdote qu'il rapporte à son sujet l'a poursuivi jusqu'à nos jours. Le journal est constellé d'annotations sur l'histoire, les découvertes et les inventions scientifiques, l'art (il s'intéresse autant à l'Orient qu'à la redécouverte du Moyen Âge), parfois sur la religion et, pourquoi pas, sur la mode, la vie mondaine et l'agriculture. En 1846, le 23 novembre, il note soigneusement: « Le meilleur système de pacage pour les vaches ce n'est pas le pâturage libre, c'est le pâturage au piquet. » Cette grande figure encyclopédique, dans l'esprit de son temps, chroniqueur hors pair quand il s'agit de la vie publique, est aussi un esprit bizarre et, plus d'une fois, une très mauvaise langue. Les engagements sont connus. Mais il faut relire ses écrits politiques pour mesurer la force de la conviction de l'écrivain dans des domaines comme celui de la peine de mort, qu'il combat avec acharnement, celui de la condition pénitentiaire, qu'il dénonce en 1847, ou celui de la liberté de la presse (en 1848, il entend mettre un terme à l'emprisonnement des écrivains pour délit d'opinion). Cette anthologie donne la mesure de cet homme de lettres qui s'est montré courageux, a défendu ses idées avec un talent d'orateur indéniable, et dont les convictions idéologiques ont toujours été fermes. Patrick Besnier a constitué un micro-dictionnaire de l'homme et de l'œuvre, qui mériteraient, bien sûr, pour être embrassés dans leur ensemble une véritable encyclopédie. Mais il s'est très bien sorti de cette tâche pour le moins délicate et a fait de son petit livre une décente introduction à ce monument du XIX^e siècle.

G.-G. L.

DERRIDA Jacques

Artaud le Moma.

Interjections d'appel

[Galilée, 113 p., 39,50 €, ISBN: 2-7186-0541-3.]

- Tel aurait dû être le titre de la conférence que prononça Jacques Derrida lors de l'exposition des peintures et dessins d'Artaud organisée en 1996 à l'occasion du centenaire de la naissance de l'artiste au musée d'Art moderne de New York, familièrement appelé le MoMa. Antonin Artaud se surnommait quant à lui Artaud le Momô. Entendons: le môme, l'idiot du village, en langue provençale, mais aussi Momôs, le dieu de la raillerie, la grimace du bouffon en grec. Paradoxe d'un centenaire, d'une exposition-exhibition, momification contre laquelle l'artiste n'aurait proféré qu'imprécations et apostrophes, lui qui récusait le qualificatif d'« œuvre » au profit de celui d'« ébauches », qui proclamait la « fin de l'Art, de l'histoire de l'Art avec un grand A, de l'Art pour l'Art », et qui dans l'un de ses derniers *Sorts* accusait explicitement le Musée de sorcellerie ! C'est par un beau jour de 1939 qu'Artaud accueillit la *foudre*, où l'on entend aussi le *fou*, le momô, enfermé neuf années à Rodez, qui ne lui permit plus de dissocier l'écriture du dessin. 1947: Artaud multiplie les portraits, il écrit de grands textes sur le visage humain et souvent à *même* les visages qu'il dessine en couleur. En juillet il publie dans le catalogue de l'exposition de ses œuvres graphiques un court texte intitulé « Le visage humain n'a pas encore trouvé sa face et c'est au peintre à la lui donner » en le sauvant de la mort. Ses portraits et autoportraits furent taxés d'académisme, à une époque où l'abstraction avait décidément remis en question la fonction de *mimésis* de la peinture. Pourtant, se défendit Artaud, s'il a « évité avant tout d'oublier le nez, la bouche, les yeux, les oreilles ou les cheveux », c'est qu'il cherche à faire dire à ses visages « le secret d'une vieille histoire humaine qui a passé comme morte dans les têtes d'Ingres ou d'Holbein ». Extirper le secret du visage, le faire parler, et du même coup renverser la position objectivante du spectateur en affectant son

œil, en décollant sa rétine pour y installer la chose même, le squelette de la mort, telle était l'ambition d'Artaud.

S. C.-D.

GENETTE Gérard

Figures V

[Seuil, 354 p., 25 €, ISBN : 2-02-050565-7.]

- Mystère, et fascination, des anacolutes : plus qu'un statut d'objet, ce livre est comme en suspens, un suspens d'écriture, suggérant une maîtrise de la disparition des transitions, entre soupir et point d'orgue. Trois morceaux d'une rhapsodie sont ainsi tissés sans avoir besoin d'être noués. Le premier est, avec ses variations propres, dans la lignée des autres *Figures* : une métacritique esthétique (alliant jugement et sensibilité pour les rapprocher) du style, des genres et des œuvres. Où est énoncé un *principe de Swann* appliqué à la littérature, sorte de règle des exceptions comprenant sa propre exception sous la forme, rare, d'une absence d'exception (ce principe, c'est qu'on aime d'autant plus passionnément ce qu'on aime contre ses principes). Le deuxième, *Morts de rire*, est une analyse différentielle de l'humour à l'intérieur de la sphère comique (par rapport à l'ironie, la raillerie, la raillerie sérieuse, la plaisanterie, le comique fictionnel, le trait d'esprit, le paradoxe). Le troisième, *Chateaubriand et rien*, est une exploration de l'espace dictionnel de l'œuvre de Chateaubriand (la part non fictionnelle) et du régime narratif des *Mémoires*, avec ses télescopes, la confusion des temps, l'anamnèse volontaire. En se prolongeant, une tradition d'analyse et d'interprétation métacritique des formes et des œuvres tend généralement à s'épuiser par voie de greffes continues, de rappels et d'imitations en chaîne. Le talent de Genette est de savoir opérer sans heurt ces transferts d'un lieu à un autre, d'une narration à une autre, de telle sorte que, même lorsqu'il réinterroge les paradigmes de l'art contemporain et la nature de la qualité esthétique ou qu'il sillonne la même terre, il nous surprend toujours par sa capacité de déplacer, et de transgresser, l'art de la lecture.

G. S.

JERPHAGNON Lucien

Saint Augustin.

Le pédagogue de Dieu

[Gallimard, coll. « Découvertes », 128 p., 11,60 €, ISBN : 2-07-076357-9.]

- Une passionnante évocation de la vie de saint Augustin, évêque d'Hippone et Père de l'Église. Ayant soin de situer les faits dans leur contexte historique, Lucien Jerphagnon – qui a dirigé l'édition des Œuvres d'Augustin dans la « Bibliothèque de la Pléiade » – nous permet d'éviter les anachronismes et les erreurs d'interprétation, tout en rendant proche et convaincante la figure du « gamin de Thagaste », de l'étudiant de Carthage, puis du titulaire de la chaire de rhétorique de Milan, « la première chaire de l'Occident », confiée à Augustin en 384, alors qu'il est âgé de trente ans. Très réussie également l'évocation de sa « conversion » définitive dans le jardin de Milan, du retour en Afrique romaine, et de l'évêque désireux d'éveiller les autres « à la présence mystérieuse de la grâce agissant dans le cœur de tout homme ». Les nombreux textes de saint Augustin cités tout au long de l'ouvrage font de celui-ci une précieuse anthologie, admirablement illustrée de surcroît (on admire notamment les généreuses reproductions des fresques de Benezzo Gozzoli à San Gimignano ou de celles d'Ottaviano Nelli à Gubbio). Un petit livre d'une grande qualité.

F. S.-C.

KRISTEVA Julia

Le Génie féminin tome 3. Colette

[Fayard, 622 p., 24,30 €, ISBN : 2-213-60771-0.]

- À l'ère de Catherine M... (pour le meilleur) et d'une exponentielle littérature que je propose de nommer « hardlequin » (pour le pire)..., remontée de Colette (1873-1954) depuis quelques années, au panthéon de la littérature française : pêle-mêle, entrée en Bouquins, suivie d'une consécration par La Pléiade, biographie de Claude Pichois et Alain Brunet, livres de Michel Del Castillo et de Régine Detambel, récent article dans *Critique* de Chantal Thomas, la spécialiste

... de Sade et de Casanova... Et maintenant troisième volet de la trilogie de Julia Kristeva sur le « génie féminin » (son *Deuxième Sexe* à elle, nous laisse-t-elle entendre) – après Hannah Arendt et Melanie Klein. En exergue, deux phrases, d'Apollinaire le poète-pornographe et de Merleau-Ponty, le théoricien de « la chair » comme entre-deux, qui peuvent définir assez bien l'enjeu de cette « vie-œuvre » : « un orgasme singulier avec la chair du monde » dont l'écriture qui s'inaugure avec la série des *Claudine*, « sœur solaire de l'hystérique freudienne », est une des dimensions. En 1924, *La Femme cachée* « qui fuit son mari [...] pour se livrer, masquée, à une ivresse auto-érotique ravageuse avec divers partenaires anonymes, avec "personne" » se nomme Irène (coïncidence ? lire Colette donne souvent le sentiment de lire le carnet de bord du personnage homonyme d'Aragon). Athéisme panthéiste, corps seul instrument de connaissance, jouissance féminine généralisée (les hommes sont des accessoires parmi d'autres, la mort ne l'intéresse pas, les animaux, « quatre-pattes », en sont les métamorphoses) et lucidité sexuelle (l'homosexualité est la double norme, même si pour elle Sodome l'emporte sur Gomorrhe, l'hétérosexualité une exception), dont Kristeva inventorie toutes les figures, notamment le noyau incestueux (mère-fils, littéraire puis vécu, à l'origine du mythe Sido, qui, au passage, *précipite* chez l'auteur un étonnant moralisme psychanalytique). « Femme libre » absolument, Colette (dont par ailleurs Kristeva analyse les timidités féministes, voire l'antisémitisme d'occasion) est un écrivain « politique », Kristeva le montre, comme autrement et naguère Simone de Beauvoir – je rappelle que la IV^e République fit à l'auteur de *L'Ingénue libertine*, de *Chéri*, du *Pur et l'Impur*, de *La Chatte*, qui disait, peut-être comme Proust, la vérité érotique de la III^e, d'énigmatiques obsèques nationales, les seules jamais faites à une femme... Sido avec Sade... pourquoi pas ? Retour à Catherine Millet : on peut lire dans *L'Infini* n° 77 un témoignage de l'intéressée et de son éditeur Denis Roche, et un florilège de la presse compilé par son compagnon, Jacques Henric.

J.-P. S.

MARCADÉ Bernard

Isidore Ducasse

[Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », 238 p., 12,20 €, ISBN : 2-232-12196-8.]

- Dans la célèbre collection fondée après la guerre par Pierre Seghers, aujourd'hui relancée par Alain Veinstein, un nouveau Lautréamont (1846-1870), en lieu et place de celui, pourtant historique, dû à Philippe Soupault (1946). À cause évidemment de la place constante de cette œuvre à toutes les époques de la littérature et de l'art du xx^e siècle. Ou plutôt un Isidore Ducasse (*Poésies*) et non un Lautréamont (*Chants de Maldoror*), comme tous les autres livres consacrés à cet écrivain à la destinée exclusivement posthume (d'Aragon et Breton à Pleyne, Kristeva et Sollers, *via* Blanchot, Bachelard ou Gracq). Histoire de signifier une interprétation radicalement nouvelle : Marcadé, un des plus subtils critiques d'art d'aujourd'hui, qui prépare actuellement une biographie de Marcel Duchamp, veut lire chez Ducasse l'anticipation de toutes les procédures de l'art contemporain (en Uruguay, en 1993, il fut commissaire d'une exposition titrée « L'autre à Montevideo »).

J.-P. S.

NADEAU Maurice

Sade, l'insurrection permanente suivi de Français encore un effort si vous voulez être républicains

par D.A.F. de Sade

[Maurice Nadeau/Les Lettres nouvelles, 150 p., 15 €, ISBN : 2-86231-173-1.]

KLOSSOWSKI Pierre

- Sade mon prochain

précédé de **Le Philosophe scélérat**

[Seuil, coll. « Points essais », 190 p., 7,50 €, ISBN : 2-02-052931-9.]

- L'Adolescent immortel

[Gallimard, coll. « Le promeneur », 168 p., 15 €, ISBN : 2-07-076233-5.]

- 1947 : deux ans après la libération de Paris, les livres de Sade sont toujours embastillés. Alors que l'auteur des *Cent Vingt Journées de Sodome* est l'écrivain souterrain

pour écrivains numéro un depuis un siècle (Sainte-Beuve, Baudelaire, Barbey, Flaubert, Apollinaire, etc.) comme il sera au grand jour pour le siècle suivant (Breton, Paulhan, Bataille, Blanchot, Sollers, Barthes, etc.) grâce à Gilbert Lély ou à Jean-Jacques Pauvert. 1947 donc : Maurice Nadeau, historien du surréalisme, responsable des pages littéraires de *Combat*, proche de Pascal Pia, entreprend de donner à lire une anthologie de textes du « divin marquis » (la seconde après celle de Maurice Heine, qui avait été publiée sous *le manteau*). Plus de cinquante ans après (Sade est entré en poche puis en Pléiade), le grand critique réédite son introduction sur le philosophe, « anti-Pascal » et « premier des romanciers modernes partisans d'une objectivité dont le secret sera retrouvé par Kafka ». Quelques mois auparavant, en 1947 toujours, Pierre Klossowski donnait *Sade mon prochain*, une étude fondatrice qui, comme celle de Nadeau, tente de décrire le système de Sade ; elle reparait en poche aujourd'hui. Ainsi que deux recueils de textes retrouvés du même auteur, mort l'an dernier. À signaler, dans le même registre au sens large (sexe et système), la parution chez Stock du cinquième volume de l'anonyme victorien *My Secret Life*, naguère exhumé par Michel Foucault dans *La Volonté de savoir*.

J.-P. S.

SALGAS Jean-Pierre

Witold Gombrowicz

[Seuil, coll. « Les contemporains », 288 p., 21,34 €, ISBN : 2-02-012506-4.]

- Si l'on veut bien pardonner des formules dans l'air du temps, des références abusives et un goût trop prononcé pour des formes tarabiscotées, l'essai de Jean-Pierre Salgas constitue une excellente introduction à l'existence, à la littérature et aussi à la pensée de Witold Gombrowicz. Ce dernier n'est pas un personnage qui se laisse cerner facilement. L'auteur parvient à en faire un portrait qui lui rend justice, présente les différentes facettes de sa personnalité et surtout fait découvrir la démarche d'un écrivain qui s'est voulu non seulement le preux chevalier de l'anti modernisme, mais aussi l'expression la plus extravagante

de l'idiosyncrasie littéraire et même existentielle, car Gombrowicz a bien joué son rôle d'un écrivain à contre-courant. Cet exilé volontaire (il a quitté la Pologne en 1939 et n'y est plus revenu), qui part pour Buenos Aires, où il devient une sorte de dialecticien des cafés de la bohème, ne retournant en Europe qu'en 1963, passant quelques mois à Berlin avant de s'installer en France, a connu les affres de la misère et les amertumes de l'absence de reconnaissance. Cette expérience a pesé lourd dans le parcours de cet homme issu d'une bonne famille. Salgas nous montre un Gombrowicz ennemi de la poésie, mais grand amateur de philosophie, grand lecteur de Nietzsche et son héritier spirituel, ami de Bruno Schulz et surnommé le « roi des Juifs ». Son œuvre, si fine et si subtile derrière tous ces masques, Salgas l'analyse en profondeur et offre aux lecteurs bien des clés, qui vont de Fedor Dostoïevski à Joseph Conrad.

G.-G. L.

POÉSIE

Sélection par Marc BLANCHET, Yves DI MANNO, Jean-Pierre SALGAS

ANALIS Dimitri T.

Hommes de l'autre rive

[Obsidiane, 62 p., 10,70 €, ISBN : 2-911914-50-3.]

ANALIS Dimitri T. et ADONIS

Amitié, Temps et Lumière.

Lettres de la Méditerranée

[Obsidiane, 68 p., 13 €, ISBN : 2-911914-51-1.]

- Poète grec écrivant en français, Dimitri T. Analis est une voix discrète dont le nouveau recueil, *Hommes de l'autre rive*, confirme pourtant l'ampleur : « Là où commencent les images, dans les bruits, / De l'autre côté de la saison des morts, / La terre exténuée ne respire plus / Socle pour les derniers gestes des arbres / Nous n'avons connu que son visage déformé. // Cette patrie où tout est représentation / A fait de nous des hommes de l'autre rive / Corps, mouvements, hantés

... par le spectacle/Nos fuites deviennent, elles aussi, sans but.//Tout changement nous accuse, l'instant nous tue/La mort nous a enfantés dans l'histoire/La haine nous a troublés par inadvertance/Pour nous, sur les vents de toutes les mers/Il n'y avait ni port, ni anges, ni rêves.» Cette méditation, Dimitri T. Analis la poursuit dans un autre ouvrage: une série de lettres échangées avec le poète syrien Adonis. «Tous deux ont en commun, l'un dans sa furieuse excitation, l'autre dans sa mélancolique et invincible sérénité, une urgence, une auto-défense, une auto-distanciation, fondée sur les origines spatio-temporelles, dirigée contre le monde actuel, une confiance-en-soi-et-en-l'Orient (entendu comme le pays du Levant)», souligne Peter Handke en quatrième de couverture. Ainsi, cet extrait d'une lettre d'Analis, du 18 août 1998: «Cher Adonis, Le terrain pierreux qui descend dans la mer en escalier, là devant moi, appartient à une île qui paraît plus sèche, jaune et blanche, qu'elle ne l'est. Sa nudité (la plupart des îles d'Égée sont nues) ne me demande rien, ni de l'aimer ni de l'admirer, mais elle m'apprend l'usage quotidien de la liberté, comment naviguer entre l'enfermement et le grand large. Toute île est un territoire où s'exerce la liberté: être soi-même dans ses limites, s'ouvrir au monde. Les îles nous touchent parce que leur beauté formelle ne signifie pas grand-chose, pas plus qu'une carte postale, mais leur corps physique est unique parce qu'il a ses propres frontières qu'il reconnaît.»

M. B.

BIANU Zéno

Poèmes à dire.

Une anthologie de poésie contemporaine francophone

[Gallimard, coll. « Poésie », 170 p., cat. 5, 7,95 €, ISBN : 2-07-042414-6.]

• Directeur de la collection « Poésie / Jean-Michel Place », où un texte d'un auteur sur un autre est suivi d'une anthologie, Zéno Bianu est l'auteur de plusieurs recueils de poèmes dont le récent *Infiniment proche*, paru chez L'Arbalète-Gallimard. Un de ses récitals en compagnie du comédien Denis

Lavant et du flûtiste Jean-Louis Auboux vient de paraître aux éditions Thélème, une heure de chant envoi-rante où cette poésie « à entendre » ne vous regarde pas moins dans les yeux. Si on ajoute à ce CD celui d'André Velter, l'émouvant *Tombeau de Chantal Mauduit*, où les textes du poète sont dits par Alain Carré accompagné au piano par le remarquable François-René Duchâble (éditions Frémeaux et associés), le lecteur est en face d'un renouveau de la poésie qui passe par des spectacles, des lectures, voire des performances. Pour garder trace de cette oralité, donner des repères, et d'une certaine manière souligner la nature incantatoire de poètes comme ceux du *Grand Jeu*, Artaud, ou plus près de nous, Jean-Pierre Duprey ou Stanislas Rodanski, l'anthologie de Zéno Bianu voyage ainsi dans le xx^e siècle, en offrant au lecteur la possibilité d'entendre de nombreux contemporains: Alain Borer, Serge Pey, Valère Novarina, Valérie Rouzeau, Jean-Pierre Siméon, Dominique Sampiero, Michel Bulteau, Jacques Rebotier, André Velter, Franck Venaille, Fabienne Courtade, Bernard Noël, Christian Gabrielle Guez Ricord, Matthieu Messagier... Parus à l'occasion de la manifestation nationale « Le Printemps des poètes », les *Poèmes à dire* retenus par Zéno Bianu resteront en mémoire. En effet, comme il le souligne dans sa préface, il s'agit de: « Poèmes- » poignées de main (selon l'inexhaustible formule de Paul Celan). Poèmes-exorcismes, au sens de Michaux, qui nous demande de « tenir en échec les puissances environnantes de monde hostile ». « Poèmes-offrandes, poèmes-facéties, poèmes-insurrections. »

M. B.

BOUQUET Stéphane

Un monde existe

[Champ Vallon, coll. « Recueil », 104 p., 12 €, ISBN : 2-87673-345-5.]

• Après *Dans l'année de cet âge*, paru en 2000 dans la même collection, *Un monde existe* est le deuxième livre de Stéphane Bouquet: c'est aussi son premier véritable recueil, puisque le précédent était composé pour les deux tiers de proses discursives,

commentant une suite de poèmes laconiques, dont l'opacité aurait perduré sans leur lueur, ou leur ombre projetée. Ce nouvel ensemble opère en quelque sorte la synthèse de ce double élan, en réintroduisant la narration dans les poèmes eux-mêmes. Après un prologue évoquant quelques figures tutélaires (Tsvetaïeva, Cavafy, Pessoa, mais aussi Denis Roche...), les textes se répartissent en trois sections dont la plus conséquente (« Narrations américaines ») comporte, en incise, six poèmes rédigés en anglais. On aurait tort, je pense, de réduire l'ouvrage à cette seule référence américaine : car si « influence » il y a dans ces pages, elle relève davantage d'une inflexion esthétique que du tourisme ordinaire... Le titre même du livre (prélevé dans le *Paterson* de W. C. Williams) indique bien, si j'ose dire, sa filiation. Et il est indéniable que Stéphane Bouquet est l'un des seuls poètes récemment apparus en France (avec Christophe Lamiot) à avoir intégré cet apport étranger, et pris appui sur lui, pour en faire quelque chose d'entièrement nouveau. Il y a en effet dans la tonalité, la couleur même de son écriture, une qualité proprement européenne qui donne une dimension à la fois nostalgique et grinçante, élégiaque et distante, à la plupart de ses textes. Même s'il a retenu la leçon prosodique américaine : captation des surfaces, resserrement des vers – le tout dans une syntaxe tour à tour vacillante et ferme : « Le train défile parmi / plus aucune trace en effet de l'âge / quand c'était les forêts, les bêtes / et cela s'aggrave encore. » Derrière l'exposition des paysages, le défilé de cette multitude d'êtres, de regards et de corps où il cherche à fixer l'apparence du monde, Stéphane Bouquet semble rêver d'une foule (au moins métaphorique) où il pourrait enfin se perdre et disparaître. Même s'il semble se satisfaire (en titre) de « ce qui demeure » (*inchangé*) – « du quotidien », « de la maladie » ou « du répit portugais »... À trente-cinq ans, il est en tout cas l'un de ceux qui permettent d'imaginer encore un avenir pour le poème d'ici.

Y. d. M.

CADIOT Olivier

Retour définitif et durable de l'être aimé

[POL, 264 p., 16,50 €, ISBN : 2-86744-728-3.]

• En 1995, deux « poètes », Pierre Alferi et Olivier Cadiot, publiaient chez POL, le premier numéro de la *Revue de littérature générale*, intitulé « La mécanique lyrique », que je qualifiais de « coup d'État des lieux » : dans une littérature française sonnée par la possible liquidation de la modernité avec la fin des avant-gardes, deux Robinsons faisait le point, accueillant sur leur île « poétique » les rescapés du naufrage. Second volume un an plus tard : « Digest ». Et troisième (j'exagère à peine) à la rentrée dernière : la Bible des écrivains (chez Bayard, dirigée par le romancier catholique Frédéric Boyer), confirmation que la traduction peut être première dans une nouvelle pensée de la littérature, mais aussi position de repli sur une sacralité du texte face au Spectacle désormais dominant (dominant la Restauration elle-même)... S'agissant de Cadiot et Alferi, si on peut décrire la Bible comme une de leurs *stratégies*, au même moment ils travaillent avec des musiciens (Dusapin, Aperghis, Delbecq, Burger, Bashung) et des plasticiens, flirtent avec la performance ou le cinéma. Je reviens à Robinson : depuis plusieurs livres (*Futur, ancien, fugitif, Le Colonel des Zouaves*), il est la figure emblématique de Cadiot le deleuzien (je rappelle *L'Île déserte* ou la lecture du *Vendredi* de Michel Tournier). Robinson ou comment repartir de zéro mais non sans quelque biscuit... On le retrouve dans ce dernier roman à vrai dire très difficile à décrire, une fois notée sa virtuosité. Plus facile à citer : « C'est dans la campagne sans lune, noir total, que j'ai vu pour la première fois le lapin fluo. » Première phrase d'un long monologue intérieur-extérieur fragmenté, à vitesses très variables (Joyce est l'ancêtre évident), dont l'enjeu semble être d'extraire ce qui se cache de poésie dans la prose courante (nous sommes à la campagne et... à la technologie) et de déjà écrit dans le parlé (tristes tropismes). À l'horizon (mallarméen ?), une « partition » à voix haute, qui permettrait de résoudre la malheureuse « partition » des mots et des choses.

J.-P. S.

DESTREMAU Lionel et LAUGIER

Emmanuel (sous la dir. de)

Singularités du sujet.

Huit études sur la poésie contemporaine

[Prétexte éditeur, 148 p., 11 €, ISBN: 2-912146-12-7.]

- Saluons tout d'abord la naissance de Prétexte éditeur, prolongeant l'aventure de la revue du même nom, qui avait marqué la fin de la décennie précédente en renouvelant l'approche critique de la littérature la plus contemporaine (et la plus exigeante), dans le domaine tant poétique que romanesque. *Prétexte* avait volontairement suspendu sa parution voici deux ans, afin de poursuivre son projet différemment, dans le cadre d'une vraie structure éditoriale. Deux premiers volumes paraissent ce printemps: un recueil de poèmes de Jean-Patrice Courtois (*D'arbre et d'œil*) et cet ensemble d'études sur la poésie actuelle, dans le digne prolongement des dossiers et des débats suscités par la revue en son temps. L'optique retenue par les deux éditeurs du volume, Lionel Destremau et Emmanuel Laugier, s'appuie sur un constat simple, et parfaitement fondé: en l'absence d'« écoles » marquantes (ou constituées comme telles), le paysage poétique des vingt dernières années témoigne d'une atomisation croissante, reléguant dans une forme de marginalité, voire d'invisibilité, la plupart des nouveaux auteurs apparus entre-temps, surtout les moins inféodés aux divers « clans » qui, par le biais des revues notamment, se sont partagés le devant de la scène. L. Destremau insiste à juste titre dans sa présentation sur le fait que nombre d'œuvres déjà conséquentes attendent encore la lumière (et les lecteurs...) qu'elles méritent amplement. *Singularités du sujet* vise en partie à combler ces carences, en présentant des études sur huit poètes nés entre 1945 et 1955 qui témoignent, d'ailleurs, de choix esthétiques fort différents: Jean-Patrice Courtois, Jean-Baptiste de Seyne, Antoine Emaz, Jean-Louis Giovannoni, Bernard Lamarche-Vadel, Jean-Paul Michel, Jean-Luc Parant et Nicolas Pesquès. Un second volume est en préparation, visant à élargir ce champ.

L'effort est louable, d'autant que chaque intervention a été demandée à un « jeune » critique, *a priori* dégagé des ornières polémiques d'antan. On peut regretter que les études ne disposent pas toujours d'un espace suffisant pour permettre une présentation d'ensemble des œuvres envisagées, ou qu'on n'ait pas tenté une description plus générale du paysage dans lequel elles s'inscrivent. Notons enfin qu'aucune femme n'a été jugée digne de figurer au sommaire, alors que les vingt dernières années marquent justement leur émergence spectaculaire dans le champ poétique en France. Mais ces réserves n'ôtent rien aux mérites divers d'un volume qui vient à son heure et prend un certain nombre de risques, pour la défense et la mise en perspective critique du poème présent. C'est un travail aussi courageux que salubre et qui – s'il se prolonge, comme on l'espère – permettra à chacun d'y voir plus clair.

Y. D. M.

DUPIN Jacques

Rien encore, tout déjà

[Seghers, coll. « Poésie d'abord », 148 p., 6 €, ISBN: 2-232-12213-1.]

- La présence de Jacques Dupin sur le devant de la scène poétique ne se dément pas depuis deux ou trois ans. Après la réunion de ses premiers ouvrages dans la collection « Poésie » chez Gallimard, la parution d'un nouveau recueil (*Écart*) et d'un volume d'hommages (*Strates*), puis la reprise l'an dernier de trois titres anciens chez POL et Farrago, c'est au tour des éditions Seghers de rééditer deux courts recueils, initialement parus en 1989 et 1991 chez Fata Morgana: *Chansons troglodytes* et *Rien encore, tout déjà*. C'est du reste une excellente idée de les avoir réunis dans un même volume. Composés en parallèle, les deux ouvrages forment en effet une sorte de diptyque, voué à la célébration ou au saccage d'une terre immuable, tour à tour charnelle et mentale. Le ton est plus léger, plus ironique aussi dans les *Chansons troglodytes*, qui ne rechignent pas à la musique « boiteuse » de l'impair (« Traille de l'aïeul ») ni au détournement du rythme, voire du babil des comptines. Il se fait plus grave, plus physique, dans les trois suites qui composent

Rien encore, tout déjà, où le cadre naturel – dans son aridité, sa tension, son effervescence inquiète – semble renvoyer à la violence d’une scène primordiale, et d’un temps plus lointain : « J’ai vu de très petits papillons blancs sur tes lèvres / réticentes, ils empêchaient les mots / d’accourir et la foudre, et l’épervier, de fondre. » Comme si le poème, « ayant cessé de croire au cendrier de l’enfance », émergeait d’un corps et d’un sol anciennement blessés. Signalons enfin que ce titre inaugure avec quelques autres (Rimbaud, Kerouac, Aragon...) une nouvelle collection de poche, visant à remettre la poésie à la portée de chacun et de toutes les bourses. Chaque volume est ainsi introduit par un groupe de lycéens (ou de jeunes étudiants) et commenté par un écrivain ayant étudié avec eux le texte concerné. Dans le cas de Jacques Dupin, c’est un groupe de l’IUFM de Créteil qui propose à l’entrée ses lectures, et François Bon qui vient conclure.

Y. D. M.

HUGO Victor

- La Légende des siècles

[Gallimard, coll. « Poésie », 1030 p., cat. 9, 10,50 €, ISBN : 2-07-041872-3.]

- L’Art d’être grand-père

[Gallimard, coll. « Poésie », 266 p., cat. 2, 5,45 €, ISBN : 2-07-042085-X.]

- C’est notre Père monumental à tous. Célébré pour le bicentenaire de sa naissance, Victor Hugo mérite d’être relu dans des formes éditoriales nouvelles. Ces deux volumes en collection « Poésie », chez Gallimard, nous en donnent l’occasion, et permettent de mesurer en effet la nature titanesque de chaque entreprise pensée, menée et conclue par cet homme. Le génie d’Hugo n’est pas seulement dans le résultat : il est aussi dans le pari de donner une totalité à la moindre intuition. Cette figure paternelle pour s’affirmer ainsi devait connaître ses obstacles : ce ne sont pas les vers, quoique un travail constant en signe la témérité, ce furent surtout ses proches et ses fréquentations qui en firent les frais. Michel Butor dans sa préface à *L’Art d’être grand-père* le souligne : « L’univers coule perpétuellement du masculin

vers le féminin, du lion vers l’oiseau, vers le rossignol du matin. C’est ce qui explique sans doute, parmi tous ces ancêtres, une absence remarquable, celle de la grand-mère. » Alors que nombre de nos contemporains pour briller, prouvant ainsi malgré eux la supériorité du talent sur l’érudition, convoquent de manière quasi hystérique la littérature au moindre pari romanesque, Victor Hugo, lui, ne le fait que si celle-ci n’est désignée comme partie intégrante de l’Histoire, dont celle des dieux, voire de Dieu en personne. De ce partage aux siens dans *L’Art d’être grand-père*, il en est un autre, offert à la race humaine : *La Légende des siècles*. Et c’est là où la collection dirigée par André Velter fait très fort : cette somme débordante est imprimée sur papier bible ! On entre alors dans le cours du temps hugolien comme en religion. Cette édition remarquable, réalisée par Arnaud Laster, n’oublie pas les notes pertinentes, la réception de l’œuvre en son temps (on sourira...), des textes de Renouvier, de Baudelaire et de Swinburne. Du marbre à portée de main.

M. B.

MICHEL Jean-Paul

Bonté seconde « Coup de dés »

[Cahier dirigé par Tristan Hordé, Éd. Joseph K., 256 p., 16 €, ISBN : 2-910686-36-1.]

- La place qu’occupe Jean-Paul Michel dans le paysage passablement flou de la poésie contemporaine a quelque chose au contraire de tranchant, de lumineux, de net. S’étant mis à l’écart plus de vingt ans durant pour composer son œuvre, loin ou presque de tous, ayant même inventé un lieu éditorial à sa convenance (William Blake & C^o), c’est depuis peu qu’il semble apparaître au grand jour, après avoir réinvesti son nom originel et accepté de regrouper ses poèmes chez un éditeur « officiel » – *Le plus réel est ce hasard, et ce feu* (1997) et *Défends-toi, Beauté violente!* (2001), tous deux chez Flammarion. Plus qu’un volume d’hommages ou d’interventions critiques, au sens un peu ingrat du terme, le copieux cahier que lui consacre l’éditeur Joseph K. (qui avait déjà publié, en 1996, *Difficile Conquête du calme*) est l’occasion

... pour l'auteur de faire le point et de nous livrer les fragments de sa poétique: constellations ou braises éparses, pourrait-on dire, relayées par le vent. L'ouvrage est ainsi composé pour les deux tiers d'inédits, de pages de Cahiers, d'« Ephemera » et surtout de trois longs entretiens avec Tristan Hordé (coordinateur du volume), dans lesquels Jean-Paul Michel développe à loisir tout ce qui fait la singularité de son approche, de sa posture et de ses choix, tant éthiques qu'esthétiques. Sa force tient sans doute à ce qu'il maintient vives la tension, l'irréductible contradiction entre le refus du nihilisme contemporain et l'affirmation d'un « défi renouvelé » de l'art, face à cette démission – soulignant conjointement « la fatalité du conflit, et l'impossibilité de la victoire ». Les modèles opposés à « l'affaissement moderne » relèvent d'un passé déjà distant (en témoignent les noms qui reviennent le plus souvent: Hölderlin, Rimbaud, Nietzsche, Bataille...), mais on ne saurait dire qu'il y a là volonté d'archaïsme, ni surdité à l'égard du présent: sentiment, plutôt, d'une solitude, ou d'un malaise à se trouver des compagnons. Il n'y a pas un seul poème dans ce cahier, ce qui est probablement délibéré: leur ombre plane sur l'ensemble de ces pages et c'est à eux qu'elles renvoient, « flammes au bord du vide » plutôt que digressions circonstanciées. Quelques témoignages et commentaires critiques (de P. Bergounioux, R. Bréchon, J.-P. Chavent, J.-L. Nancy notamment), un florilège de notules anciennes et une bibliographie complètent ce volume, auquel on peut appliquer sans hyperbole le qualificatif de nécessaire.

Y. D. M.

MACE Gérard

- Le Goût de l'homme

[Le Promeneur, 110 p., 18,50 €, ISBN: 2-07-076550-4.]

- Bois dormant

et autres poèmes en prose

[Gallimard, coll. « Poésie », 222 p., cat. 3, 6,40 €, ISBN: 2-07-042345-X.]

- En presque trente ans, parlant de royaumes perdus, Gérard Macé a dessiné le sien. Ce que l'enfant ne peut plus entrevoir, l'adulte

se le remémore, avec les mêmes hésitations et craintes. Malgré l'éloignement dans le temps et l'espace de ces instants où l'homme a des allures de géant, les chambres et les paysages des aspects de « sylvia obscura », la main de l'écrivain a acquis dès ses premières traces une qualité d'évocation qui à son tour nous fait toucher du doigt les lèvres des princesses endormies. La langue de Macé a puisé sans cesse dans d'autres langages, dont celui des oiseaux – quoiqu'il en doute, celui-ci ne lui est pas le plus étranger. Les poèmes en prose de Gérard Macé sont des souvenirs revécus en état de grâce, avec une ivresse qui pourrait bien être une forme de connaissance du monde. *Bois dormant* témoigne de temps achevés mais de rêves qui ne le sont pas – et ne le seront jamais: « La couverture illustrée du rêve, un champ de boutons d'or enluminant la nuit, le souvenir d'un pré en pente et d'un temps qui précédait de peu l'apprentissage de la lecture – années sans orthographe et sans chronologie, chrysanthèmes et dahlias simplement effeuillés dans le pur plaisir de la prononciation: les mots dormaient dans les livres et les morts au cimetière ne savaient rien de mon enfance. » Quand le rêve s'estompe pour faire place à la méditation, la forme de l'essai s'avère plus juste pour la divagation: *Le Goût de l'homme*, trois textes sur Dumézil, Clastres et Griaule, constitue à nouveau un temps fort dans cette œuvre dont la discrétion donne en porte ouverte à voir l'infinité du monde: « Il y a deux versants dans l'œuvre de Dumézil, mais la ligne de crête est aussi difficile à suivre que le changement des saisons ou le partage des eaux. Le premier versant est tourné vers l'origine, l'autre vers la fin de l'homme, et la pensée de chacun d'entre nous réparti à sa façon cette lueur et cette ombre, en rêvant parfois que les extrêmes se rejoignent, sous une lumière à jamais égale pour qu'on puisse la croire éternelle. »

M. B.

NOËL Bernard

Un certain accent.

Anthologie de poésie contemporaine

[L'Atelier des Brisants/CNDP, 192 p., 8 €, ISBN : 2-84623-030-7.]

• On a vu fleurir ces dernières années un nombre croissant d'anthologies de poésie, contemporaine notamment, comme si le changement de siècle marquait l'heure des bilans, obligeant chacun à mieux redéfinir son camp. Cette prolifération de florilèges luttant vainement contre le passage du temps a d'ailleurs quelque chose de déprimant, d'autant que les meilleures anthologies, on le constate périodiquement, sont celles qui s'engagent, face au contexte immédiat : les plus subjectives donc, et non celles qui s'en tiennent (comme à distance) à une posture rétrospective d'archéologue ou d'historien. Celle que vient de publier Bernard Noël ne ressemble, sous cet angle, à aucune autre. Cherchant à présenter le paysage poétique actuel « dans le jeu de ses correspondances plutôt que dans celui de ses antagonismes », le compilateur ambitionne aussi d'édifier un « poème des poèmes », presque anonyme à force d'enchaîner les noms. Si l'on se donne la peine (ou plutôt le plaisir) de le lire comme tel, on verra que ce résultat est largement atteint : c'est un étrange chant pluriel que le livre découpe – ou compose – dans les écritures du présent. Et qui pousse à se demander pourquoi le tableau ainsi brossé ne ressemble que *si peu* à celui que l'on croit percevoir, à parcourir les revues et les recueils du moment. Il me semble que Bernard Noël nous en livre la clé dans un prologue d'une trentaine de pages, où il propose une vue en coupe très subjective de la première moitié du xx^e siècle, retenant uniquement des auteurs qui s'inscrivaient en dehors (ou dans les marges) des grands courants d'alors : non certes des poètes mineurs (il y a là Reverdy, Jouve, Michaux...), mais plutôt des hérétiques, des solitaires, des rebelles. Ainsi n'y trouve-t-on pas Apollinaire, mais Larbaud. Pas Breton ni Aragon, mais Daumal et Soupault. Et Levet, Cendrars, Bataille, Queneau... On constatera que cette « grille »

s'applique à peu près dans les mêmes proportions au corps principal de l'ouvrage, avec bien sûr un choix d'auteurs autrement conséquent (ils sont plus d'une centaine), plusieurs « grands noms » ayant du reste été écartés, malgré l'estime, au profit de poèmes « rarement ou pas du tout ou pas encore » reproduits. On remarquera d'autre part que les tendances incarnées par les revues les mieux constituées du moment – *Java*, *Le Nouveau Recueil* ou *Nioques*, par exemple – sont à peu près absentes de ce choix. Et qu'à l'exception peut-être de Flammarion, les auteurs des grandes maisons (Gallimard, Mercure de France et même POL) sont peu représentés, au profit des catalogues d'éditeurs plus confidentiels. À cela s'ajoute que les poètes, loin de se succéder selon l'usage dans l'ordre alphabétique (ou chronologique), ont été regroupés selon une alchimie savante, esquisant la carte d'un territoire jusqu'alors demeuré flou, ou que l'on n'avait pas su voir. Je ne citerai aucun nom, parmi les poètes retenus, afin de ne pas infléchir la teneur de cette singulière mosaïque, collection de voix isolées, irréductibles, unies pourtant derrière un secret motif... Bien sûr, les courants majeurs de la poésie d'aujourd'hui sont présents dans l'ouvrage : mais en mettant l'accent sur les marges plutôt que sur les centres supposés, Bernard Noël nous amène à les percevoir autrement. On voit bien, par exemple, que le problème ne se pose plus en termes d'opposition entre « lyrisme » et « littéralité », « avant-garde » et « réaction » : ce qui émerge au contraire est une grande plaine tremblée, traversée d'interrogations sur la nature du poème, mais aussi sur la permanence d'une vision, d'un paysage toujours enfoui sous les mots, d'un souffle maintenu, dans la nuit du langage – vers quelles impossibles nuées ? Comme s'il restait à discerner le sens profond de l'effort qui a collectivement travaillé la poésie française depuis une trentaine d'années. Voici donc un livre de référence, au vrai sens : un camp de base, un outil de travail important – et peu onéreux de surcroît. Un regret, toutefois (outre quelques absences majeures) : des notices plus précises, même brèves, sur les auteurs et leurs livres auraient

... accru son utilité, en donnant au lecteur quelques pistes, et le moyen de prolonger ses découvertes.

Y. D. M.

ROUZEAU Valérie

Va où

[Le Temps qu'il fait, 128 p., 14 €, ISBN : 2-86853-361-2.]

• Née en 1967, Valérie Rouzeau est devenue en peu de temps une figure emblématique de la poésie contemporaine, en raison surtout de son premier livre, *Pas revoir* (Le Dé bleu, 1999), dont le réalisme distant et les ressources orales, soulignées par de nombreuses lectures publiques, avaient séduit une audience excédant les frontières naturelles (hélas étroites) des lecteurs de poésie. Après *Neige rien* (Unes, 2000), elle publie aujourd'hui son troisième recueil au Temps qu'il fait. *Va où* confirme d'évidentes qualités – un émoi sans naïveté devant les choses ordinaires, un phrasé sachant accueillir (et subvertir) nombre d'intonations parlées, un travail d'écriture souvent porté par la musique et témoignant d'une authentique mémoire de la langue –, mais aussi l'ambiguïté, la limite par endroits de son approche formelle: le souffle suffit-il à faire tenir, *sur le papier*, des versets traversés par le rythme fût-il syncopé de l'ancienne prosodie? Ce que la voix porte à l'oral comme un chant, même désarticulé, ne doit-il pas trouver sur la page imprimée une forme versifiée (ou une manière d'inscrire) qui en soit l'équivalence, la « correspondance » visuelle? Ces questions, Valérie Rouzeau (qui a traduit l'un des livres majeurs de William Carlos Williams) n'a pu manquer de se les poser; et sans doute y apportera-t-elle ultérieurement d'autres réponses. Pour l'instant, les plus beaux moments de sa méditation gracieuse et grave sur le temps qui s'enfuit et la mort en suspens évoquent plutôt (ce n'est pas un reproche...) Guillaume Apollinaire: « Salut mon gris Paris je te quitte pour Montrouge/ Ma valise est ouverte je pars sur la terre ferme/ Égarer mes regrets trouver un nouveau jour. »

Y. D. M.

ROYET-JOURNOUD Claude

L'In-plano

[Préface de Jean-Marie Gleize,

Éd. Al Dante, coll. « Niok », 192 p., 24 €,

ISBN : 2-911073-92-4.]

• Du mercredi 15 janvier au mardi 6 mai 1986, Claude Royet-Journoud édita les quatre-vingts numéros d'une publication insolite à plus d'un titre: par sa périodicité tout d'abord, puisqu'elle paraissait quotidiennement, du lundi au vendredi; par son volume ensuite, puisqu'il s'agissait d'une simple feuille recto verso confiée chaque jour à un seul écrivain, photocopiée et diffusée auprès d'une centaine d'abonnés; par sa teneur enfin, puisque les textes sollicités, dactylographiés par les auteurs et « illustrés » par l'éditeur, tentaient pour une part non négligeable d'obéir à la commande d'un « feuilleton », né de ce projet quotidien, mais appliqué ici au genre poétique. Plusieurs auteurs répondirent à l'appel: Emmanuel Hocquard avec son *Allée de poivriers en Californie*, Jean Daive et son *Carnet vénitien*, Dominique Fourcade avec *Ozone* (rebaptisé par la suite *Élégie L apostrophe E. C.*), Marcel Cohen avec un cycle de brèves *Nouvelles* ou encore Mathieu Bénézet avec des fragments d'*Apostilles*. D'autres collaborèrent au journal de manière moins contrainte, comme J. Guglielmi, F. Ducros ou J.-M. Gleize. On relève enfin quelques interventions plus épisodiques (celles de Roubaud, de Quignard, de Jabès ou de Du Bouchet...) et une demi-douzaine de poètes étrangers, contemporains ou non, traduits pour l'occasion. Ce qui donne son unité à *L'In-plano*, c'est bien sûr la durée extrêmement resserrée de son histoire (quatre mois à peine), mais aussi le cercle de ses collaborateurs, tous proches compagnons de l'éditeur et ayant notamment participé à l'aventure d'Orange Export Ltd, la « petite maison » d'Emmanuel Hocquard, qui devait d'ailleurs déposer son bilan cette année-là; le travail de Claude Royet-Journoud, enfin, enluminant les textes de vignettes, de collages ou de signes peints, qui donnent à ces écritures pourtant assez diverses un « masque » graphique commun. L'intérêt de cette republication est de remettre en avant cette aventure, moins au titre du document

(on l'espère) que d'une actualité sans date, constante ou perpétuelle : du quotidien au livre, justement. Une préface de Jean-Marie Gleize résume ce projet, en le situant dans l'histoire des autres revues animées par Royet-Journoud, depuis *Siècle à mains* dans les années 1960. Un regret, peut-être : que le format original de *L'In-plano* (21 x 29,7) n'ait pas été respecté, pour cette réédition en fac-similé.

Y. D. M.

ROMANS

Sélection par Marc BLANCHET, François BUSNEL, Louise L. LAMBRICHS et Gérard-Georges LEMAIRE.

BARTHE Léo

Histoire de la bergère

[Climats, 138 p., 12,20 €, ISBN : 2-84158-198-5.]

- On a pu croiser récemment le nom de Léo Barthe, pour ses « carnets », dans un livre signé par un autre qui lui ressemble : Jacques Abeille (*L'Amateur*, aux éditions L'Escampette). L'écrivain a depuis longtemps éclairci les pistes sans jeter le masque pour autant. Ses pseudonymes indiquent juste des temps et des sensations d'écriture différentes d'un livre à l'autre. *Histoire de la bergère*, aux éditions Climats, sera suivi de deux autres opus, l'ensemble de la trilogie s'intitulant *De la vie d'une chienne*. C'est, confessons-le, un roman érotique, où la violence des instants prend appui sur la grâce d'une écriture. Une réussite, car elle allie l'érotisme à une rigueur de ton, et permet ainsi de sortir des clichés du genre pour montrer que la passion, quand elle est si bien partagée dans l'écriture, triomphe toujours du voyeurisme. Bien sûr, nous vous devinons avide de goûter au fruit. Soit. « Comme la dernière fois, elle s'est troussée. Elle n'avait pas de culotte sous sa grosse jupe et elle est restée un moment ainsi, demi-nue dans l'air frais, comme si elle espérait être vue, comme s'il y avait des yeux dans l'herbe et les buissons. Elle se palpait doucement la motte, sans trop faire attention. Quand elle a commencé à s'abaisser en écartant

les cuisses, il y avait sa main plaquée là et qui bougeait doucement. Elle l'a retirée pour pisser ; j'ai vu le jet blond qui frappait le sol, ses chairs qui se dilataient et le point de son cul dans ses petits spasmes. Déjà elle gémissait en cherchant les têtes d'orties. J'ai allongé le bras, j'ai saisi une tige et je l'ai courbée vers son cul. » On ne peut qu'extraire un des temps de cette écriture dont la finesse combat secrètement les sensations violentes éprouvées par le narrateur (sans parler du lecteur). Un roman, érotique certes, mais aussi une vraie leçon d'écriture qui prouve que le style a pour vertu, dès qu'il tient un vrai mystère, de vous troubler, jusqu'au plus intime de vous-même.

M. B.

BRIVAL Roland

En eaux troubles

[Phébus, 192 p., 17 €, ISBN : 2859407790.]

- Roland Brival est un homme à suivre. Amateur de musique (il est aussi compositeur, notamment de jazz), sculpteur, écrivain, il s'est engagé depuis quelques années sur la voie de l'excellence. Rien à voir avec cette littérature créole, volontiers baroque et crépitante, qui fleurit à l'ombre des tamariniers sous les plumes de Raphaël Confiant ou de Patrick Chamoiseau. Brival est un Martiniquais de cœur qui s'est épanoui en métropole. Son inspiration, il la puise dans les villes. Paris, New York ou Venise. Depuis deux ou trois romans, il rompt avec l'identité, qu'il dénonce comme factice, d'une littérature caraïbe. Son précédent ouvrage, *La Robe rouge*, était un vibrant plaidoyer contre la peine de mort et décrivait les États-Unis de l'intérieur, comme on ne l'avait pas lu depuis longtemps. Ici, avec ce livre plein de mélancolie et de violence rentrée, il arpente les allées, broussailleuses, de la mémoire. Fabien, la cinquantaine, fonctionnaire international, se rend à Venise pour participer à un congrès qui ne l'intéresse pas particulièrement. Venise est l'occasion de revenir sur un passé mythique : cette ville fut en effet pour lui le lieu d'une expérience centrale et qu'il tenta d'oublier durant toutes ces années. Il était alors un jeune étudiant en philo et découvrit, dans les bras d'une femme plus mûre, les

... subtilités de l'amour. Roland Brival aurait pu s'égarer en plantant le décor de son nouveau roman dans la cité des Doges. Venise, en littérature, attire les clichés, et l'on finit par se noyer dans les eaux boueuses de la lagune à moins de s'appeler Morand ou Casanova. Brival possède un style d'une puissance rare qui lui permet de se tirer de ces mauvais pas : palpitant de bout en bout, ce roman métaphysique construit par strates successives élucide les mystères de la mémoire. Un grand roman sur l'identité, par le plus brillant des écrivains martiniquais.

F. B.

CASTILLON Claire

La Reine Claude

[Stock, 162 p., 13,80 €, ISBN : 2-234-05469-9.]

- Il ne lui aura donc fallu que trois romans pour devenir écrivain : Claire Castillon, vingt-six ans, abandonne ses fantasmes de petite fille et fait son entrée, magistralement, dans la cour des grandes. *La Reine Claude* est non seulement son meilleur livre mais encore un excellent roman, plein de colère, de folie, de révolte, tenu par un style sec et qui confine au grandiose lorsqu'il s'autorise d'impressionnantes envolées. Une histoire d'amour comme on n'ose plus en écrire : elle, lui, et au milieu... la mort. L'héroïne de l'histoire a vingt-six ans, il en a le double. Leur aventure est celle d'une passion. Un seul but : vivre. Débusquer, partout où il se trouve, le vivant de la vie, traquer ces fragments de bonheur qui ne se conquièrent que si on sait forcer les portes qui semblent closes, au bout du monde ou au bout de la rue, peu importe, mais ensemble. Seulement, voilà. Entre eux, il y a la reine Claude. Un surnom comme un autre pour ne pas nommer l'innommable : la tumeur au cerveau qui grandit, jour après jour, dans le crâne de cet homme qui ne veut pas mourir. Claire Castillon réussit un beau tour de force : accélérer la vie pour que demain ait toujours un sens. La plupart des romans sur la maladie, hélas, dégoulinent de bons sentiments. Pas celui-ci. Il sonne juste parce qu'il sonne fort. Il y a beaucoup de violence dans la passion que nourrit

cette jeune femme pour son amant, vedette de télévision rongé par un mal sournois. Mais peut-on aimer sans violence ? Peut-on se contenter de l'univers aseptisé des amours faciles ? Ce récit est une cavalcade, une sarabande, une charge héroïque et désespérée.

F. B.

CHEVILLARD Éric

Du hérisson

[Minuit, 256 p., 15 €, ISBN : 2-7073-1778-0.]

- « Son visage exprime une ferme résolution. Ses gestes sont brefs et précis. Sa main ne tremble pas. Il joue pourtant sa vie dans cette affaire. Il est écrivain et, ce soir, il se propose d'écrire son autobiographie. Sur sa table se trouve rassemblé tout le matériel nécessaire, du papier, un crayon, une gomme, un hérisson. Qui n'a rien à faire là, ce dernier, vous avez raison. Dont la présence incongrue est un vrai mystère. »

Vdp

FAYE Éric

Quelques nobles causes pour rébellions en panne

[José Corti, 148 p., 14,50 €, ISBN : 2-7143-0767-1.]

- Après la récente parution du roman *Les Cendres de mon avenir* (Stock, 2001), où Éric Faye reprenait un personnage d'une de ses nouvelles pour lui faire raconter son désir de disparition jusqu'à une chute surprenante, convoquant pour cela les mystères de l'espace-temps, l'écrivain cette fois-ci revient à de courts récits pour poursuivre, souvent avec humour, son goût du décalage et du fantastique. Le mot « goût » est d'ailleurs trompeur au sujet de cet auteur : à la différence de bien de ses contemporains, Éric Faye a toujours évité la pose ou l'anecdote. Si ses récits ont les vertus de la simplicité et peuvent prétendre à un grand lectorat, c'est bien grâce au talent de ce « raconteur ». Car il y a surtout chez Éric Faye une conviction, une perception qui dépassent l'instant pour dire à quel point ce monde n'est, et ne vaut peut-être, qu'impasses, autorité et incompréhension. D'où la nécessité pour

l'homme d'esprit d'en découvrir les failles (bien sûr on peut jouer sur la parenté avec le nom de cet écrivain...). *Quelques nobles causes pour rébellions en panne* indique par son titre quelques possibilités sans garantir leur succès. « Du spectacle comme forme de didacture des Lettres » donne dès l'ouverture le ton : les accents graves qu'il y distille sont repris en d'autres sons grotesques et dissonants où la littérature donne envie de vomir. Cela se poursuit entre le rire et l'écoëurement : le premier est la seule réponse à donner à l'absurdité du monde ; le second est plus délicat à aborder : il est autant le dégoût suscité par la laideur que par une certaine corruption de la beauté. Une nostalgie effleure sans cesse ces pages, comme si le monde dans sa folie pouvait être enfin aimé le jour où il s'arrêterait. La nouvelle « Longtemps plus tard » en donne l'exemple à travers la confiance d'un extra-terrestre, où notre folie est remerciée, ce qui ne l'a pas empêché de tous nous éconduire.

M. B.

GAVALDA Anna

Je l'aimais

[Le Dilettante, 220 p., 15 €,

ISBN : 2-84263-052-1.]

- *Je l'aimais* est un petit roman, pas un immense chef-d'œuvre. Tant pis, on peut aussi aimer un livre pour l'heure et demie de plaisir qu'il vous procure ! En l'occurrence, pourquoi boudier ce roman si contemporain ? Tout se passe dans une cuisine, quelque part dans une maison de campagne. Chloé s'y est réfugiée avec Pierre, son beau-père. Plus exactement, Pierre, la soixantaine patriarcale, un taiseux de nature, a « enlevé » Chloé et ses deux filles, pour les emmener dans cette maison, loin du bruit, loin des autres. C'est que la situation est grave. Chloé vient de se faire larguer. Larguée, « c'est merveilleux comme expression, non. Qui a trouvé ça. Larguer les amarres ». Pierre est le véritable héros de cette tragi-comédie sentimentale. Pour Chloé, c'est « un vieux con », un égoïste qui tente de rassurer sa belle-fille pour sauver la face mais qui n'aura jamais le courage de désavouer son fils, qui

vient pourtant de commettre l'irréparable. Anna Gavalda, assez subtilement, commence par nous faire détester ce personnage aigri et silencieux : on s'attache à Chloé, broyée par un mari volage, abandonnée avec ses deux filles, murée dans une désespérante nostalgie (« Au bout de combien de temps oublie-t-on l'odeur de celui qui vous a aimée ? Et quand cesse-t-on d'aimer à son tour ? Qu'on me tende un sablier. »). Puis, tranquillement, la perspective s'inverse. Pierre parle. Enfin. Pour la première fois depuis vingt ans. Il raconte sa vie. La femme qu'il a aimée et pour qui il n'a pas eu le courage de tout lâcher. Larguer les amarres ! Ce long monologue, mené à la manière d'un roman policier dans une pièce aux senteurs étouffantes, débouche sur un questionnement sur la responsabilité. Sur le bonheur, aussi. Faut-il répondre à l'appel du grand frisson, quitte à passer pour un monstre ? Ou bien faire comme si rien ne venait déranger l'ordre établi, et se comporter comme un lâche ? Anna Gavalda se garde de toute forme de moralisme. Il faut lire ce roman pour ce qu'il est, une jolie petite chose qui nous parle de ce sentiment brûlant qu'on appelle l'amour. Et à tout prendre, un petit roman pas trop mal ficelé vaut mieux que les grands discours rabâchés. Car la troublante Anna Gavalda ne fait rien d'autre que tendre un miroir lorsqu'elle conclut son histoire par cette question : « Est-ce que cette petite fille têtue n'aurait pas préféré vivre avec un papa plus heureux ? »

F. B.

HAUSSER Isabelle

La Table des enfants

[Éditions de Fallois, 464 p., 19,06 €,

ISBN : 2-87706-414-X.]

- Agnès, écrivain célèbre, a eu trois enfants : Élisabeth, née d'un grand amour interrompu par la mort, puis des jumeaux, un garçon et une fille, nés d'une relation plus lâche avec un homme qui l'aime et la trompe, et dont elle envisage de se séparer. C'est dans ce contexte qu'intervient la mort accidentelle d'Élisabeth et de son mari, qui laissent deux jeunes enfants, et là que commence le roman : par cette mort qui terrasse Agnès

... et l'engage dans une quête-enquête pour percer le mystère de la vie de sa fille et, par là, de cette relation si forte qui les a toujours unies. Pourquoi ce sentiment qu'Élizabeth, qui lui confie l'éducation de ses deux petits, a prévu sa mort et l'a même programmée? Isabelle Hausser, visiblement, aime à raconter des histoires, qu'elle sait construire en ne ménageant ni les rebondissements ni les surprises. Et celle-ci est, à n'en pas douter, l'illustration parfaite de cet inceste platonique qui hante certaines relations mère-fille et dont Caroline Éliacheff et Nathalie Heinich ont dressé l'impressionnant catalogue, dont nous parlions dans le dernier bulletin. D'un point de vue littéraire cependant, l'œuvre ne convainc pas. Pour servir l'émotion et la violence dont l'argument est porteur, on aurait souhaité dans le récit moins de redondances, dans l'écriture plus de concision. En conservant des épisodes inutiles (le chapitre sur Kant ou celui des enfants sur les toits de Moscou, par exemple), Isabelle Hausser dilue son propos, qui en perd sa tension. Le livre refermé, l'impression qu'il en reste est que l'auteur, servie par un tempérament de romancière mais desservie par la facilité qui emporte sa plume, s'est laissé entraîner et déborder par son histoire au lieu d'en tenir le fil serré et de le tisser d'une main ferme.

L. L. L.

JARDIN Alexandre

Mademoiselle Liberté

[Gallimard, 224 p., 17,50 €, ISBN : 2070763234.]

- Longtemps, Alexandre Jardin s'est couché de bonne heure. Comme ses personnages, il menait l'existence heureuse d'un homme sans histoire, bien dans son ménage, empaillé par la vie : écrire, filmer, filmer, écrire. Et puis il y eut le choc : l'amour, ça n'arrive pas qu'aux autres. *Mademoiselle Liberté* est sans doute le texte le plus fou de ce jeune écrivain talentueux. On y retrouve les mêmes obsessions que dans *Le Zèbre*, *Le Petit Sauvage* ou *L'Île des gauchers*, mais transposées de l'autre côté du miroir. En effet, il ne s'agit plus, ici, de sauver par n'importe quel moyen un mariage qui prend l'eau, mais d'aller

jusqu'au bout d'une passion qui commence par détruire un ménage sans histoire. Horace de Tonnerre, l'antihéros d'Alexandre Jardin, est un hédoniste repent. Le genre de débauché qui finit par se marier et rentrer dans le rang, comme tout le monde. Après une vie bien remplie, vers la trentaine, Horace se marie, épouse par la même occasion la fonction publique, s'installe en province et s'applique à devenir médiocre. Une aspiration comme une autre. Mais voici qu'apparaît une jeune fille de dix-huit ans qui sort Horace de sa torpeur. Mademoiselle Liberté ne s'accommode d'aucune forme de compromis : elle demande un chef-d'œuvre, sinon rien. Une rencontre parfaite, ou la mort. Tout au long du roman, Horace est tiraillé entre ses deux existences, celle du débauché capable chaque jour d'inventer l'avenir, et celle de l'empaillé, médiocre amant et piètre vivant. Ce portrait en miroir des deux amants fonctionne suffisamment bien pour nous faire réfléchir. Et c'est sans doute ce que cherche l'auteur : Alexandre Jardin nous donne ici une fable plus qu'un roman, un conte à l'usage des adultes qui ont oublié leur part d'enfance plus qu'un « roman total ». Une leçon d'hédonisme, qui mérite toute notre attention.

F. B.

OSTER Christian

Dans le train

[Minuit, 160 p., 11,90 €, ISBN : 2-7073-1791-8.]

- « Un jour, sur un quai, un homme de taille moyenne tenait à la main un sac très lourd. Cet homme, c'était moi, mais ce n'était pas mon sac. C'était celui d'une femme. Je ne la connaissais pas. Je suis monté avec elle dans le train. » L'auteur, Christian Oster, né en 1949, a obtenu le prix Médicis en 1999 pour *Mon grand appartement*, chez Minuit.

Vdp

OUTERS Jean-Luc

La Compagnie des eaux

[Actes Sud, 276 p., 20,58 €, ISBN : 2-7427-3239-X.]

- Bruxelles, à l'aube du troisième millénaire. Chercheur à l'Institut des sciences naturelles, Valère s'est spécialisé dans l'étude de la reproduction des reptiles. Devenus le centre de son univers, les œufs hantent aussi son imaginaire et tout y ramène. Pour lui, « si Dieu existe [...], le premier jour, il a créé l'œuf. Et le second, il s'est reposé car, pour l'essentiel, son œuvre était accomplie. Le reste coulerait de source ». Son frère Maxime, de deux ans son cadet, est employé dans la gestion de la dette de l'État belge. Est-ce à sa naissance dans le village de Mortroux qu'il faut attribuer sa peur des trous et sa fascination pour le gouffre incommensurable que représente la dette de l'État? « À première vue, écrit Outers, il pourrait représenter le versant négatif de son frère, le vide par rapport au plein. » À première vue parce que, à y regarder de plus près, la préoccupation des deux frères paraît bien la même – une préoccupation incarnée par Eva, la bien nommée puisqu'elle rappelle la première femme, celle qui engendra l'humanité. De l'histoire, n'en disons pas davantage. Car elle est (comme il se doit) rondement menée, sous la forme d'une lente rêverie où se répondent humour et nostalgie, rêverie en quête de l'origine portée par une écriture fluide et joliment maîtrisée, traversée de puissantes lames de fond rappelant l'inlassable mouvement des eaux primordiales. Rêverie d'un homme d'aujourd'hui travaillé par un questionnement qui fut rarement, dans la littérature, celui des hommes – sans doute parce qu'ils n'imaginaient pas mettre un jour au point des techniques de procréation qui permettraient aux femmes de se passer d'eux. À cet égard Valère, tout occupé d'espèces disparues et n'aimant les femmes qu'enceintes des œuvres d'un autre, Valère qui finit par résoudre d'une façon toute contemporaine la question de sa propre paternité, apparaît bien comme l'incarnation de ce père en

perdition qui hante nos sociétés dites avancées et dont la voix, si puissante à la génération précédente, s'est brusquement éteinte.

L. L. L.

RAHIMI Atiq

Les Mille Maisons du rêve et de la terreur

[POL, 210 p., 18 €, ISBN : 2-86744-875-1]

- Peut-être n'y a-t-il, au fond, qu'un seul déterminisme social: celui des guerres. Les plus grands écrivains du xx^e siècle ont traversé leur époque tourmentée sans que l'on prête attention à ce qu'ils écrivaient au moment où frappait le malheur – que l'on songe à Koestler, à Kadaré, à Soljenitsyne... Il a fallu attendre que l'actualité les rattrape pour qu'enfin on découvre leurs œuvres. Les choses n'ont guère changé et il faut que l'actualité, cette nouvelle déesse, nous brûle, avec son cortège de faux scoops et d'insignifiantes querelles d'interprétations pour que l'on daigne enfin s'intéresser à une littérature en marche. C'est pour cette très mauvaise raison que l'on découvre en ce moment – depuis le 11 septembre 2001 – la littérature afghane. Mais peut-on vraiment parler de « littérature afghane »? Oui, si l'on se fie à la lecture des deux romans traduits en français du plus talentueux de ces écrivains élevés à Kaboul et initiés à travers le monde, Atiq Rahimi. L'an dernier, un premier roman fit l'effet d'une tornade dans le landerneau littéraire: *Terre et Cendre* continue, aujourd'hui, de se vendre et restera comme l'un des grands textes de cette littérature d'Orient. Atiq Rahimi, en exil à Paris, a écrit un livre qui se moque des effets de mode et des considérations « post-onze-septembre » qui encombreront aujourd'hui les étals des libraires. L'histoire de cinq personnages en fuite, cachés, apeurés, traqués par leurs fantômes, dans une ville qui s'appelle Kaboul mais pourrait être n'importe quelle autre capitale tyrannique. Farhad reprend connaissance sans savoir où il est ni pourquoi il s'y trouve. Rescapé d'une gueule de bois qui, d'emblée, le condamne aux yeux des soldats. Mais il y a autre chose. Quelque chose de plus sournois, de moins visible, qui fait de lui, pauvre hère,

... un homme blessé. Il fuit. Une femme le recueille, le cache, lui redonne souffle. Atiq Rahimi possède un don sans égal, celui de raconter de grandes histoires à la manière des aèdes.

F. B.

REINHARDT Éric

Le Moral des ménages

[Stock, 262 p., 17,99 €,

ISBN : 2234054613.]

- « Fou, moi, non, pas du tout.

Simplement, on entend les histoires qu'on mérite. » Et voilà comment se présente le narrateur de l'excellent livre d'Éric Reinhardt, musicien raté prêt à occire Michel Delpech et les autres chanteurs sirupeux qui formatèrent son adolescence passée auprès de parents « middle class » d'une médiocrité lénifiante. C'est peu dire que *Le Moral des ménages* est un livre déroutant : on tient ici le miroir de la société française, depuis trente ans, tendu sans la moindre complaisance par un romancier percutant et particulièrement doué. Reinhardt fait plus pour la sociologie que la plupart des pontes du Collège de France. Car ce petit livre méchant et pathétique pointe les travers de la classe moyenne avec une précision diabolique. Reinhardt, incroyablement inspiré, saisit à bras-le-corps les questions vives de la société. C'est très exactement ce que l'on attend d'un écrivain, et c'est très exactement le rôle de la littérature. Voici donc un roman qui n'épargne personne. Les ménages en question, ce sont ceux qui composent la France d'aujourd'hui. Le père et la mère du narrateur sont deux échantillons assez parlants de cette catégorie socio-professionnelle inventée par les instituts de sondage, dépersonnalisée au point que l'on finirait presque par oublier qu'elle existe vraiment. Le père aurait pu être aviateur, il est technico-commercial brimé dans une boîte inhumaine. La mère, au foyer, gère les dépenses du ménage selon un principe janséniste qui ferait passer Pascal et les abbesses de Port-Royal pour de dangereux hédonistes. Reinhardt détaille par le menu les habitudes de ce ménage si représentatif. C'est terrifiant ! Un décodage de notre

société qui fait froid dans le dos. D'autant que Reinhardt possède un joli brin de plume. Ce roman ne peut laisser indifférent.

Il est, à sa manière, « orwellien » : annonciateur d'une catastrophe qui a déjà germé en chacun de nous. Un roman passionnant et pathétique pour décrypter les rouages de la *middle class*. Une formidable allégorie de la misère française.

F. B.

ROBBE-GRILLET Alain

C'est Gradiva qui vous appelle

[Minuit, 160 p., 11,90 €,

ISBN : 2-7073-1793-4.]

- Ciné-roman, voici le scénario d'un film qui devrait être tourné au Maroc, par Dimitri de Clercq, qui avait déjà réalisé avec Alain Robbe-Grillet, en 1994, le long-métrage *Un bruit qui rend fou*. À Marrakech, dans le dédale des ruelles et impasses de l'ancienne médina, un orientaliste tombe amoureux fou du fantôme gracieux d'une jeune odalisque, assassinée jadis dans des conditions hallucinantes, selon la légende...

Vdp

ROBERT Jean-Pierre

L'Écho du silence

[Gallimard, 224 p., 15 €,

ISBN : 2-07-076338-2.]

- Ils ne portent pas de nom. Que des sobriquets. L'Absent. L'Enfant. Le Dégonfleur. « Parce qu'un soldat, ça n'a pas de nom, ça n'a qu'une plaque autour du cou, et sur le métal deux numéros séparés par des trous en pointillés. » Dans toutes les guerres ? Pas sûr. Mais dans celle-là, qui justement ne porte pas son nom, celle-là qui si longtemps fut appelée « les événements d'Algérie », celle-là qui ne connaît ni tranchées ni batailles, mais d'obscures expéditions contre un ennemi qui échappe et attaque de nuit, à l'arme blanche, cela ne fait pas de doute. Et de cette guerre qui ne porte pas son nom, comment ces hommes sans nom pourraient parler ? Comment en diraient-ils à leurs proches la réalité, l'horreur banale et quotidienne, la vérité ? Dans ce premier roman remarquable, Jean-Pierre Robert – évitant tout dialogue et s'appuyant sur une écriture à la fois ample

et précise, jamais convenue – restitue l'atmosphère pesante du silence qui a entouré ce conflit, un silence qui fut à la fois celui des politiques et celui qui bientôt sépara les appelés, témoins et acteurs de l'horreur dont personne ne parlait, de leurs familles. Un silence qui est aussi celui de la montagne et de la nuit, de ces petits postes où l'on monte la garde en risquant toujours d'être pris en traître par un ennemi silencieux. Un silence qui, traversé d'images sanglantes sur lesquelles jamais aucun mot n'est porté, confine à l'insupportable et mène à la folie. « Les guerres, tant qu'elles durent, on croirait que ça ne finira jamais. Et pourtant, elles finissent un jour. Mais ce jour-là on n'est pas aussi heureux qu'on avait cru. » Certains survivraient. Ceux qui avaient des idées. « Car les idées sont une solide cuirasse qui arrête l'incendie, empêche l'émotion de tout envahir et de tout détruire. » Mais les autres ? Pour ne pas sombrer dans la folie, « il leur aurait fallu, avant de disparaître, toujours plus petits, dans l'oubli infini, un semblant de parole, ne serait-ce que le souffle tiède d'un murmure, un menu bruit de compassion. Montagne des Aurès, mais où donc était ton écho ? » Quarante ans plus tard, le voici. Terrible.

L. L. L.

SAVITZKAYA Eugène

Célébration d'un mariage improbable et illimité

[Minuit, 96 p., 10 €, ISBN : 2-7073-1792-6.]

- « Quelque part dans le monde un festin se prépare, des noces sont célébrées : la corporation des bouchers marie ses enfants. Pour honorer les deux tribus qui se lient, sont présentes les autres tribus de la confrérie. On parle, on boit, on chante, on jure, on évoque le destin. Autour des convives, le temps, s'exprimant par le vrombissement des mouches, le bourdonnement des abeilles, le bruit des feuilles et les trilles des merlettes, les asperge de questions fondamentales. Fiancée et fiancé sont absents de la fête. »

Vdp

VAN WELDEN Isabelle

Le Palais des Archives

[Christian Bourgois, 178 p., 15 €, ISBN : 2-267-01613-3.]

- C'est sans doute la révélation de cette année littéraire : avec ce premier roman, Isabelle Van Welden s'impose comme un écrivain non seulement original, mais d'une dimension incontestable. Il faut bien parler ici de roman, même si les apparences jouent contre les règles du genre. Nous traversons les temps et les espaces et nous évoluons dans un monde dont les paramètres se sont métamorphosés. La bibliothèque n'est pas un vestige qui aurait pu faire rêver Volney, ou une pure métaphore abstraite : c'est le lieu même du délit, le sujet et l'objet du récit, la cause du drame, le fondement et la fin de la civilisation qui l'a fait naître. C'est aussi paradoxalement un terrain de fouille archéologique et une représentation du monde qu'il faut préserver comme mémoire du passé et détruire comme instrument organique de cette mémoire reliant le passé au présent. Magnifique et terrible invention des hommes, le palais des Archives de la Terre n'est plus qu'une collection d'images virtuelles enfermées dans un ordinateur. Il a disparu de la surface du globe après avoir été exhumé par accident. Lieu idéal mais aussi coercitif de tous les savoirs et de tous les questionnements, lieu également de la Loi et du pouvoir politique, cette construction aberrante est une sorte de tour de Babel inversée. Dans ses souterrains où des voix murmurent et dialoguent, où des destins se nouent, où la mémoire s'égaré et se leurre, des générations s'épuisent à en déchiffrer les mystères. Dans cette architecture métaphorique de l'univers, qui évoque à la fois Kafka, Calvino et Borges, Isabelle Van Welden nous entraîne dans un labyrinthe inextricable où ses héros fantomatiques vivent et meurent en poursuivant une quête obstinée et hautement dangereuse. Roman de mille sisyphes pris au piège des salles et des couloirs sans nombre renfermant toutes les traces stratifiées des sociétés révolues, *Le Palais des Archives* est somme toute le roman de la contradiction insoluble de la modernité, qui veut à la fois tout

... préserver des cultures anciennes et toutes les détruire.

G.-G. L.

THÉÂTRE

Sélection par Jean-Pierre THIBAUDAT

Heiner Müller.

Généalogie d'une œuvre à venir

[Revue Théâtre/Public n° 160-161, coédité avec l'Académie expérimentale des théâtres, 132 p., 15 €.]

- Jean Jourdheuil, qui est le traducteur habituel de Heiner Müller et en fut l'introducteur en France, est évidemment l'une des chevilles ouvrières de cet ouvrage reprenant et développant les actes d'un important symposium qui s'est tenu à Paris en mars 2000, le premier du genre depuis la mort de Müller, le 31 décembre 1995. Jourdheuil rappelle que les funérailles qui s'en suivirent eurent à Berlin un retentissement comparable à celui des funérailles de Sartre à Paris. Si, outre-Rhin, la place de Müller entre deux Allemagnes titillait aussi bien l'Est que l'Ouest, c'est que l'histoire (du monde en général et des tragédies du xx^e siècle en particulier, de l'art en général et du théâtre en particulier) – qu'il entend « regarder dans le blanc des yeux » – est centrale dans son œuvre. Au-delà du personnage (ses cigares, ses lunettes, son whisky, ses réparties cinglantes, ses blagues en forme de fable), c'est d'abord à une véritable exploration de l'œuvre que se livre cet ensemble remarquable dans une approche dansée, un peu comme on tourne autour d'une sculpture pour mieux en saisir l'élan créatif. Müller n'écrivait pas posément après avoir dressé un plan de l'œuvre en gestation, mais toujours « au fil du rasoir ». Il procédait par assauts, sursauts, associations, accumulations de notes prises sur une nappe de papier, un paquet de cigarettes, des esquisses, des amorces parfois laissées en jachère pendant des années. Les pages consacrées à ses manuscrits et les extraordinaires reproductions de quelques

feuillettes sont, à cet égard, éclairants (une traduction est proposée pour les non-germanistes). Embrassant d'un même geste poétique cinglant la biographie et l'histoire, l'humain et l'animal, la guerre des sexes et les charniers du politique, Müller ouvre des tas de vannes qui n'ont pas fini d'éclabousser ce siècle commençant. On pressent à travers ces pages comment cette œuvre deviendra prophétique, comment s'y noue une autre façon d'écrire le théâtre. Tout se passe comme si, après Brecht et la machinerie trop bien huilée de sa maturité, Müller relançait les rouages au retour d'un stage de formation longue durée dans la « *factory* » Shakespeare, comme le montre un article de Hans-Thies Lehmann. C'est en France, grâce à Jean Jourdheuil, que Müller commença à être connu à l'étranger, c'est la mise en scène de *Hamlet-Machine* par Bob Wilson qui lui offrit un passeport valable pour le monde entier. Cet ouvrage, inépuisable et érudit, s'achève par une curiosité : les voyages de Müller à Moscou relatés avec un brin d'humour par celui qui fut alors son interprète. Car le rire de Müller aussi fut et reste salvateur.

J.-P. T.

BAILLY Jean-Christophe

Phèdre en Inde

[André Dimanche éditeur, 128 p., 11 €, ISBN : 2-86916-132-8.]

- Via le ministère des Affaires étrangères et l'AFAA, des hommes de théâtre français s'en vont régulièrement travailler à l'étranger : animer un atelier ou, généralement, mettre en scène un spectacle avec des acteurs du pays. Ils viennent avec des équipes réduites, le plus souvent un metteur en scène flanqué d'un ou deux collaborateurs. C'est ainsi qu'en 1989 Georges Lavaudant et Jean-Christophe Bailly sont allés en Inde pour mettre en scène la *Phèdre* de Racine traduite en hindi, et jouée par la troupe du Rangmandal Bharat Bhavan de Bhopal. La création a eu lieu là, à Bhopal, puis le spectacle s'est promené dans le pays. De ces aventures où alternent les moments de tâtonnements et d'allégresse et qui ne sont pas exempts de surprises (bonnes ou mauvaises), il ne reste le plus

souvent guère de traces tangibles. Des programmes, des photos, un rapport au retour, une revue de presse, peu de choses. C'est pourquoi ce livre est précieux puisqu'il relate au jour le jour une telle aventure. Et il l'est d'autant que le regard de Bailly, cela n'étonnera pas ses lecteurs habituels, est aigu et qu'il prend la forme, peu fardée, d'un journal de bord. On le suit au fil de ses rencontres, de ses lectures, de ses découvertes et de ses déconvenues. C'est passionnant, car Bailly varie sans cesse la distance de son regard, tour à tour englué dans le quotidien et s'échappant dans une sorte de méditation douce. Ponctué toujours par ces rituels du dépaysement, ne serait-ce que le chemin qui, à Bhopal, « descend de l'hôtel au théâtre, avec ses buffles, ses cabanes, ses arbres, avec le petit temple à l'entrée de la route qui part longer le lac ». En relisant ce texte aujourd'hui (il était paru dans une version plus courte en 1990), Bailly ajoute des notes (en italiques) résumant cette expérience en Inde dont, hormis ce texte ancien, il ne lui reste que des souvenirs troués et brouillés. De cette expérience autant oubliée qu'inoubliable, il conclut qu'elle visait non pas « l'évidence d'un résultat » mais « l'équilibre d'une féerie qui se met à pencher et avec laquelle on bascule ». Ne devrait-il pas en être toujours ainsi ?

J.-P. T.

BON François

Quatre avec le mort

[Verdier, 76 p., 10,30 €, ISBN : 2-86432-348-6.]

- Ils sont trois vivants veillant un mort, qui repose dans la pièce d'à côté. Hirta, son frère Dun, Borelay, la compagne du frère. Hirta et Borelay sont amies depuis l'enfance. La vie a séparé le frère et la sœur, éloigné l'une de l'autre les deux amies. La mort (celle du père de Dun et Hirta) les raboche au hasard des retrouvailles forcées. Remontée des souvenirs, des désirs, des blessures. Ainsi cette sœur presque morte-née, dont Hirta souffrira d'être comme la remplaçante. Il y a de l'Antigone chez cette jeune femme.

Son frère apparaît plus flasque, plus paresseux, plus lucide parfois. Les doigts de Borelay ne cessent d'être agités comme ses pensées. Et puis il y a la musique. *Quatre avec le mort* est aussi un quatuor. Désaccordé. Il y a le piano, le violoncelle, le violon et la harpe sous sa housse noire. Comme si les paroles égrenaient les notes des silences accumulés. Des paroles nouées dans le creuset d'une langue à l'ancienne qui se souvient du temps des alexandrins. Comme si la mort creusait la langue aussi. Jusqu'au chant qu'elle recèle. « Déploration, explication/ On a quel âge devant ses morts sinon tous ses âges à la fois », dit Dun. « Les morts nous apprennent le désir justement parce que c'est l'absolu dont on les prive », dit Hirta. La veillée funèbre renvoie chacun à son miroir. Les images renvoyées sont meurtrières. Ils en sortent meurtris. Non réconciliés, ils feront cependant « bloc » quand ce huis-clos se brisera avec l'arrivée des croque-morts. Plus connu par ses romans (publiés aux Éditions de Minuit) et les ateliers d'écriture qu'il anime, François Bon écrit aussi depuis quelques années pour le théâtre. C'est là sa troisième pièce. Elle sera prochainement créée au Studio de la Comédie-Française dans une mise en scène de Charles Tordjman.

J.-P. T.

GABILY Didier-Georges

À tout va. Journal 1993-1996

[Actes Sud, 190 p., 18,90 €, ISBN : 2-7427-3451-1.]

- Un jour d'août 1996, Didier-Georges Gabilly nous a quittés. En pleine répétition d'un spectacle que ses acteurs ont eu le courage de terminer après sa mort. Voici que paraît le journal qu'il a tenu les quatre dernières années de sa vie. Le journal d'un écrivain dans l'intimité de son écriture. Judicieusement ont été glissés entre les pages les articles écrits à cette époque pour la revue *Prospéro*, les journaux *Le Monde* et *Libération*. Gabilly écrivait tout le temps et faisait du théâtre tout le temps. Ces pages sont contemporaines de l'écriture de *Gibiers du temps*, sa dernière grande pièce et le dernier grand spectacle qu'il ait mené

... à son terme, de stages avec de jeunes acteurs (à Montluçon, à Rennes) – Gabilly était un homme d'atelier. Ces pages sont aussi contemporaines de la guerre en Bosnie et de l'élection d'un nouveau Président. Et puis il y a les amis, souvent acteurs, les répétitions, la situation du théâtre institutionnel. Tout cela se mêle dans ce journal en acte. Poétique. « Monstres. Hommes vrais. Lanciers. Archers de toutes vos amazones injustes, / Comment vous élancer parmi vos dissemblables ? », écrit-il. C'est un journal où Gabilly, entre deux répétitions, deux lectures, deux moments intenses d'écriture, cherche, doute, fait le point comme disent les photographes. Et, comme un leitmotiv, une implacable introspection : « Il me semble que je vis partout mieux que chez moi. Ce qui n'est pas suffisant. Ce qui est quelquefois le mieux quand je vis sur les plateaux du théâtre, c'est beaucoup mieux que chez moi, j'y vis mieux et tout va un peu mieux. (Cette succession de mieux ne me dit rien qui vaille.) » Et ainsi de suite. Jusqu'à cet arbre entrevu depuis la chambre d'hôpital juste avant que le cœur ne lâche. Les derniers ressassements d'un unique murmure.

J.-P. T.

JOURDHEUIL Jean

Un théâtre du regard

[Christian Bourgois, 212 p., 15 €, ISBN : 2-267-01622-2.]

- Avec Lucio Fanti, Eduardo Arroyo et quelques autres, Gilles Aillaud fit partie des peintres qui, dans les années 1970, apportèrent en France (et en Europe) un autre regard sur le décor de théâtre. C'était alors la grande vogue des scénographes, ponctuée par les quadriennales de Prague autour de la figure tutélaire de Josef Svoboda ; c'était aussi l'époque des décors post-brechtiens qui tordaient le cou à l'illusion. Ces peintres, tournant le dos à ces sentiers bien balisés, imposèrent une notion du décor comme donnée, comme présence. Avant de travailler en tandem avec Jean-Pierre

Vincent, Jean Jourdheuil, ex-maoïste de Mai 68, avait fréquenté ces peintres turbulents lors des débats tumultueux de la Jeune Peinture, et c'est lui qui songea à les entraîner sur le terrain du théâtre. Le temps a passé, Jourdheuil s'est séparé de Vincent lorsque ce dernier s'en est allé diriger le Théâtre national de Strasbourg. Il a trouvé par la suite un nouveau complice en la personne de Jean François Peyret ; aujourd'hui Peyret poursuit seul sa route et Jourdheuil ne signe plus de spectacle. De temps à autre il livre des articles pesés et cinglants. Et n'a de cesse de faire mieux connaître l'œuvre de Heiner Müller. Et voici qu'il fait paraître un livre consacré au peintre avec lequel il collabora le plus fréquemment : Gilles Aillaud. Jourdheuil parle évidemment peu de ses tableaux (d'autres y ont consacré d'excellents essais) tout en insistant sur la façon dont le geste du peintre et celui du décorateur s'accordent dans ce que Aillaud nomme « une continuité de sens ». C'est à l'homme de théâtre que son livre est consacré, d'abord le décorateur, mais aussi l'auteur dramatique, car Aillaud écrivit deux pièces que Jourdheuil mit en scène : *Vermeer et Spinoza* et *Le Masque de Robespierre*. Trois hommes qui ont passionné Aillaud. Jourdheuil évoque le texte d'Aillaud sur Vermeer, dont le beau titre, « Vu sans être vu », vaut pour l'œuvre d'Aillaud. Les décors comme les deux pièces de l'artiste ne se constituent pas autour d'une fable, d'une idée voire d'une thèse, mais de moments suspendus et d'un site où s'arrêter, faire halte le temps d'un spectacle. S'y décline « une esthétique du regard et de l'écoute, du présent qui dure (comme lorsqu'on regarde un tableau) ». Une réserve toutefois. Si ce livre jette un extraordinaire regard rétrospectif sur une collaboration hors pair, on peut regretter que Jourdheuil évoque trop brièvement la collaboration exemplaire entre Gilles Aillaud et le grand metteur en scène Klaus Grüber.

J.-P. T.

SHAKESPEARE

**Œuvres complètes, I et II
(tragédies)**

[Trad. sous la direction de Jean- Michel Desprats avec Gisèle Venet, édition bilingue, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1528 p. (t. I) et 1616 p. (t. II), 120 € le coffret des deux vol., ISBN : 2-07-011723-5.]

• Voici que paraissent dans la prestigieuse Pléiade les deux premiers volumes – sept sont prévus d’ici à 2009 – du théâtre de Shakespeare traduit (essentiellement) par Jean-Michel Desprats. Entreprise de longue haleine que celle de voir tout le théâtre de ce géant traduit par un individu unique – seul précédent en la matière, celui de François-Victor Hugo au XIX^e siècle, qui fit l’admiration de son papa (notre cher auteur étendard) et qui fit aussi longtemps autorité. Quand on commença à publier une première fois les œuvres de Shakespeare dans la Pléiade, nombre de traductions étaient signées F.-V. Hugo, mais on fit déjà appel à d’autres auteurs, tel Gide, qui propose une attachante traduction d’*Hamlet* et préfaça l’ouvrage. Depuis, des poètes comme Yves Bonnefoy, souvent avec bonheur, ont traduit Shakespeare. Desprats est plus pragmatique : il traduit pour la scène. D’ailleurs sa méthode est celle d’une mise en bouche qui pense à l’acteur (Desprats songea un temps à jouer) : c’est micro en main qu’il débroussaille sa traduction, l’ajuste, la peaufine sous le palais et alors l’enregistre puis la fait décrypter. D’ailleurs, c’est en traduisant *Peines d’amour perdues* pour le metteur en scène Jean-Pierre Vincent qu’il se lança un peu par hasard dans cette aventure de longue haleine. Cette édition profite bien évidemment des dernières avancées en matière de « shakespeareologie » (si l’on peut dire) : pièces ou parties de pièces attribuées ou pas à Shakespeare (dont on ne possède comme pour Molière aucun manuscrit), interprétation des textes, sources, etc. La tradition de la collection Pléiade est pleinement respectée. S’y ajoute une première pour un auteur étranger : sur

les pages de gauche figure le texte original de Shakespeare. C’était un souhait du traducteur. Non que tous les Français parlent l’anglais de Shakespeare (même les Anglais du XXI^e siècle ne le comprennent guère), mais l’époque a changé : nombre de lecteur aiment circuler entre les langues. C’est, au demeurant, le propre du traducteur et Desprats s’en explique dans un passionnant texte introductif.

J.-P. T.

VOYAGES

Sélection par François BUSNEL
et Gérard-Georges LEMAIRE

DEL CASTILLO Michel

Colette en voyage

[Éditions des Cendres, 144 p., 90 €,
ISBN : 2-86742-109-8.]

- Les vies de Colette sont faites de voyages. Ce qui la propulse en avant ? L'argent, bien sûr, autant dire l'indépendance, dure conquête pour les femmes de sa génération. Artiste de music-hall, mime, comédienne, journaliste ; de ville de province en capitale, de chambre d'hôtel en théâtre, elle échappe à la solitude en écrivant à Sido, à ses frères, à Missy, à ses maris. Au fur et à mesure que sa notoriété s'étend, ses voyages deviennent plus solennels. Quand la célébrité verse dans la gloire, une vieille femme se chauffe au soleil, à Saint-Topex ou à Monaco. Un livre magnifiquement illustré et servi par le talent de Michel del Castillo.

Vdp

DENIAU Jean-François

Dictionnaire amoureux de la mer

[Plon, 558 p., 23 €, ISBN : 2-259-19394-3.]

- Combien d'entre nous sont faits, au fond, pour courir grand largue sous le vent du monde ? Pour aimer l'océan, l'horizon, l'espace, rêvant de trésors et de belles endormies, de bricks ou de goélettes ? Le monde, on le sait bien, se partage en deux catégories : ceux qui rêvent et ceux qui réalisent leurs rêves. Charge aux seconds de nous raconter leurs histoires et de nous offrir, par la grâce des mots, de quoi rêver encore. Jean-François Deniau, vieux pirate des lettres, est de la race des coureurs d'aventures. Qu'un songe passe, et dès le réveil il est transformé en réalité. « La mer est libre, les mots aussi », aime répéter Jean-François Deniau. Il était donc impensable de trouver sous la plume de cette incorrigible grande gueule un simple recueil de définitions : non, ce dictionnaire fourmille de détails épatants, d'anecdotes incroyables exhumées des profondeurs de l'histoire, de réflexions sur cette curieuse solitude que chacun recherche en prenant

la mer. Le résultat est à la hauteur des espoirs les plus fous : ce livre, excellent, ravira les amateurs d'histoires et comblera les navigateurs les plus éprouvés. On y découvrira ainsi, non sans humour, ce qu'est la « radasse » : un balai de vieux cordages qui sert à balayer le pont après lavage et qui « n'a donc rien à voir avec l'argot moderne qui désigne (ou désignait, il change si vite) une jeune personne du sexe pas particulièrement attirante ». « Les bateaux changent, pas la mer », écrit-il plus loin. Et Deniau raconte, avec une verve extraordinaire, l'histoire de ces bateaux qui firent la réputation des hommes depuis que la déesse Athéna enseigna à un certain Argos l'art de construire des navires. Ce *Dictionnaire amoureux* est une école de la vie. Bien sûr, il reste quelques secrets, mais la mer est un univers auquel ne prépare nulle initiation : on a beau savoir, on est toujours dérouté.

F. B.

ONFRAY Michel

Esthétique du pôle Nord

[Grasset, 190 p., 14,80 €,

ISBN : 2246629411.]

- À quoi pense un philosophe lorsqu'il voyage ? Michel Onfray répond à cette question dans un petit livre d'une exceptionnelle fraîcheur, qui ne ressemble ni à un essai ni à un récit de voyage, mais tient plutôt de l'autobiographie déguisée. Tout commence il y a près de trente ans. Le jeune Michel interroge son père sur la destination qu'il aimerait un jour conquérir, lui qui n'a jamais quitté sa Normandie natale par manque d'argent et par goût de sa terre. Réponse : le pôle Nord. C'est donc l'histoire d'un fils qui entraîne son père sur la terre de ses désirs. Au milieu du silence des grands espaces s'intercale le silence des grands pudiques. À aucun moment, on ne saura ce que pense le père, octogénaire taiseux, homme discret. Au point que Michel Onfray, pour clore ce livre inspiré par le voyage offert à son père n'a d'autre ressource que de publier, en guise d'appendice, un texte antérieur – magnifique ! – écrit sur lui en 1992. Puisqu'il est peu question des rapports entre un père et son fils, il faut se contenter des rapports entre l'homme et

la nature. Le livre commence lentement, par une longue série de descriptions : des pierres, des cairns, des étendues sauvages, parfois des ours. On part des minéraux, on atteint les animaux et on finit avec les humains. Philosophiquement irréprochable ! Michel Onfray dresse, sans récriminations abusives, le constat alarmant que fait tout voyageur au Pôle : une civilisation a été détruite, massacrée par les Nord-Américains. Victime d'un « ethnocide » organisé. C'est une véritable vision du monde qui disparaît avec les derniers Inuits, aujourd'hui rassemblés dans des cahutes en bois et livrés aux turpitudes que décrivent les quelques reporters qui s'intéressent encore à ce bout du monde – alcool, viols, drogue... Et pourtant, il serait faux de croire que Michel Onfray pêche ici par excès de sentimentalisme et de nostalgie : il n'imaginait sans doute pas débusquer chez les Inuits les traces de cet « état de nature » dont parle Rousseau, cette vie sauvage idéalisée par tant de romantiques en mal de cités idéales. La terre de Baffin n'est pas le royaume utopique des philosophes de comptoir. Il faut que l'ordre, toujours, obéisse à quelque nécessité, or il n'y a plus de nécessité, désormais, chez les Inuits.

F. B.

SIMOËN Jean-Claude

Le Voyage en France

[Impact Livre, 486 p., 45 €, ISBN : 2-7392-0004-8.]

- Cet ouvrage ne raconte pas la France telle qu'elle était, au XIX^e, mais telle qu'elle a été vue par les peintres, ressentie par les écrivains. Ainsi Monet, Corot, Boudin ont pour compagnons de route Chateaubriand, Hugo, Stendhal ou Flaubert. Une très belle réédition pour redécouvrir la France par des morceaux d'anthologie plus ou moins connus. À noter chez le même éditeur, dans un esprit similaire, des voyages en Italie, en Égypte ou en Terre sainte.

Vdp

VERCIER Bruno

Pierre Loti, portraits.

Les fantaisies changeantes

[Plume, 158 p. ill., 30 €, ISBN : 2-84110-159-2.]

- Pierre Loti demeure un cas dans la littérature. Quelle est la relation entre Julien Viaud et son pseudonyme ? Sans doute repose-t-elle sur une mystification. En effet, il est presque impossible de faire un distinguo entre le vrai et le faux dans sa vie et dans son œuvre, d'autant plus qu'il a fait de la plupart de ses romans des moments autobiographiques. Tout commence avec cette histoire d'amour romantique et nécessairement malheureuse dans la Constantinople du dernier tiers du XIX^e siècle, où l'Orient l'emporte encore sur l'Occident, quand il crée le mythe d'Aziyadé dans son premier roman, qu'il reprend plusieurs décennies plus tard dans *Fantômes d'Orient*, et conforte enfin en installant la tombe de la belle et inaccessible jeune Turque dans son jardin à Rochefort ! Il voulait sans nul doute semer le doute entre la réalité et la fiction. Dans le merveilleux album conçu par Bruno Mercier on est effaré par son goût immodéré et bouffon pour le travestissement, qu'on connaissait, mais qu'on n'imaginait pas poussé à ce point. Breton en costume, Basque en béret à Hendaye, dandy fringant, Albanais dans les rues du vieux Stamboul, docte mandarin à Pékin, adorant les fêtes costumées (on le voit en Louis XI ou en prince de la Renaissance), ayant déjà une passion pour les uniformes (celui d'officier de marine et puis celui d'académicien), mais aussi se faisant photographe en gymnaste presque nu. On le retrouve encore en cheikh dans son capharnaüm de Rochefort ou en guerrier ottoman. Cet album magnifique et fascinant ne fait qu'épaissir le mystère de cet écrivain si fat, mais aussi impénétrable. Ridicule et carnavalesque, l'attitude de Loti peut être aussi lue comme un désir de passer de l'autre côté de son miroir, plus flatteur, certes, mais hors d'atteinte de l'emprise du temps et des aléas de l'existence terrestre.

G.-G. L.

ART DE VIVRE

Sélection par Pierre-Dominique PARENT

BORREL Marie

Les Plantes et leurs vertus

[Éditions du Chêne, coll. « Les carnets du jardin », p., 15,90 €, ISBN: 2-84277-381-0.]

- Le livre de Marie Borrel, rédactrice en chef de *Médecine douce*, donne de précieuses indications sur les propriétés des plantes et retrace aussi l'histoire de leur utilisation. Dès la préhistoire, les hommes ont découvert les vertus des plantes et utilisaient la menthe sauvage, le basilic ou le romarin pour ralentir le pourrissement de la viande. La connaissance des plantes et de leur emploi s'affine au cours des siècles. Les Anciens utilisaient toujours les plantes entières; aujourd'hui seules certaines parties sont employées. Mieux, une même plante peut avoir des propriétés différentes selon la partie utilisée. Ainsi, les feuilles du tilleul possèdent des vertus calmantes et anti spasmodiques, tandis que l'aubier – qui est la partie la plus jeune du bois – exerce une action drainante diurétique et hypotensive. Les plantes doivent être cueillies au moment où la concentration en principes actifs est à son maximum. Les racines se ramassent en automne, lorsque la plante s'est gorgée de nutriments essentiels pour passer l'hiver; les feuilles, avant que les boutons n'apparaissent, etc. Le spectre d'action des plantes est infini: l'arnica soigne depuis toujours les bleus et les bosses; la passiflore procure des nuits sans réveil; le millepertuis soigne la dépression; de la reine des prés et du saule est née l'aspirine... Aujourd'hui, des recherches ont démontré que l'if et la pervenche de Madagascar renfermaient des substances capables d'agir sur certains cancers. Les plantes s'utilisent en tisanes, décoctions, cataplasmes, huiles essentielles, mais aussi en élixirs. Un chapitre du livre est consacré à Edward Bach. Ce médecin anglais était convaincu que les vraies maladies de l'homme provenaient de ses défauts, «tels que l'orgueil, la cruauté, la haine, l'égoïsme, l'ignorance, l'instabilité, l'avidité». Bach a donc cherché des substances capables de soigner l'état mental de ses

patients. Après avoir étudié l'homéopathie, il se tourna vers les plantes. Pour lui, le pouvoir soignant était concentré dans la fleur; dès lors il consacra le reste de sa vie à la mise au point de trente-huit élixirs floraux, qui sont encore largement utilisés aujourd'hui. Il faut souligner la qualité de la mise en page et de l'iconographie de ce livre, qui rend sa lecture ou sa consultation aussi délassantes qu'une promenade dans un jardin anglais.

P.-D. P.

DOUZOU Olivier

Bras. Laguiole. Aubrac. France

[Éditions du Rouergue, 269 p. ill., 45 €, ISBN: 2-84156-350-2.]

- Ce beau livre réalisé par Olivier Douzou et consacré au grand cuisinier Michel Bras s'ouvre sur cette phrase de Jean Giono: « En aimant son pays, / on veut le faire connaître par le plus grand nombre et le rendre riche. / La gastronomie est un instrument magnifique. » Cette citation rend parfaitement compte du choix de Michel Bras, qui a décidé de construire et de faire vivre un Relais & Châteaux en Aubrac, sur le site perché du Suquet. Colette Gouvion, qui a écrit l'introduction, définit ainsi son itinéraire: « Une quête ascendante, ardue, perpétuelle, vers l'essentiel: la perfection dans la simplicité. » Pour répondre à l'austérité et à la beauté des paysages de l'Aubrac, l'architecte, Éric Raffy, a habilement intégré les corps de bâtiment dans le dénivelé de la colline; il a su allier la sobriété, le dépouillement, à un très grand raffinement. Les matériaux utilisés: basalte, schiste, granit, ardoise, renforcent encore l'harmonie entre construction et paysage. Les différents chapitres présentant les recettes sont précédés d'un court texte de Michel Bras lui-même. Ces préfaces donnent quelques indications sur la manière dont il conçoit son métier. Il y manifeste son attachement pour les nourritures d'enfance: rituel des œufs à la coque, goût du pain à qui il doit de savoir que « les petits riens font souvent des merveilles de gourmandise ». Autre passion de Michel Bras: son goût pour les herbes et les légumes, dont un grand nombre ont

été tirés de l'oubli et qui sont à l'origine d'un des plats ayant construit sa réputation : le célèbre gargouillou. Michel Bras se prononce en faveur d'une « cuisine qui tient plus de l'amour que de la science, respectueuse des goûts, des textures ». Les plats doivent être aussi beaux que bons, et Michel Bras compose ses assiettes comme un peintre ses tableaux. Il aime « la cuisine gaie qui dispense étonnement et joie ». C'est pourquoi « nos assiettes sont animées d'une multitude de combinaisons que je qualifie de niac. Structures d'éléments visuels, odorants, gouteux, texturés, qui éveillent les sensations pour de nouvelles découvertes. [...] On y retrouve tour à tour des émulsions fluides d'oseille, de poivrons, des assemblages secs d'olives noires, des architectures de légumes ». À ses qualités de cuisinier et d'esthète, Michel Bras joint des qualités humaines. Il sait recruter et composer une équipe et révéler les dons cachés de chacun. Rien ne manque à Michel Bras, pas même la malice, qui l'a poussé à préparer un cornet en pâte sèche rempli de crème chantilly « qui explosait littéralement lorsqu'on le croquait ! » Rien que pour la joie de « voir les maniérés porter les doigts à la bouche pour récupérer la crème »...

P.-D. P.

MALNIC Évelyne

Guide des fêtes viticoles

[Editions Fleurus, 303 p. ill., 19,95 €, ISBN : 2-215-07147-8.]

- Ce guide est le premier à répertorier toutes les manifestations viticoles en France. Il intéressera non seulement le spécialiste, mais aussi un public plus large avide de découvertes singulières hors des sentiers battus du tourisme de masse. Comme le souligne l'auteur, nombre de ces fêtes existent depuis longtemps puisque « des rites païens aux célébrations religieuses, le vin fut honoré à travers les siècles sous diverses formes selon les époques, les mœurs et les lieux ». Il est vrai que l'on assiste en France, depuis une cinquantaine d'années, à une multiplication de ces manifestations, signe d'un réel désir, à l'heure de la mondialisation, de découvrir ou de redécouvrir « la spécificité

d'un vignoble, de coutumes, d'une culture locale ou régionale ». Ainsi à Viella, dans le Gers, « où l'on se rend dans les vignes déguster du vin chaud en attendant, sous des guirlandes de givre illuminées par des torches, la proclamation du ban des vendanges du pacherenc* de la Saint-Sylvestre ». Ou encore, en Côte-d'Or, la Saint-Vincent tournante, fête organisée dans différents villages, où l'on voit défiler bannières et statues, introniser de vieux vigneron par la Confrérie des chevaliers du tastevin et se tenir au château du Clos Vougeot un banquet préparé par de grands chefs pour plus de mille personnes. Autre exemple savoureux de ces célébrations aussi spectaculaires que bon enfant, « la Véraison de Bacchus à Clément VI » (le terme véraison venant de l'ancien français et signifiant « le début du mûrissement »), pendant laquelle, durant trois jours, la ville de Châteauneuf-du-Pape vit au rythme du Moyen Âge avec l'organisation d'un grand dîner médiéval en plein air face à des tentes dressées portant chacune le nom d'un des neuf papes d'Avignon ; la présence d'un grand marché de produits régionaux dans les rues, où le châteauneuf-du-pape coule à flots, y compris d'une fontaine, alors que des baladins, en somptueux costumes, animent les rues de la cité. D'autres fêtes associent le vin et la musique, comme les Fêtes musicales du muscadet (Loire- Atlantique) ou le Festival musical des grands crus de Bourgogne. Au total, trois cents manifestations viticoles sont recensées dans ce guide, qui comporte également les salons et foires spécialisés.

P.-D. P.

* Selon l'auteur, « dès le XVIII^e siècle, un édit interdit de récolter avant le 4 novembre. Ces vendanges tardives s'effectuent par tries successives. Le pacherenc est issu des quatrième et cinquième tries, quand les peaux des raisins se sont suffisamment épaissies pour donner ce vin liquoreux et rare ».

VENTURE Rémi

Les Objets de Provence

[Éditions du Chêne, coll. « Les carnets du chineur », 127 p., 15,90 €, ISBN : 2-84277-394-2.]

- De toutes les régions de France, la Provence est probablement celle qui a le plus fasciné les écrivains et les artistes. La beauté de ses paysages, la douceur de son climat et la personnalité savoureuse de ses habitants ne suffisent pas à expliquer totalement l'attrait qu'elle exerce non seulement sur les Français mais également sur les étrangers. Son patrimoine y est aussi pour quelque chose, qu'il soit d'ordre monumental ou qu'il relève, au quotidien, des diverses expressions d'une riche tradition. Tradition cultivée encore aujourd'hui sans effort particulier tant elle semble naturelle aux Provençaux. Que serait, en effet, la Provence sans son art religieux, ses villages inspirés, ses fêtes, ses costumes et coiffes, ses traditions camarguaises, ses santons, son pastis, ses jeux de boules...? L'auteur, Rémi Venture, ne néglige aucune facette de la culture provençale. L'ébénisterie, particulièrement développée dans ce livre qui s'adresse en priorité aux chineurs, retiendra l'attention des amateurs. Ils y trouveront recensés un certain nombre d'objets anciens fort bien sculptés tels la panetière (sorte de tabernacle servant à conserver le pain), la table de console en noyer ciré (XVIII^e siècle) ainsi que la crédence (buffet bas à deux portes, orné de ferrures et de motifs, fin XVIII^e siècle) ou encore le verrier (petit meuble à étagères doté d'une porte vitrée). Accompagné, tout comme pour le mobilier, d'illustrations et de vignettes agréablement mises en page (et qui font aussi le succès de la collection), le chapitre consacré aux célèbres costumes provençaux donne plus qu'un aperçu de ce qu'ils représentaient au temps de leur grandeur, se singularisant « par leur aspect seyant et leurs chatoyantes couleurs », en particulier la robe de Comtadine et les gilets pour homme façon Frédéric Mistral. Dans un autre registre, l'œil s'attendrira devant la gamme des poupées de mariée qui ont le charme légendaire des Arlésiennes. Enfin, pour ce qui concerne les arts intitulés

« de la terre et du feu », l'ouvrage s'attarde à juste titre sur les jarres de Biot et les faïences de Marseille, de Moustiers et d'Apt. Tout cela sans omettre d'évoquer le regard qu'ont porté sur cette région Cézanne, Van Gogh, Gauguin, Renoir, Matisse et beaucoup d'autres, qui ont ainsi contribué à la magnifier et à la faire connaître. Cet ouvrage devrait concerner non seulement ceux qui parcourent la Provence à la recherche d'objets traditionnels, mais aussi ceux qui recherchent « une culture singulière, qui ne cesse de réinterpréter avec brio un art de vivre », selon les mots de madame Serena-Allier, conservateur du Museon Arlaten (Arles).

P.-D. P.

MUSIQUE

Sélection de Jean ROY

BEAUSSANT Philippe

Le Chant d'Orphée

[Fayard, 206 p., 17 €, ISBN: 2-213-61173-4.]

• Tout ce qu'il faut savoir sur *L'Orfeo* de Claudio Monteverdi, analysé ici, scène après scène, grâce à Philippe Beussant, qui procède en musicien, en écrivain, en humaniste. Il fait appel aux peintres pour nous faire comprendre l'époque et le milieu. Ainsi replacée dans son cadre historique, dans son milieu culturel, à l'ombre du souverain éclairé que fut le duc de Mantoue, Vincenzo Gonzaga, salué par la Toccata introductrice de *L'Orfeo*, la musique de Monteverdi n'en apparaît que plus libre, plus géniale dans son invention, et dont la nouveauté ne s'est pas émoussée. Quel merveilleux guide que Philippe Beussant, qui nous communique sa ferveur sans que jamais ne pèse un savoir pourtant confondant.

J. R.

CAUX Jacqueline

(Presque rien) avec Luc Ferrari

[Éditions Main d'œuvre, 216 p., 19,80 €, ISBN: 2-911973-04-6.]

• Après avoir débuté par des compositions d'écriture sérielle, Luc Ferrari (né en 1929) a rejoint le Groupe de recherches musicales de Pierre Schaeffer. Artiste inclassable, écrivain autant que musicien (ses textes insérés ici l'attestent), humoriste sérieux, amoureux du quotidien mais aussi de l'imprévu, Luc Ferrari échappe à toute définition, voire à toute comparaison. Plus proche de John Cage que de n'importe quel autre, il est, singulièrement, lui-même, sans ostentation ni provocation. Jacqueline Caux interroge Luc Ferrari, qui lui répond avec sincérité, reconnaissant son attrait pour l'irrationnel. Dans un monde de raisons – et de mauvaises raisons –, la position de Luc Ferrari est génératrice de fraîcheur.

J. R.

FRANÇOIS-SAPPEY Brigitte

Clara Schumann

[Éditions Papillon, 156 p., 13,50 €, ISBN: 2-940310-09-2.]

• Inspiratrice et épouse de Robert Schumann, Clara était aussi une grande pianiste et, ce que l'on sait moins, une créatrice dont les œuvres ne sont pas aussi connues qu'elles devraient l'être. Son catalogue, établi par Brigitte François-Sappey, comprend certes des pièces pour piano et des lieder, mais également des chœurs, de la musique de chambre et des concertos. La forte personnalité de Clara Schumann est mise en lumière par ce livre qui, dans un format modeste, ne se contente pas de retracer la carrière de la pianiste. L'auteur, qui est professeur de culture musicale au Conservatoire national de musique de Paris, analyse plusieurs des opus de Clara. Rappelons que Brigitte François-Sappey avait publié en 2000, chez Fayard, une biographie de Robert Schumann considérée comme un ouvrage de référence.

J. R.

MILHAUD Madeleine

Mon xx^e siècle

[France Musique/Bleu Nuit, 128 p., 20 €, ISBN: 2-913575-51-X.]

• Mildred Clary a recueilli les souvenirs de Madeleine Milhaud, née le 22 mars 1902. Cousine de Darius Milhaud, qu'elle a épousé en 1925, elle a été la collaboratrice du compositeur – elle a établi pour lui les livrets de trois de ses opéras: *Médée*, *Bolivar* et *La Mère coupable*. Comédienne, elle a débuté dans *Les Oiseaux*, d'Aristophane, et a travaillé avec Georges Pitoëff. Pendant leur exil aux États-Unis durant la Seconde Guerre mondiale, elle a donné à Mills College, en Californie, des cours de direction, de littérature, et a monté des pièces de Molière ou de Supervielle. De Francis Jammes à Paul Claudel, d'André Malraux à Boris Vian, Madeleine Milhaud a rencontré les écrivains de plusieurs générations, les peintres, les musiciens... Et ses souvenirs, parfois empreints de malice, nous apportent un témoignage important sur le siècle passé. Discrète sur ses activités personnelles, elle parle surtout de Darius Milhaud. À ce titre,

... également, ce livre de souvenirs constitue un précieux document sur la personne et l'œuvre du compositeur.

J. R.

STRELETSKI Gérard

Pierre Dervaux

[L'Archipel, 366 p., 22,95 €, ISBN : 2-84187-355-2.]

- Il est toujours difficile d'écrire un livre consacré à un chef d'orchestre. Certains font défiler les anecdotes, d'autres, et c'est le cas de Gérard Streletski, retracent scrupuleusement les étapes d'une carrière. Ici, le résultat est probant, car il est bon de rafraîchir notre mémoire, surtout lorsque l'oubli est trop injuste. Pierre Dervaux (1917-1992) avait débuté en 1945 aux Concerts Pasdeloup. À l'Opéra-Comique, puis à l'Opéra, avant de diriger les Concerts Colonne, l'Orchestre symphonique de Québec et l'Orchestre des Pays de Loire, l'homme n'a cessé de défendre la cause de la musique française. Il en fut de même dans le domaine du disque. On lui doit, entre autres, des enregistrements (les premiers) des *Dialogues des carmélites* de Poulenc et de la première symphonie de Dutilleux... Pierre Dervaux n'a pas recherché une célébrité tapageuse. Ses interprétations étaient d'une grande clarté et d'une rare fidélité aux textes.

En même temps que d'un goût irréprochable.

J. R.

PHILOSOPHIE

Sélection par Sylvie COURTINE-DENAMY,
Guy SAMAMA et Éric VIGNE

AGAMBEN Giorgio

L'Ouvert. De l'homme et de l'animal

[Trad. Joël Gayraud, Rivages, 145 p., 14,95 €, ISBN : 2-7436-0694-8.]

- Ce livre est le deuxième volet d'une trilogie ; il se situe entre *Homo sacer* et *Ce qui reste d'Auschwitz*. Il poursuit une généalogie du concept de vie, qui n'est pas à l'origine un concept médico-biologique, mais un dispositif philosophico-politique. Au cœur de ce dispositif, l'articulation entre l'animal et l'humain laisse apparaître un vide central, un hiatus qui sépare, en l'homme, l'homme et l'animal. Travailler sur les divisions (entre vie végétative, vie sensitive et vie intellectuelle, entre vie naturelle et vie politique, entre vie nue et forme-de-vie) et la définition de la limite pour fixer l'enjeu ontologique de l'humanité est toujours ce qui a mobilisé la pensée d'Agamben ; c'est une opération politique autant que philosophique. Il s'agit ici, dans cette perspective, de s'interroger sur le seuil à partir duquel se produit de l'humain. L'ouvert, qui marque une dette ouverte d'Agamben vis-à-vis des *Concepts fondamentaux de la métaphysique* de Heidegger, nomme une qualité de dévoilement de l'étant que seul l'homme peut voir. L'animal en est exclu ; comme celui-ci ne connaît ni étant ni non-étant, ni ouvert ni fermé, il est en dehors de l'être ; laisser être l'animal signifie le laisser être hors de l'être. Mais ce qui est ainsi laissé être hors de l'être n'est pas inexistant. C'est un existant qui est allé au-delà de la différence entre être et étant. *L'Ouvert* se propose donc de comprendre, et éventuellement d'arrêter, la machine anthropologique moderne qui, depuis Hegel, ne sait pas définir l'homme autrement que *contre* l'animalité. Mais, pour échapper à Hegel, il faut encore recourir à Benjamin, chez qui la machine anthropologique semble être complètement hors jeu. Car la maîtrise du rapport entre nature et humanité signifie que ce n'est ni à l'homme de dominer

la nature ni à celle-ci de dominer l'homme, ni de même que tous deux doivent être dépassés dans une synthèse dialectique : ce qui est décisif, c'est le mot « entre », l'intervalle ; la machine n'articule plus nature et homme pour produire l'humain par la suspension et la capture de l'inhumain. Elle est simplement en état d'arrêt.

G. S.

AUGUSTIN Saint

Philosophie, catéchèse, polémique

[Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Œuvres, vol. III, 1433 p., 61,50 €, ISBN : 2-07-011513-5.]

- Ce volume des œuvres de saint Augustin est le dernier de la trilogie parue dans la Pléiade. Les textes rassemblés sont ceux d'un pasteur qui est un philosophe. Une double exigence les anime donc : l'intelligence dans la manière d'appréhender le mystère, et la prière, aveu de la suréminence de la Parole de Dieu, qui est dérivée d'une intelligence consciente de ses limites. Les deux premiers textes, *Enseigner le christianisme* et *La Catéchèse des débutants*, ouvrent une voie : comment apprendre à *l'esprit à aimer* Dieu en expliquant ce que doit être, non seulement pour lui mais pour les autres, celui qui entend travailler à l'étude de la sainte doctrine, la doctrine chrétienne. Ensuite, dans *La nature du bien contre les manichéens*, Augustin affronte le système dualiste qui mettrait l'homme hors jeu car partagé, sans choix possible, entre les deux principes du Bien et du Mal ; il ne serait ainsi que le théâtre où se combattraient deux « dieux », et serait l'enjeu muet d'une purification. Puis *La Trinité* est sans doute ce qu'on peut considérer, avec *Les Confessions* et *La Cité de Dieu*, comme un chef-d'œuvre. Il y sonde les tréfonds de l'âme humaine, et expose la nécessité de la foi assise sur le désir universel de bonheur, ainsi que la différence entre voir le miroir et voir dans le miroir, qui séparerait les philosophes et les croyants, alors que ces derniers doivent être réunis dans le face-à-face de l'intelligence – « comprends afin de croire » – et de l'ineffable – « crois afin de comprendre ». Enfin, dans des textes sur la grâce, Augustin glorifie l'infinie miséricorde,

en ne donnant à l'homme que sa place, mais toute sa place. Aucune trace, ici, d'un usage suspect des indulgences non plus que de la prédestination. « Quelqu'un, en effet, peut-il vraiment se plaindre en désirant recevoir du Seigneur ce qu'il demande, s'il estime le recevoir de lui-même et non du Seigneur ? » Il suffit de persévérer dans la foi au Christ, car c'est à l'homme de poser de lui-même l'acte de foi : la sagesse doit d'abord venir de nous pour qu'elle puisse descendre d'en haut. Avec ce dernier volume nous est enfin permise une connaissance plus fine, et plus contrastée, de la pensée de saint Augustin.

G. S.

AZOUVI François

Descartes et la France, histoire d'une passion nationale

[Fayard, coll. « L'esprit de la cité », 360 p., 25 €, ISBN : 2-213-61045-2.]

- Ce livre s'inscrit dans le projet général d'une histoire philosophique des idées. Il étudie comment se forme, et se déforme, la vie d'un philosophe dans l'imaginaire collectif d'une nation. Ce n'est donc pas tant Descartes qui est visé qu'un épisode de la constitution de l'identité culturelle et politique française par le biais du sort – ou *des sorts* – qu'elle réserve à l'auteur du *Discours de la méthode* ; cela depuis sa mort jusqu'à son appropriation symbolique dans la période contemporaine, notamment par les communistes, avec le discours prononcé par Maurice Thorez dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne le 2 mai 1946 à l'occasion du trois cent cinquantième anniversaire de la naissance du philosophe. Certes, depuis toujours, comme l'avait remarqué le catholique Louis Lavelle, la France, sur laquelle l'esprit cartésien exerce plus d'ascendant dans son contexte que la philosophie de Descartes dans ses textes, se tourne vers « son » philosophe chaque fois qu'elle se sent menacée par la montée de puissances irrationnelles ; certes, on savait que Descartes est un objet traditionnel de dissension pour les Français selon qu'ils font confiance ou non à la raison ; certes, enfin, on savait que le cartésianisme a inauguré l'âge moderne et a été associé à la résistance à la sujétion,

... au souffle de la liberté. Mais, en réfléchissant sur l'écart entre la réalité d'une philosophie et le mythe qui s'est bâti en France autour du cartésianisme, François Azouvi ouvre une voie nouvelle. Il démontre magistralement comment s'est fabriquée, aussi bien du côté de ses thuriféraires que de celui de ses contempteurs, l'idée selon laquelle Descartes, c'est la France; et comment le cartésianisme est devenu, à un moment de l'histoire française, l'équivalent d'un *marqueur* des identités politiques. De ce paysage riche et contrasté, où un même mouvement de liberté et d'universalité emporte solidairement, à tort ou à raison, les préceptes du *Discours de la méthode* et la Déclaration universelle des droits de l'homme, se détachent quelques grandes figures: les cartésiens eux-mêmes d'abord, comme Malebranche, les catholiques, les ultras, les positivistes et les doctrinaires, les éclectiques et les républicains laïques, ceux pour qui autour de 1850 Descartes était devenu le père du scientisme, les rationalistes anticartésiens, de droite comme de gauche, les socialistes et les libéraux, les surréalistes, les thomistes, les communistes, et beaucoup d'autres. Cette succession ne rend pas justice à la méthode adoptée par François Azouvi, qui ne devait pas moins à Descartes que de mettre de l'ordre et de la clarté dans un paysage chaotique, en repérant les paramètres qui font le cartésianisme comme ceux qui font l'anticartésianisme. Un seul exemple: si communistes, «non conformistes» ou fascistes peuvent être rassemblés, en dépit de ce qui les oppose, dans un anticartésianisme, c'est en vertu d'une aversion commune pour le monde bourgeois et la démocratie parlementaire. C'est que le philosophe était devenu sous la III^e République le symbole de la république. Ainsi ce livre est-il exemplaire: sans prétendre reconstituer la lettre des textes ou l'architecture des systèmes conceptuels des philosophes comme le ferait un historien de la philosophie, il éclaire pourtant ce que nous savons, ou croyons savoir, d'un philosophe en projetant celui-ci dans le devenir mythique de ses transformations à la rencontre de l'histoire politique d'une nation.

G. S.

- Cet ouvrage eût-il paru chez un éditeur anglo-saxon qu'il se serait intitulé «L'invention de Descartes». Car son objet n'est pas d'histoire de la philosophie, retraçant les thèses de Descartes et leur devenir critique chez les cartésiens; mais plutôt d'histoire des idées, d'une idée: Descartes, philosophe français par excellence. Il retrace dès lors non plus ce qu'il y a chez Descartes, mais ce qu'on y a mis pour les besoins d'une bien étrange cause. La France est, en effet, l'un des rares pays à s'être mythifié en patrie d'un philosophe – les Français comme «cartésiens» –, étrange hommage pour le moins de la part d'un peuple dont les passions avec leur part d'irrationnel furent à ce point constitutives de la vie politique. L'Angleterre, pays de Newton, est une vue de l'esprit de Voltaire. De la mort du philosophe à la Libération, on suit ici les transfigurations de René Descartes, tour à tour calviniste caché, méchant croyant, fondateur de la modernité intellectuelle – celle de l'émancipation de l'individu par l'usage de sa raison –, père de la science moderne – ou peu s'en faut, car sans ses erreurs fécondes, point de Newton –, héraut de la liberté de conscience, ennemi de la tradition, voire chevalier de l'émancipation des femmes, avec lesquelles il partagea son savoir: le catalogue des masques de Descartes n'est pas ici exhaustif, d'autant que leur liste doit se croiser avec celle des positions dans le champ politique, selon, au fil des siècles, que l'on aura été janséniste, philosophe, révolutionnaire, contre-révolutionnaire, républicain – de la III^e République, qui porta le *Discours de la méthode* au même pinacle que la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen – ou socialiste. Ruse de l'histoire ou bien œuvre du Malin génie, ces aventures du philosophe français nommé Descartes sont éclairantes sur la prétention d'un pays à se poser, à se vouloir et finalement à se convaincre d'être exceptionnel parmi les autres.

E. V.

BENSUSSAN Gérard

Le Temps messianique.

Temps historique et temps vécu

[Vrin, 190 p., 21 €, ISBN: 2-7116-1521-9.]

- Situé à l'intersection du temps de l'histoire, celui pensé par les philosophes, et de la temporalité vécue, le temps messianique ou temporalité de la « fin » fait valoir l'instantanéité et son imprescriptible nouveauté. Ce passage du temps historique aux temps messianiques est douloureux et apocalyptique, l'attente elle-même étant empreinte de crainte et de tremblement. Dans la Bible hébraïque, le terme de messie, *machiah*, signifiant polymorphe qui apparaît en trente-huit occurrences seulement, ne représente ni Dieu ni un homme, mais sert bien plutôt à inscrire la spécificité d'Israël dans le temps des nations: il est l'espérance d'un temps à venir, une structure d'attente caractérisée par une *promesse*. Pour Rosenzweig, lui-même redevable au Schelling de la *Philosophie de la révélation*, la sécularisation du messianisme juif, soit sa temporalisation, est un mouvement porté intimement par la dialectique historique propre au christianisme. Le christianisme s'identifie en effet par le mouvement continu de son autodépassement, par l'incessante conversion de l'ancien dans le nouveau, la Torah dans l'Évangile, le *Logos* dans la Chair, la *Polis* dans la Cité de Dieu. Or, en s'appropriant pour les réélaborer des pans entiers du corpus de la théologie chrétienne, la philosophie moderne a constitué à son tour un agent majeur de la sécularisation, notamment sous la forme des philosophies de l'histoire élaborées par l'idéalisme allemand. Ainsi, le mouvement de la philosophie moderne, de Descartes à Marx, est-il traversé par une utopie rationnelle dont la sécularisation fut en bonne part la réalisation historique: « l'à-venir de la raison est la destination de l'homme », la fonction du concept de progrès pouvant en outre s'interpréter comme la sécularisation du lieu de la rédemption. Tout ce qui est à rapport non seulement à l'espace, mais au temps, est dans le temps. En vertu de notre représentation, nous nous tenons sur une ligne droite, le regard dirigé

vers l'avant, c'est-à-dire vers l'avenir, le passé étant situé derrière nous. Mais en hébreu en revanche, *qadam* dit à la fois *devant* et *passé*, temps des origines (*qedem*), tandis que derrière (*akhor* ou *akhar*) désigne pour sa part l'issue, la *fin* d'une époque et, par conséquent, le *futur*, mais un futur qui ne se présente pas, sinon à la façon d'un horizon aveugle. L'« avenir » n'est donc pas ce qui est devant nous et s'offre dans la présence d'une saisie, il est aussi ce qui vient après nous, ce qui est frappé d'une invisibilité radicale, d'une imprévisibilité qui déconcerte et le dérobe à la prise, l'eschatologie consistant ainsi en une situation d'adossement à l'avenir dont témoigne par exemple l'ange de l'histoire benjaminien poussé vers l'avenir auquel il tourne le dos.
S. C.-D.

BONAVENTURE saint

Les Sentences. Questions sur Dieu

[PUF, coll. « Épiméthée », 288 p., 30 €, ISBN: 2-13-050115-X.]

- Ce volume offre pour la première fois au public la version française de l'intégralité des dix distinctions extraites du premier livre du *Commentaire des Sentences* de Pierre Lombard par saint Bonaventure, docteur franciscain du XIII^e siècle. L'importance de cette traduction est triple. Elle est d'abord historique. Mais elle est aussi doctrinale: le point focal en est constitué par un *exemplarisme expressionniste*, autant dire par une monadologie, où la monade serait la Trinité, unique réalité que tous les êtres expriment à leur manière les uns aux autres. Exemplarisme, car Dieu, seul acteur de la création, crée tout à son image. Or, il crée par son Verbe. Par conséquent, la création du monde est à l'image de la génération du Verbe. En outre, comme le Fils de Dieu est lui-même « l'Image de Dieu », la créature imite non seulement l'action divine dans le monde créé, mais aussi la vie intra-divine de la Trinité. C'est pourquoi la créature imite son Créateur, qui en est le modèle ou l'archétype exemplaire à la fois comme Créateur et comme Trinité. Expressionnisme, car, du côté de la créature, l'âme est ontologiquement un miroir, et, du côté du principe divin, l'expression n'est pas d'abord

... entre Dieu et le monde, mais elle est interne à Dieu lui-même. Autrement dit, l'expression divine n'est pas déterminée par la création. « Le Verbe exprime premièrement le Père et les autres choses conséquemment », et la divinité ne s'épuise pas avec l'expression créée. La création est finie, alors que le nombre des possibles est infini. La création finie ne peut donc exprimer complètement le Dieu infini. Seul le Verbe le peut. L'importance de cette traduction, enfin, est philosophique, et Gilles Deleuze ne s'y était pas trompé. L'exemple de la *discussion sur les idées* prend ainsi place dans une longue histoire de l'exégèse de la doctrine des idées, de Platon à Descartes et Malebranche en passant par Augustin. C'est assez dire combien est précieuse cette publication.

G. S.

BRUDNY Michelle-Irène

Karl Popper: un philosophe heureux. Essai de biographie intellectuelle

[Grasset, 254 p., 22 €, ISBN: 2-246-50681-6.]

- *Autobiographie intellectuelle. La quête inachevée*: l'ouvrage laissé par Karl Popper (1932-1994) étant lui-même lacunaire, M. I. Brudny mène à nouveau l'enquête. Popper est issu d'une famille de bourgeois humanistes, juifs convertis dès avant la naissance de leurs enfants: son père est avocat et président de la loge maçonnique Humanitas, sa mère très bonne pianiste. Être fier de ses origines lui paraissait absurde, le judaïsme et le sionisme étant taxés de nationalisme, le racisme nazi (dont seize membres de sa famille seront victimes) n'en étant que la forme la plus aiguë. Au reste, Popper justifie l'antisémitisme tant au vu du « faciès » des « étrangers » que de la foule des juifs pauvres qui contraste avec les « parvenus », infiltrés en nombre dans le journalisme et les partis de gauche. Après un parcours professionnel pour le moins chaotique et ne pouvant accéder à un poste à l'université, Karl Popper s'exila en 1936 en Nouvelle-Zélande avant de se voir offrir un poste en 1946 à la London School of Economics. La misère et la violence de la

Vienne de l'époque le poussèrent à adhérer à l'Association des lycéens socialistes, puis brièvement au communisme, toujours au nom de son pacifisme. Mais, ses espoirs étant déçus à la suite d'une manifestation, qui, tournant à l'insurrection, fit onze morts, il abandonna tout militantisme et se livra dès lors à la critique de Marx et à l'étude de l'histoire. Pressentant très tôt l'instauration de régimes totalitaires en Allemagne et en Autriche, sa contribution à « l'effort de guerre » tient dans un écrit de circonstance, articulé à une recherche des origines intellectuelles du totalitarisme, qu'il ne distingue d'ailleurs pas du despotisme, de la tyrannie ou du régime autoritaire: *La Société ouverte et ses ennemis* (1979). Sont également retracés les rapports du philosophe avec les autres courants intellectuels de l'époque: la philosophie analytique alors en vogue, et qui n'avait pas ses faveurs, les écrits de l'École de Francfort, qu'il taxait d'« opium des intellectuels », ses relations avec le Cercle de Vienne, dont il a longtemps été pris à tort pour un membre, puisqu'à la méthode inductive prise comme critère de démarcation des théories scientifiques il préféra pour sa part celui de la réfutabilité. Anobli par la reine en 1965, Karl Popper accumula les distinctions et les honneurs, recevant notamment le prix Sonning en 1973, le Lippincott Award de l'Association américaine de science politique, devenant Fellow de la Royal Society en 1976, sa ville natale de Vienne le faisant citoyen d'honneur en 1992. Ont en outre été traduits de lui en français: *Misère de l'historicisme, Logique de la découverte scientifique, Conjectures et Réfutations*.

S. C.-D.

- Que peut être une biographie d'un philosophe? Celle de ses motivations psychologiques cachées, celle du rapport que sa vie entretint avec sa pensée – quand ce n'était pas sa sexualité –, ou bien encore celle visant à prouver que le grand homme au panthéon des concepts était un être petit dans la vie ordinaire? La mode de la biographie a donné naissance ces dernières années à toutes

formes d'approches, dont les limites, voire l'inanité explicative, apparaissaient vite dès lors qu'elles ne peuvent surmonter un obstacle : la spécificité d'une œuvre de pensée, toujours en excès sur le confinement d'une vie le plus souvent sans qualité. Michelle-Irène Brudny a opté pour le parti le plus simple, et par là même peut-être le plus éclairant : retracer les grandes étapes de la vie d'un jeune juif viennois, tenté par le radicalisme révolutionnaire au sortir de la guerre, plongé dans l'effervescence de la pensée scientifique et psychologique de la Vienne et de l'Europe d'alors, puis victime de l'antisémitisme et de l'annexion de l'Autriche par les nazis, s'exilant en Nouvelle-Zélande d'abord, puis en Angleterre, et devenant au fil de ses œuvres – *Logique de la découverte scientifique*, *Misère de l'historicisme* ou bien encore *La Société ouverte et ses ennemis* –, le parangon intellectuel de la société libérale. Autant d'œuvres qui inscrivent Popper dans des registres différents, que ce soit le combat pour la liberté de l'esprit en pleine guerre froide, ou bien encore de nos jours la mise en question de la nature exacte de l'activité scientifique. Autant d'œuvres qui, inscrites ici dans le contexte de la vie de l'auteur, mais sans y être reconduites ni réduites, permettent de mesurer, dans l'écart entre la vie ordinaire et le travail de la pensée, l'originalité et la portée générale de Karl Popper.

E. V.

CHANGEUX Jean-Pierre

L'Homme de vérité

[Odile Jacob, 446 p., 26 €, ISBN : 2-7381-1119-X.]

- Dans le sillage de *L'Homme neuronal* et de *Ce qui nous fait penser. La nature et la règle*, dialogue avec le philosophe Paul Ricœur, Jean-Pierre Changeux poursuit ici son projet de donner à la science la philosophie qu'elle mérite, c'est-à-dire le matérialisme instruit, en partant de ce que nous savons sur les origines et les processus de développement du cerveau, *donc* de la pensée. La biologie, la physique, la philosophie et les sciences cognitives convergent en faisant apparaître

les grandes lignes d'une architecture rendant possible la capacité du cerveau à représenter le monde avec vérité. Jean-Pierre Changeux étudie ainsi successivement la matière pensante, les jeux cognitifs et la sélection des connaissances, les multiples niveaux et réseaux formant ce qu'on appelle les états de conscience, les « règles épigénétiques », qui sont des opérateurs de la vie sociale, l'épigénèse neuronale, qui permet à chaque personne de se construire comme une synthèse singulière d'un héritage génétique, des conditions de son développement et de son expérience propre, la recherche scientifique enfin comme réseau collectif de confrontation de différentes approches théoriques et expérimentales visant un objectif commun. Ce livre suscite donc un débat, dont l'objet est double : d'un côté, la possibilité d'objectiver nos principales fonctions cérébrales, et de matérialiser l'homme sans le déshumaniser ; de l'autre, la perspective de construire une éthique positive dans un contexte multiculturel mondial et sur la base des acquis scientifiques les plus récents. Même si aucun modèle scientifique ne peut fournir une description exhaustive et définitive du réel, cette physique interne de nos représentations mentales, considérant le cerveau comme un système de neurones ouvert et motivé capable d'auto-organisation, peut aider à comprendre la complexité du phénomène d'acquisition d'une culture et de transmission des connaissances. Ce phénomène ne se réduit ni à de simples données évolutives ni à des jugements normatifs ; mais il fait appel à une combinaison des deux, et plus spécialement à trois évolutions imbriquées les unes dans les autres : par variation, sélection et rétention. Car le fonctionnement du cerveau peut être envisagé comme un processus évolutif épigénétique avec variation aléatoire et sélection se poursuivant après la naissance. Mais la compréhension de ce fonctionnement ne se limite pas au cerveau : elle ouvre des perspectives sur la vérité, la communauté scientifique, la vie bonne, bref le devenir de l'humanité.

G. S.

CHRÉTIEN Jean-Louis

**Saint Augustin
et les Actes de parole**

[PUF, coll. « Épiméthée », 268 p., 26 €, ISBN : 2-13-052469-9.]

- L'objet de ce livre est de décrire précisément ce que sont, pour saint Augustin, les *actes* de la voix et de la parole, ce par quoi ils font événement. Ce n'est pas une analyse linguistique, mais une méditation sur la parole, où se jouent notre vie et notre mort. Actes de la voix et actes de la parole ne coïncident pas toujours : *gémir* ou *jubilier* sont des actes de la voix, et, inversement, une parole intérieure ou bien ce qu'Augustin nomme verbe du cœur ou de l'esprit sont des actes de la parole. C'est pour mettre en évidence la dimension d'acte et d'événement que les titres des chapitres sont constitués par des infinitifs. Car il s'agit de présenter une phénoménologie de la parole suivant le fil conducteur de ses actes. Cette phénoménologie s'enracine dans une théologie du Verbe : Dieu est lui-même Parole, et c'est toujours en lui répondant – cette réponse fût-elle de refus, de révolte ou de dérobade – que l'homme entre dans sa propre parole et la reçoit dans ce dialogue même. Nous ne pouvons parler à Dieu que parce qu'il s'est adressé et donné à nous. Mais c'est la parole humaine qui est décrite. N'ont donc pas été retenus des actes de parole qui n'appartiennent qu'à Dieu, comme *créer*. L'actualité et l'activité multiformes de la parole sont telles chez saint Augustin que *manger* et *ruminer* en font partie, au même titre que *pardoner* et *baptiser*. Mais la plus haute possibilité de la parole est sans doute la *prière*, et le sacrifice de louange qu'elle accomplit. Or, la prière ne communique aucune information, elle nous transforme. C'est ainsi qu'à travers les actes de la voix et les actes de la parole sont étudiées différentes manières dont nous devenons présents à nous-mêmes en modifiant notre propre existence. Ce livre peut aussi être envisagé comme une introduction à la pensée de saint Augustin, dans la mesure où il est écrit moins *sur* lui qu'*avec* lui ; donc dans ce style inimitable qui fait s'exhaler et résonner un souffle, en s'apparentant au travail d'un enfantement.

G. S.

GAUCHET Marcel

La Démocratie contre elle-même

[Gallimard, coll. « Tel », 386 p., 10,50 €, ISBN : 2-07-076387-0.]

- Après avoir presque partout triomphé de ses ennemis, du côté de la réaction comme du côté de la révolution, la démocratie résiste, et même s'oppose, à elle-même. Tel est le paradoxe qui sert de point de départ à Marcel Gauchet dans son analyse des mutations en profondeur de l'histoire que nous connaissons depuis un quart de siècle. Ces transformations affectant la plupart des champs de notre modernité, ce recueil réunit des analyses politiques que Marcel Gauchet a consacrées depuis 1980 à la question des droits de l'homme, à la religion, à la psychologie et à l'individu, à l'école, aux différents régimes de l'idéologie, à l'écologisme. Car une même logique s'y déploie : le mouvement d'une autodestruction de la démocratie. Celle-ci pousse si loin le règne de *l'individu dans la société*, et la déliaison sociale qui en résulte, qu'elle en vient à détruire l'autre versant, la *société de l'individu*, détruisant par là même son propre principe, les conditions de possibilité effectives du politique et de sa dimension collective. C'est ce qui explique aussi le mélange d'efficacité et d'impuissance qui caractérise la politique des droits de l'homme ; de telle sorte qu'elle tourne le dos aux perspectives d'un authentique gouvernement de la collectivité par elle-même. Mais ce scénario de crise ne résume pas à lui seul la situation de la démocratie. Il oblige à repenser la relation de représentation entre pouvoir et société. Par exemple, la fédération des nations européennes joue le rôle d'un laboratoire idéal où pourrait le mieux se dégager la fonction de médiation, de la communauté politique avec elle-même ainsi que d'une communauté historique particulière avec l'universalité de la civilisation. D'un autre côté, de l'intérieur même du droit émergent des instruments politiques de nature à accroître la prise de la collectivité sur sa substance ; si bien que la judiciarisation de nos démocraties ébauche une architecture nouvelle susceptible de démultiplier l'efficacité du processus de représentation. On ne peut donc qu'être frappé à la fois

par la fermeté du diagnostic que porte Marcel Gauchet sur la destructuration de la démocratie moderne et par la subtilité d'analyses qui évitent les jugements trop péremptaires et ne ferment pas l'avenir.

G. S.

LATOURE Bruno

Jubiler – ou les tourments de la parole religieuse

[Les Empêcheurs de penser en rond / Seuil, 208 p., 23 €, ISBN : 2-84671-009-0.]

- Cette manière de comprendre la religion, le phénomène religieux, par une analyse de la diversité des régimes, et des registres, d'énonciation est proprement jubilatoire. Le *renouveau de la parole* est tout autre chose qu'une reprise ou qu'une récapitulation. Et le ton, le son, la musique d'un énoncé, plutôt que son contenu, indiquent quels sont les moments de fidélité et les moments de dispersion, les moments de rapprochement et les moments d'éloignement. Est-il possible, avec la minuscule flamme de l'amour privé, de rallumer le brasier de la religion ? Pour parler de cette crise-là, il faut se rendre attentif à la parole des amants. Elle produit du proche ou du lointain, de la proximité ou de l'éloignement, selon la manière dont elle est prononcée. Un amant qui répond à la question « est-ce que tu m'aimes ? » par cette phrase : « mais oui, tu le sais bien, je te l'ai déjà dit l'an dernier » témoigne qu'il est dans l'éloignement, ayant cessé d'aimer. Il a pris la requête amoureuse pour une demande d'information sur la carte du Tendre. Ainsi les paroles qu'on appelle religieuses n'ont pas besoin non plus de référence, elles n'apprennent rien sur rien, pas plus que les échanges amoureux. Elles disent *malgré* le récit, elles circulent dans une autre direction, elles sont transversales, elles sont tout sauf symboliques (il n'y a pas de sens caché). L'invention fidèle, telle serait la source, le *modus operandi* de ces récits. Quand les amants, saisis par le vertige de la crise amoureuse, se trouvent indéfiniment éloignés l'un de l'autre, ils ne peuvent plus compter sur la *substance* de leur amour. Et lorsqu'il se passe entre eux à *nouveau*

quelque chose, leur amour se tient au-dessus d'eux pour les faire tenir entre eux. Il y a deux régimes de cet amour, de la parole : le premier est *substantiel*, mais alors il est sans force, impuissant, la parole vient du passé et va vers le présent ; le second est *efficace*, mais alors la parole vient du présent et va vers le passé, l'amour était renouvelé. Amour disparu, amour retrouvé : la distance est entre la substance et les attributs, entre le déjà dit et le toujours autrement dit. Si bien qu'il existerait une forme d'énonciation originale qui parlerait du présent, de l'accomplissement des temps et qui, parce qu'elle en parle *au présent*, devrait toujours se décaler pour compenser l'inévitable glissement de l'instant vers le passé. Cette forme d'énonciation trouverait dans le langage amoureux comme un modèle réduit de ses conditions de félicité, dont la parole religieuse serait proche. Le pari jubilatoire, et communicant, du livre est ainsi gagné.

G. S.

MICHAUD Yves

Changements dans la violence. Essai sur la bienveillance universelle et la peur

[Odile Jacob, 288 p., 22,50 €, ISBN : 2-7381-1135-1.]

- Ambiguïté et contradiction : c'est ce qui caractérise notre perception de la violence, plus encore aujourd'hui. Contradictions entre des situations « objectives » et le sentiment vécu, individuel ou collectif ; ambiguïté car, si la bienveillance est réaffirmée comme une loi universelle, la haine est efficace dans les faits, et, si la sécurité est un droit, la peur domine. La violence n'est pas seulement un objet de fiction réservé à une analyse esthétique de la culture contemporaine. Elle engage sans détour le regard que nous portons sur le monde, et met en cause l'essence même de la démocratie. Tel est le point de départ de ce livre, et son fil conducteur. L'analyse de ce phénomène, qui est placé au cœur de l'actualité sociale et politique, est menée en trois grands moments. Premier moment, les faits nus de la violence, étudiés sous cinq

... rubriques : les relations internationales, les programmes politiques d'action, le changement dans les formes de sociabilité et d'interaction, la violence médiatisée, les techniques de contrôle de la violence. Un deuxième moment est consacré à examiner des changements dans les sentiments par le biais desquels nous vivons la violence : la peur de la mort et des risques dans un monde où règne la prudence, les précautions, l'obsession de la rationalité instrumentale face au défi des passions guerrières et de la fureur meurtrière. Dans un troisième moment, le livre explore les changements dans les idées, les représentations et les modèles d'interprétation de la violence. De la philosophie politique classique aux philosophies de la violence et à la désorientation de pensées dérégulées par une présence-absence de la violence, est ainsi décrit un malaise général lié au piège des représentations que le système social donne de lui-même à travers sa vulnérabilité. En conclusion sont présentés deux scénarios d'avenir. L'un, appelé Fight Club Super Cannes, décrit un rituel d'exorcisme permettant à de jeunes cadres beaux et stressés de se livrer à des séances de combat entre eux, deux par deux, jusqu'à abandon de l'un des combattants. L'autre scénario est celui de l'avènement de l'État cosmopolitique. Ce n'est pas la répression qui met fin à l'insécurité, mais la régularité que produit la règle. Le livre appelle donc à restaurer la force de la règle de droit. Il faudrait que le droit soit fort pour qu'il soit juste.

G. S.

REVAULT-D'ALLONNES Myriam

Fragile Humanité

[Aubier, 225 p., 16 €, ISBN : 2-7007-3681-8.]

- L'effroi qui s'est emparé du monde lors des attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis n'est pas sans rappeler l'effroi qu'évoquait Hannah Arendt lorsque la bombe atomique tomba sur Hiroshima, l'effroi des camps de concentration tel que Primo Levi le décrit : dans un cas comme dans l'autre, ce qui se trouve nié, c'est la disposition à habiter et à partager le monde avec les autres, autrement dit, la sacralité de l'homme, son humanité, sa singularité. La défection

de ce partage au ^{xx}e siècle, tel est le fil reliant les douze textes s'échelonnant de 1995 à 2001 que nous présente ici Myriam Revault-d'Allones, professeur de philosophie à l'université de Rouen. S'il est vrai que l'humanité ne vient à l'homme que par l'accès à la communauté politique, le « paradoxe politique » tient néanmoins dans l'entrelacs inextricable du pouvoir et du mal, la nature humaine étant exposée, voire encline au mal : « Il y a en ce monde beaucoup de choses inquiétantes, mais aucune chose n'est plus inquiétante que l'homme », affirmait déjà *l'Antigone* de Sophocle. Et Kant, analysant la Révolution française, en tira la leçon : « L'histoire de la liberté commence par le mal car elle est l'œuvre de l'homme. » Cette réflexion sur le mal *radical* du politique n'abolit pas pour autant les perspectives de l'agir, car le pouvoir n'est pas synonyme de violence et la politique ne saurait se réduire au seul rapport « vertical » commandement/obéissance : elle est bien plutôt l'aptitude à agir ensemble, de façon concertée, dans un espace public d'apparition. Or, le vouloir-vivre-ensemble suppose d'être doté d'un « cœur intelligent », aussi éloigné de la mer des émotions que de l'insensibilité qui empêche de penser. Ce don, H. Arendt l'appelle la *faculté d'imaginer*, celle de rendre présent ce qui est absent et simultanément de se mettre à la place de tout autre, déformant la maxime kantienne de la « mentalité élargie ». C'est pourquoi l'imagination est aussi une *faculté politique* : la faculté virtuelle du monde commun, tout comme l'étaient pour Spinoza le schème de l'imitation affective et chez Rousseau le principe de pitié. En un mot, le « cœur intelligent » est la capacité à créer un horizon de sens sans lequel le monde, livré à la *désolation*, cesse d'être l'habitat de l'existence humaine.

S. C.-D.

ROSENZWEIG Franz

Foi et Savoir. Autour de *L'Étoile de la Rédemption*

[Introduit, traduit et annoté par G. Bensussan, M. Crépon et M. de Launay, Vrin, 270 p., 24 €, ISBN : 2711615227.]

• L'intitulé, choisi par les traducteurs, cerne parfaitement la teneur des textes proposés dans ce volume. Il sera bientôt suivi d'un second, regroupant quant à lui des essais consacrés à l'esthétique, à la politique, à l'enseignement nouveau et à l'histoire du judaïsme. *L'Étoile de la rédemption*, conçue dans les tranchées de la guerre de 1914-1918 et rédigée sur des cartes postales que Franz Rosenzweig adressa à sa mère, met en œuvre la « pensée nouvelle » sous-tendue par deux principes : d'une part, l'expérience de la facticité irréductible d'un individu singulier prêt à sacrifier sa vie au nom de la nouvelle vérité « multiple » par opposition à la vérité unique du philosophe, d'autre part le dialogue intersubjectif, l'écoute du langage, par opposition à la pensée mono-logique. C'est ce dont témoigne déjà *la Correspondance* qu'entretient le philosophe durant l'année 1916 avec Eugen Rosenstock, professeur de droit constitutionnel médiéval, passionné de philosophie, rencontré quelques années auparavant alors que Rosenzweig projetait la rédaction de sa thèse, *Hegel et l'État*. Repenser les rapports de la foi et de la philosophie, laquelle ne devait pas être étrangère à l'existence, tel était l'objectif commun aux deux amis. Rosenstock, converti au catholicisme, ne réussit finalement pas, au cours de la fameuse conversation nocturne du 13 juillet 1913, à convaincre son ami de l'imiter, puisqu'au seuil de la conversion Rosenzweig entreprit de se réapproprier le judaïsme, suivant même les leçons d'Hermann Cohen sur la philosophie du judaïsme à Berlin. Rejetant l'orthodoxie juive, la science biblique, quelle qu'en soit l'obédience confessionnelle, la réappropriation chrétienne de l'Ancien Testament comme annonce et préalables « typologiques » du Nouveau, Franz Rosenzweig n'oppose pas la croyance au savoir, mais « le savoir croyant au savoir incroyant ». Procédant à une réévaluation de la complémentarité du judaïsme et du christianisme sur le terrain politique, il observe que, loin de présenter le visage d'une humanité réconciliée, dominée par un idéal de solidarité et de fraternité ainsi qu'il le prétend,

le christianisme, tel que la guerre le révèle, offre plutôt celui d'une pluralité de nationalismes opposés les uns aux autres, chacun d'entre eux se distinguant par sa certitude d'« incarner la marche vers Dieu ». Sont également traduits ici des notes de cours que Rosenzweig prononça au Freies Jüdisches Lehrhaus d'octobre 1921 à juin 1922, attestant de la structure dialogique de son enseignement, ainsi que des extraits de son *Journal*, datés de 1906 à 1922.

S. C.-D.

SICHÈRE Bernard

Seul un Dieu peut encore nous sauver. Le nihilisme et son envers

[Desclée de Brouwer, 324 p., 22,80 €, ISBN : 2-220-05053-X.]

• À travers Heidegger, libéré poétiquement par Hölderlin, Bernard Sichère instruit dans ce livre le procès d'une histoire de la métaphysique, *entendue* comme oubli de l'oubli de l'Être. Il y expose à quelles conditions, et à quel prix, peut émerger, et prendre consistance, une *expérience* (le mot n'est pas indifférent) d'une pensée de l'Être ouvrant à l'espace d'une mise en langue du sacré, et qui soit ajoutée à une entrée en présence d'un Dieu. Cette histoire de l'histoire de la métaphysique est envisagée comme un nouage de Temps et Être en lequel un Dieu, proche et lointain, peut advenir : plus grec que ceux des Grecs (il n'est pas seulement « tragique ») et moins chrétien que celui des chrétiens et des juifs (il n'est pas identifiable au Dieu d'un monothéisme). Bernard Sichère nous offre donc à penser comment penser avec Heidegger le *site*, ce lieu à partir duquel l'Ouvert de ce qui vient en présence viendrait lui-même en présence. Alors se ferait entendre, comme une musique lointaine surgit au fond de la nuit faisant résonner chaque fois autrement une même note fondamentale, l'Accord d'un voisinage entre l'homme, la volonté, l'Être et Dieu. *Ereignis* se nomme cet accord, par lequel conviennent l'une à l'autre, dans le destiner du rassemblement de toute destination d'Être, les deux questions cruciales de la métaphysique, mais qui ont été aussi sacrifiées dans une coappartenance d'assujettissement

... à celle-ci : l'Être et le Temps. Nous sommes ainsi mis en *demeure* de penser l'Être en dehors de la métaphysique. Car la métaphysique, dans la tension de son essentielle inquiétude, éloigne : le proche du lointain, le même de l'étranger, l'inquiétant du familier – alors que la poésie, en se faisant sensible au scintillement de l'éclair qui jaillit de l'être (et non de l'homme), rapproche en se redéployant dans la sérénité (est-elle un autre nom de la sagesse?). Elle rapproche, parce qu'elle sait reconnaître cet absolument Autre transcendant tous les autres et tout étant. Mais cette sortie de la métaphysique ne peut s'opérer que grâce à une quadruple révolution préalable : l'expérience d'une advenue de l'Être comme Ouvert rendant l'humain possible ; le délaissement de la subjectivité comme liée à un moment de l'histoire du monde et du langage, avec, parallèlement, le dessaisissement de la question de la vérité qui se profile à l'horizon de toute pensée ; une pensée du corps chez Heidegger à partir d'un *là* qui résiste à toute objectivation comme à toute subjectivation ; la reconnaissance d'une Autre volonté, ne s'attachant pas à la domination de l'étant mais consentant à s'ouvrir à la souveraineté de l'être dans l'accueil du sacré.

G. S.

SLOTERDIJK Peter

**Bulles. Sphères,
Microsphérologie I.**

[Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Pauvert, 689 p., 27 €, ISBN : 2-720-21460-4.]

- Cet essai de l'historien allemand constitue le premier volume d'une trilogie qui se propose de raconter l'histoire du monde par celle de l'habitat en commun. Touché par une problématique platonicienne, mais ne se reconnaissant pas dans le platonisme, il déploie l'idée que les histoires d'amour sont des histoires de forme, chaque solidarité étant une constitution de sphère, donc une création d'espace intérieur. Ce terme de *sphère* suggère que la vie est affaire de forme. La référence à une géométrie sphérique vitale suppose l'existence d'une sorte de théorie qui en sait plus que la vie elle-même, et que partout où l'on rencontre de la vie humaine, nomade

ou sédentaire, naissent des globes habités qui sont plus ronds que ceux qu'on peut dessiner avec des cercles. Cette configuration originale se prolonge dans la pensée philosophique, qui est décrite comme « un cas d'amour du tout par transfert ». Alors que la psychanalyse envisage l'amour par transfert comme un processus névrotique, il faudrait, au contraire, voir dans le transfert une source formelle de processus créatifs animant l'exode de l'être humain vers l'espace ouvert. Les frontières de notre capacité de transfert seraient ainsi les frontières de notre univers : nous sommes dans un extérieur qui porte des mondes intérieurs. De telle sorte que vivre dans des sphères, c'est produire la dimension dans laquelle les hommes peuvent être contenus. Les sphères sont des créations d'espaces dotés d'un effet immuno-systémique pour des créatures travaillées par l'extérieur. En partant de ce schéma, Sloterdijk réinterroge la Genèse, mais aussi Homère, Platon, des Pères de l'Église (saint Augustin, Jean de Damas, créateur du concept de *périchorèse*, etc.), des hérétiques médiévaux comme la béguine Marguerite Porete, des théologiens mystiques de l'Occident latin comme Nicolas de Cuse, des philosophes comme Nietzsche, Bachelard, Heidegger, des écrivains comme Robert Musil et Vladimir Nabokov, Andy Warhol, la psychanalyse (Jacques Lacan et Françoise Dolto). Cela souligne assez la fécondité de ce dispositif, et la diversité des effets novateurs qu'il produit.

G. S.

CULTURE SCIENTIFIQUE

Sélection par Étienne GUYON

CHOMAZ Philippe

Des séquoias dans les étoiles

[EDP Sciences, 259 p., 18 €, ISBN : 2-86883-539-2.]

• Philippe Chomaz est un physicien nucléaire reconnu, mais il est aussi célèbre pour avoir lancé en France, il y a quatre ans, les « bars des sciences » dans le cadre des actions de la Société française de physique, qui œuvre en particulier depuis de nombreuses années pour populariser les sciences. Ces bars (ou zincs) des sciences font se rencontrer des chercheurs reconnus et un animateur autour d'un verre dans un café (il en existe maintenant une cinquantaine en France). Un débat y est chaque fois organisé, dont le thème scientifique ouvre souvent sur des problèmes de société ou de développement. Avec le même esprit, ce livre nous invite à rencontrer les membres d'une famille au quotidien, avec des personnages impliqués dans l'actualité scientifique. Tout cela bouillonne d'idées échangées, de descriptions simples des phénomènes rencontrés – sans thématique bien définie associée au projet, sauf celle de présenter les lieux et les moyens où la rencontre de la science et le partage de celle-ci par tous peuvent se faire.

E. G.

DEPOND Philippe

L'Entropie dans tout ça.

Le roman de la thermodynamique

[Cassini, coll. « Le sel et le fer », 311 p., 15 €, ISBN : 2-84225-044-3.]

• Ce livre est écrit comme un dialogue entre quatre personnages très différents mais chacun curieux de la science. L'auteur est un universitaire travaillant sur la physique du solide à Jussieu. Le contexte dans lequel il situe ces rencontres, son espace de travail, est particulièrement réussi. L'ambiance qu'on y découvre est tout à fait celle de la vie quotidienne du chercheur et offre un arrière-plan agréable à ces dialogues. Dialogues

dont le sujet choisi est la thermodynamique : observations sur la chaleur, travaux de Carnot sur les moteurs thermiques, avènement de la thermodynamique statistique depuis Boltzmann à la fin du XIX^e siècle jusqu'à nos jours. Les explications sont simples ; les illustrations en images faites par l'auteur égayent la lecture d'un chapitre essentiel et toujours actuel de la physique.

À recommander aux bacheliers en sciences.

E. G.

GARREC Jean-Pierre

et MONCHICOURT Marie-Odile

Sur un air de pollution

[Platypus Press, coll. « Les enquêtes de Marie-Odile Monchicourt », 49 p., 4,50 €, ISBN : 2-84704-009-9.]

• Marie-Odile Monchicourt anime sur France-Info une chronique qui associe des scientifiques autour de découvertes et d'événements scientifiques d'actualité. Elle y a l'art de poser les bonnes questions, de gérer le temps très limité de ces interventions de telle façon qu'il en reste à chaque fois quelque chose. N'ai-je pas lu une enquête indiquant que, sur une heure de cours, l'élève n'en retiendrait que deux ou trois minutes ? Il en va peut-être de même d'une lecture ou encore de l'écoute d'une émission prise au hasard. En ce sens le projet de M.-O. Monchicourt est de garder ce style de questionnement direct, qu'elle conduit comme une enquête policière en choisissant des sujets où la science est souvent mise en question (les déchets nucléaires, les vaccins, les OGM, la pollution). Le style est vivant ; en quelque cinquante pages, J.-P. Garrec, chercheur en écophysiologie, donne des informations, des statistiques simples, des remèdes possibles. Tout comme dans les ouvrages précédents, des encarts permettent d'en savoir un tout petit peu plus. Et ce n'est pas si mal !

E. G.

SCIENTES HUMAINES ET SOCIALES

Sélection par Sylvie COURTINE-DENAMY,
Louise L. LAMBRICHS, Jean-Pierre SALGAS,
Guy SAMAMA, Éric VIGNE

Le Littoral. Études offertes à Fernand Verger

[ENS/Éditions Rue d'Ulm, 384 p., 38 €,
ISBN : 2-7288-0276-9.]

- Élévation du niveau de la mer, pollution et appauvrissement des ressources naturelles, dégradation des paysages : dans le monde entier, les côtes sont le théâtre d'interactions complexes entre société et environnement. Lieu et objet d'enjeux culturels, économiques, sociaux et scientifiques, le littoral est au cœur des préoccupations actuelles. Les géographes ouvrent ici le dialogue avec de nombreuses autres disciplines, des sciences de la vie et de la terre aux sciences humaines en passant par le droit et la philosophie. Ces études ont été réunies par Nacima Baron-Yellès, Lydie Goeldner-Gianella et Sébastien Velut, en hommage à Fernand Verger, professeur émérite à l'École normale supérieure.

Vdp

Références juives et identités scientifiques en Allemagne

[Revue germanique internationale,
17/2002, PUF, 230 p., 30 €,
ISBN : 2-13-052480X.]

- La « symbiose judéo-allemande » ne fut-elle qu'une illusion ? Unifiée à partir de 1800, la langue allemande constitua un substitut de la « nation allemande » jusqu'à la fondation de l'empire en 1871, et les juifs passèrent en deux ou trois générations du yiddish occidental à la langue maternelle allemande, fondant des écoles juives où formation séculière et langue allemande se trouvaient au premier plan, remplaçant même des parties hébraïques de la liturgie par des parties allemandes. Dès lors, le danger consistait en ce que, la langue constituant la première production spirituelle du *Volk*, les juifs apparussent plus allemands que les Allemands, toute manifestation

d'antisémitisme s'avérant dès lors absurde : c'est pour s'opposer à cette intégration et à cette égalité que les frères Grimm forgèrent le concept d'« esprit » de la langue. De même, et les nazis ne s'y trompèrent pas, le judaïsme peut-il être considéré comme un milieu d'émergence de la sociologie en Allemagne entre 1909 et 1934, cette affinité s'expliquant par la situation de paria, de « peuple-hôte » et discriminé qu'occupaient les juifs, les rendant ainsi plus réceptifs à l'inégalité sociale et à l'injustice. Même constat pour les « sciences sociales », et en particulier pour l'ethnographie urbaine, où l'archétype sous-jacent de l'« étranger » est constitué par le modèle de la diaspora juive. Ainsi, les textes de Simmel, de Kracauer, et de l'école de Chicago qui s'intéressent à l'homme marginal, c'est-à-dire en premier lieu au migrant, et à toutes les catégories marginales de la société, peuvent-ils être lus comme une théorie de l'assimilation juive. Parallèlement à ce modèle de réappropriation juive de la culture allemande, l'« Association pour la science et la culture du judaïsme » (*Kulturverein*) et le « Cercle scientifique » (*Wissenschaftszirkel*), qui l'avait précédée, s'efforçaient de constituer une science du judaïsme laïque, témoin ce pionnier de l'histoire comparée du droit que fut Edouard Gans. La fondation par Franz Rosenzweig du *Freies Jüdisches Lehrhaus* à Francfort en 1920, où enseignèrent M. Buber, N. Birnbaum, L. Strauss, L. Löwenthel, S. Kracauer, E. Fromm, atteste pour sa part à la fois une volonté de rejudaïsation des juifs, opposée à l'assimilation et au sionisme, et un retour à un mode d'étudier qui refuse la magistralité au profit d'une oralité dialogique, d'une « pensée parlante », ce qui suppose la reconstruction du rapport à l'étude, au texte, à la langue.

S. C.-D.

BARZINI Luigi

Ces Européens sont impossibles !

[Le Publieur, www.lepublieur.com,
ISBN : 2-84784-015-X.]

- Ce livre est un plaidoyer en faveur de la construction européenne, à laquelle l'auteur – un grand journaliste italien – est attaché avec passion. Mais il n'est pas dupe et sait

que la tâche sera difficile. Il nous donne ici un tableau sans complaisance des grands peuples européens dépeints avec affection et lucidité. À l'occasion du lancement de sa collection « La biblio-Tec », les éditions Le Publieur proposent gratuitement cet ouvrage en consultation dans sa version intégrale sur le site de l'éditeur (www.lepublieur.com).

Vdp

BLONDY Alain

**L'Ordre de Malte au XVIII^e siècle.
Des dernières splendeurs
à la ruine**

[Bouchène, 524 p., 53 €,
ISBN : 2-912946-41-7.]

- Le XVIII^e siècle vit l'apogée et l'effondrement de l'ordre de Malte, mais, en même temps l'émergence du rôle économique et diplomatique de l'archipel où il avait son siège depuis 1530. Étudier l'ordre de Malte à cette période, c'est voir l'extraordinaire transformation d'un ordre monastique et chevaleresque en une principauté au cœur de la Méditerranée, alors enjeu diplomatique mondial. C'est Bonaparte qui mit fin à la vieille milice hospitalière, lorsqu'il s'empara de Malte en 1798. Mais le Directoire était alors incapable de se maintenir sur l'île et, après deux ans d'occupation, les Français durent céder devant l'Angleterre. Miroir brisé par la noblesse européenne qui renvoyait l'image de privilégiés dépassés par l'histoire, l'ordre avait néanmoins su moderniser un minuscule archipel qui devint, durant deux siècles, le maillon essentiel du commerce levantin, d'abord de la France, puis de l'Angleterre.

Vdp

BOURDIEU Pierre

**- Science de la science
et réflexivité. Cours du Collège
de France 2000-2001**

[Raisons d'agir éditions, 240 p., 9 €,
ISBN : 2-912107-14-8.]

- Interventions 1962-2001

[Agone, 488 p., 20 €, ISBN : 2-910846-62-8.]

DELSAUT Yvette

et RIVIERE Marie-Christine

**Bibliographie des travaux
de Pierre Bourdieu
suivi d'un entretien sur l'esprit
de la recherche**

[Le Temps des cerises, 242 p., 10 €,
ISBN : 2-86109-366-1.]

- Cent, mille raisons de se précipiter sur ces livres malheureusement posthumes du sociologue : son dernier cours au Collège de France sur l'épistémologie des sciences sociales, un gros recueil de ses interventions publiques depuis la guerre d'Algérie, enfin, accompagnant une bibliographie exhaustive (traductions comprises) depuis 1958, un entretien inédit de novembre 2001 avec Yvette Delsaut. Dans *Science de la science et réflexivité*, on lira une première version de l'esquisse de socio-analyse. Et surtout, comme une « reprise » de *Leçon sur la leçon* (1982), le dernier état de sa pensée sur le fondement philosophique de la théorie des champs : dans l'introduction, Bourdieu écarte Nietzsche (« je pense ici au Nietzsche du *Crépuscule des idoles* qui disait : je crains que nous ne nous libérions jamais de Dieu tant que nous continuerons à croire à la grammaire ») ; dans la conclusion, il se réclame de Leibniz (le « point de vue sans point de vue qu'est le point de vue de la science » peut être comparé au Dieu leibnizien « géométral de toutes les perspectives »). Ce que vient confirmer, dans l'entretien avec Yvette Delsaut, le rappel de son sujet de maîtrise (une traduction commentée des *Animadversiones* de Leibniz) et le « fantasme », confessé par l'auteur des *Règles de l'art*, de construire son œuvre à la manière d'un « livre infini », les *Cent Mille Milliards de poèmes* de Raymond Queneau. À l'autre bout de l'œuvre, l'immense mérite des *Interventions* est de rassembler le corpus de l'intellectuel *spécifique-engagé* que fut Pierre Bourdieu dès ses années algériennes. À signaler d'autre part la parution de deux petits livres inattendus de Michel Onfray : *Célébration du génie colérique* (la formule est de Michelet) : Onfray riposte et analyse

... le déferlement de haine (intellectuels médiatiques, gauche de droite...) qui a suivi la mort du sociologue « intervenant » dans la cité. Et *Physiologie de Georges Palante. Pour un nietzschéisme de gauche*, (Grasset, 250 p., 15, 90 €, ISBN : 2-246-62951-9), consacré à un « nietzschéen » (1862-1925) ennemi de Durkheim (avec Marx et Weber, l'une des trois inspirations revendiquées de Bourdieu), dont la figure, plus que par ses écrits, nous fut transmise par Louis Guilloux (le Cripure du *Sang noir*) et Jean Grenier (le Georges Sallan des *Grèves*).

J.-P. S.

CHARAUDEAU Patrick
et MAINGUENEAU Dominique
(sous la dir. de)

Dictionnaire d'analyse du discours
[Le Seuil, 680 p., 30 €, ISBN : 2-02037845-0.]

- La linguistique en France a longtemps été portée par la mode du modèle structuraliste en sciences humaines, lui-même inspiré par le modèle linguistique de Saussure. Souvent cantonnée à l'analyse du discours politique – objet, somme toute, le plus aisé, puisque suspecté de véhiculer une idéologie repérable –, l'analyse du discours a cessé d'être un objet de mode intellectuel (on note sa forte régression chez les historiens), pour se diffuser plus en profondeur, socialement. Le discours, de véhicule d'une idéologie, est devenu plus largement le langage dès lors qu'en contexte il construit du sens et un espace de lien social. L'analyse du discours concerne donc aussi bien la science politique que la philosophie, la communication que la psychologie, les enseignants que les formateurs. Ce dictionnaire en rend compte avec pertinence, qui, par la grâce de l'ordre alphabétique, permet au lecteur de découvrir les approches théoriques et les acquis pratiques de disciplines diverses. Les grandes approches (énonciative et pragmatique; argumentative et rhétorique; communicationnelle; conversationnelle; quantitative) sont représentées par les diverses entrées de leurs outils et objets. Et le lecteur curieux peut se faire une idée de ces mêmes approches, mieux que par un traité théorique, en commençant à l'envers, par la table

regroupant, sous ces approches, les entrées qui disent l'identité de savoir de chacune.

E. V.

DELOYE Yves

et VOUTAT Bernard (sous la dir. de)

Faire de la science politique

[Belin, 328 p., 22 €, ISBN : 2-7011-3183-9.]

- La France est un des pays où l'étude du politique s'est le plus attachée à cerner son objet, à en définir la spécificité à l'encontre des disciplines voisines, où la part de la réflexion théorique l'a souvent disputé à l'enquête de terrain. On peut l'expliquer par les ambitions formidables que Durkheim proposait à la sociologie, et qui furent ressenties comme impérialistes par nombre d'autres champs de savoir. Cet ouvrage collectif se veut à la fois modeste et ambitieux. Modeste, car il n'entend être qu'une modalité d'approche parmi d'autres – en l'occurrence, ce que peut apporter le croisement de la sociologie et de l'histoire à l'étude des faits politiques; ambitieux, parce qu'il ouvre les frontières à des chercheurs autres que français (suisses notamment), qu'il multiplie les angles de réflexion: de l'épistémologie théorique à l'analyse des apports d'une méthode prosopographique; de corpus théorique constitué – le communisme – à ce qu'en détournant le titre d'une contribution nous pourrions appeler « le possible non institutionnalisé » et dont relèvent dans cet ensemble d'études aussi bien la diffamation politique que le rôle des groupes d'intérêt.

E. V.

FINKELSTEIN Israël

et SILBERMAN Neil Asher

La Bible dévoilée.

Les nouvelles révélations de l'archéologie

[Bayard, 430 p., 24 €, ISBN : 2-227-139-51-X.]

- Le titre, la couverture et sa typographie, comme le texte de quatrième de couverture, ne doivent pas induire le lecteur en erreur: il ne s'agit pas d'une reconstruction due à quelque illuminé. Archéologues du monde biblique (Finkelstein, par exemple, dirige l'Institut d'archéologie de l'université de

Tel-Aviv), les deux auteurs se sont attachés, à partir d'une synthèse des résultats ou débats en cours parmi les archéologues du Proche-Orient (Liban, Syrie, Palestine, Israël, Jordanie et Égypte) à confronter acquis et texte biblique. Non pas à identifier tous les sites et les faits grâce à l'archéologie, mais à éclairer les strates du texte biblique à partir des contextes économique, social, culturel et militaire que l'archéologie permet de reconstituer. Ce faisant, cet ouvrage est tout autant une histoire des débats archéologiques au sein du monde des biblistes. L'idée, la conviction même des auteurs, est que la Bible – le Pentateuque – est le fruit d'une rédaction au VII^e siècle, du temps de la monarchie de Josias, souverain du royaume de Juda, au sud, qui entendait marquer, par la stricte réforme religieuse monothéiste, la spécificité de son royaume, après la destruction de celui d'Israël, au nord. Pour ce faire, dans un contexte marqué par le déclin de l'empire assyrien, la poussée babylonienne à l'est, l'égyptienne à l'ouest, un grand récit national s'écrit, qui mêle traditions d'Israël et de Juda, faits anciens ou mythifiés et échos de l'actualité géopolitique. L'intérêt de l'ouvrage de Finkelstein et Silberman vient de la minutieuse confrontation des données archéologiques datées et du récit biblique. Assurément, rien, par exemple, ne milite en faveur d'un exode, d'une conquête de Canaan ou bien encore d'un grand Temple de David et Salomon. L'archéologie montre plutôt la fixation de populations de pasteurs indigènes, la lente émergence de bourgades et de sanctuaires modestes, ou bien encore, à l'époque de Josias, l'apparition d'une société hiérarchisée, avec sa bureaucratie maîtresse de l'écriture. Mais il est d'autres données également, qui parfois à un siècle ou presque d'intervalle, viennent corroborer de manière anachronique le texte de la Bible, comme si celle-ci illustrait en réalité le jeu du rêve et du souvenir : condensation et déplacement.

E. V.

IACUB Marcela

Le crime était presque sexuel, et autres essais de casuistique juridique

[Éd. Epel, 268 p., 28 €, ISBN: 2-908855-69-0.]

- Cet ouvrage rassemble des essais écrits entre 1997 et 2001, dans un contexte de juridicisation croissante des questions sociales et politiques ainsi que d'individualisme et de libéralisme en matière de vie privée. Il analyse, en même temps qu'il dénonce, une dérive : la prétention du droit à exercer une fonction de structuration psychique des individus. Selon cette conception étendue à toute la société, la *finalité* même du droit serait de permettre aux individus de se construire en conservant un équilibre mental, et cette finalité serait érigée en norme suprême rendant possible la définition du contenu et des limites de la production de normes juridiques particulières. Viendrait étayer ce point de vue une référence mal assumée à un prétendu « ordre symbolique », héritage mal compris de Lévi-Strauss et de Lacan, ainsi qu'à de prétendus invariants anthropologiques issus des sciences humaines. Le représentant le plus « officiel » de cette position serait Pierre Legendre. Ce mouvement de normalisation de la société serait une manière d'introduire une logique de la norme dans le droit positif lui-même, en faisant de la loi un instrument entre les mains de bons pasteurs guidant leurs peuples vers le bonheur ; comme si nos États étaient devenus de grandes crèches pastoralement gardées. Au contraire, se réclamant d'un positivisme tempéré, Marcela Iacub décrit en trois parties les conséquences à la fois psychologiques et politiques des transformations locales qui affectent la société dans ses rapports au processus de subjectivation et à l'inconscient. Le premier ensemble d'analyses, surtout narratif, concerne la sexualité dans le droit et traite d'une histoire du viol, de la sexualité des personnes handicapées mentales, du mariage des impuissants, du sida et de la prostitution ; le deuxième, plus théorique, concerne les horizons juridiques et politiques ouverts par les biotechnologies,

... et analyse les exemples de la construction juridique de la mort, du devenir du corps humain dans les lois bioéthiques, de l'assistance médicale à la procréation, du clonage humain, de la procréation (l'arrêt Perruche). Le dernier ensemble, plus politique, étudie l'organisation de la famille, et plus spécialement le problème de la filiation à partir de son véritable socle, la différence des sexes. Ce qui se dessine ainsi est une autre manière d'envisager à la fois la culture juridique et le statut de la psychanalyse, en les confrontant moins à des symboles qu'à des réalités, et en laissant apparaître les effets pervers d'un inconscient du droit abusivement naturalisé.

G. S.

MAYER Arno J.

Les Furies 1789–1917.

Violence, vengeance, terreur

[Fayard, 680 p., 30 €, ISBN: 2-2136-1169-6.]

- On mesure, aujourd'hui encore, combien la parution en 1978 de *Penser la Révolution française* de François Furet fut une véritable levée d'écrou historiographique: la Révolution redevenait un événement politique, fruit du jeu des acteurs, de leurs décisions idéologiquement motivées, de leur représentation du monde, de leurs choix qui n'avaient rien d'inéluctablement déterminé par leurs appartenances de classe ni par le développement des forces productives. C'est à l'ombre de ces analyses qu'il convient de lire cet essai d'histoire parallèle entrepris par Arno J. Mayer. Il s'agit, en effet, moins de comparer – là aussi, les acquis de François Furet jouent à plein, qui ont désolidarisé 1793 de ses prétendus épigones de 1917 –, que de montrer comment dans les deux cas le dérapage dans la terreur s'est effectué. Car, à l'encontre de Furet, Mayer ne considère pas que la Terreur était inscrite au cœur de l'idéologie unitaire et unanimiste des Jacobins (il semble moins se risquer à soutenir la pareille pour le léninisme); la terreur serait le fruit de la virulence, voire de la violence de la réaction des opposants aux deux révolutions, et la résultante de la radicalisation du conflit religieux. On peut avoir le sentiment que

les conclusions d'Arno J. Mayer sont bien modestes au regard de l'ampleur de ses lectures, que le parallélisme ne permet guère de différencier la confiscation de la volonté populaire par les Jacobins du coup d'État bolchevique et de la bureaucratisation et mise au pas des soviets; mais l'essentiel est plutôt dans la présentation des séquences du cours révolutionnaire (crescendo de violence; condescendance métropolitaine et méfiance rurale; contestation du sacré; un monde sorti de ses gonds), qui permettent au lecteur soit d'adhérer aux thèses du parallélisme de l'auteur, soit de mesurer la spécificité qu'il jugera irréductible de ces deux cours.

E. V.

MIJOLLA Alain (de) (sous la dir. de)

Dictionnaire international de la psychanalyse

[Calmann-Lévy, 2017 p., 119 €,

ISBN: 2-7021-2530-1.]

- En deux volumes, mille cinq cents articles, quatre cent soixante collaborateurs, ce dictionnaire, conçu d'un point de vue résolument historique, se différencie de ses prédécesseurs sans les éliminer: citons notamment, pour les plus récents, le *Dictionnaire de la psychanalyse* publié par Élisabeth Roudinesco et Michel Plon en 1997 (plus «culturel», donc à spectre plus large), la réunion d'anciens articles de *l'Encyclopaedia universalis* en 1997, *L'Apport freudien*, publié en 1993 sous la direction de Pierre Kaufmann (plus centré sur la formation des concepts, et d'orientation plus lacanienne). De la première entrée, «A.Z.», à la dernière, «Zweig, Stefan», il présente, outre neuf cents concepts et notions, trois cent soixante entrées consacrées aux biographies des principaux psychanalystes du monde, cent soixante-dix à leurs œuvres les plus saillantes, cinquante aux pays où la psychanalyse s'est implantée, et plus de cent aux événements qui ont scandé l'histoire du mouvement psychanalytique, à ses institutions, sans oublier la psychologie analytique ou la psychologie individuelle. Près de trente pour cent des entrées ont été rédigées dans une

autre langue que le français. Mais cet aspect quantitatif ne saurait ni caractériser ni épuiser l'intérêt d'un tel travail, où sont présents à la fois un psychanalyste japonais, Kosawa, un psychanalyste d'origine anglo-indienne, Wilfred Bion (l'un et l'autre déjà répertoriés dans les deux premiers ouvrages cités plus haut), un psychanalyste britannique, Thomas Main (absent dans les autres dictionnaires mentionnés), et des concepts comme ceux de création littéraire et artistique (idem), d'éthique (idem), d'hypnose (absent dans *L'Apport freudien*, présent dans les deux autres), de vérité (présent dans *L'Apport freudien* sous la formulation de vérité historique, absent dans les deux autres), de visuel (absent dans les trois ouvrages cités), de violence (idem), de trou noir (idem), de sensation océanique (idem), des notions comme la toxicomanie (présente seulement, et au pluriel, dans *L'Apport freudien*), la traduction (présente chez Roudinesco et Plon, absent ailleurs), etc. Les entrées sont généralement prolongées par une bibliographie et des compléments. Une traduction des notions (l'équivalent en cinq langues de la plupart des termes théoriques), quelques définitions de termes peu usuels, une abondante bibliographie, freudienne d'abord, puis générale, une liste des auteurs et des traducteurs, attestent le soin avec lequel ce travail a été réalisé et donc le souci du lecteur.

G. S.

MILLER Jacques-Alain

Lettres à l'opinion éclairée

[Seuil, 240 p., 15 €,

ISBN : 2-02-053358-8.]

- Qui n'a pas entendu parler de l'effet papillon ? Ici, le battement d'ailes – qui déclenche peut-être un ouragan – est un déni de justice : au printemps 2001, à la suite d'un article le mettant en cause, Jacques-Alain Miller demande à la *Revue française de psychanalyse* un droit de réponse, qui lui est refusé. L'affaire, dira-t-on, est banale. En effet. Mais de cette banalité justement, qui est le lot commun d'une

société, la nôtre, qui tout en prétendant être une société de droit voit chaque jour la loi bafouée et les affaires s'enlisent devant des tribunaux surchargés, Miller n'entend pas se satisfaire. Et l'idée d'en référer aux tribunaux – pour les raisons mentionnées – ne le satisfait pas davantage. Aussi décide-t-il, sur-le-champ, d'en référer à un autre tribunal : celui de l'opinion éclairée, si elle existe encore dans notre pays. La démarche, provocatrice, paraît insensée. C'est d'ailleurs ce que beaucoup pensent lorsque Miller publie sa première lettre et la fait circuler, grâce à un réseau d'amis et de libraires ; c'est le cas notamment de M. Denis, directeur de la revue incriminée, pour qui il a « pété les plombs ». (Pour la saveur de la chose, notez qu'il s'agit là d'un « diagnostic » émis par un psychanalyste sur un autre psychanalyste.) Mais s'il nous paraît insensé aujourd'hui qu'un intellectuel en appelle à l'opinion éclairée, alors qu'une telle démarche fut chez nous de tradition dans les siècles passés, n'est-ce pas que notre société et nous-mêmes sommes bien malades ? Les Lumières dont nous nous prétendons les héritiers seraient-elles éteintes ? C'est bien la question, au fond, qui semble tarauder Miller ; et ce qui le pousse à en avoir le cœur net : existe-t-elle encore, cette opinion éclairée qui fit l'honneur de notre civilisation ? Précisons tout de suite que l'affaire en question n'est que le premier battement d'ailes ; et que la (sainte ?) colère qu'elle déclenche chez l'auteur le conduit à soulever la question – plus que jamais cruciale – de la place de la psychanalyse (mais quelle psychanalyse ?) dans notre société, des querelles qui ont déchiré et marquent encore le mouvement psychanalytique en Europe et dans le monde, et de la place, aussi actuelle qu'inepugnable, que Lacan y occupe. Ironique, provocateur, culotté mais aussi courageux, ce texte en agacera plus d'un. J'en ai personnellement trouvé la lecture roborative et stimulante. Sans doute parce que, rompant aussi bien avec le ronron jargonnant de beaucoup de ses confrères qu'avec le consensus mou et dévertébré qui, dans les médias, nivelle tous les discours au point que tous finissent

... par se valoir, il s'expose et s'engage d'une voix forte, singulière, en pesant – avec autant d'humour que de superbe – chacun de ses mots.

L. L. L.

MILLER Jacques-Alain
(et quatre-vingt-quatre amis)

Qui sont vos psychanalystes ?

[Seuil, 592 p., 30 €, ISBN : 2-02-053359-6.]

- Le moins qu'on puisse dire est que l'ouvrage étonne et subvertit. C'est un premier mérite. Espérons qu'il détonnera. Il étonne d'abord par la variété des propos, dus à quatre-vingt-cinq psychanalystes appartenant à une même école, l'École de la cause freudienne (ECF), réputée depuis vingt ans dans le landernau psychanalytique pour ne parler que d'une seule voix. Le démenti est donc apporté : une même cause, oui, celle de la psychanalyse, mais que chacun a su s'approprier, à travers un travail soutenu – tant individuel que collectif – sur l'œuvre de Lacan, et dont chacun, ici, dit quelque chose : de sa trajectoire, de sa pratique, d'un point théorique ou de savoir, des institutions, d'une cure particulière – parfois de la sienne. Œuvre polyphonique, donc, organisée en textes assez longs pour faire entendre chaque fois une position particulière, mais assez brefs pour ne jamais lasser et donner à l'ensemble un rythme soutenu. Un rythme, il faut le dire, qui permet de lire l'ouvrage de la première à la dernière page sans que jamais, ou presque, l'intérêt ne se relâche. Chacun y retiendra ce qui lui parle davantage ; j'ai quant à moi apprécié (parmi d'autres) les contributions de François Regnault (« Pourquoi je ne suis pas devenu analyste »), de Sophie Bialek (« Opération santé mentale sans limite »), d'Augustin Ménard (« Sur la responsabilité de l'analyste »), de François Ansermet (« Des neurosciences aux logosciences »). Ce qui subvertit ? L'élan, la force de conviction, à travers la variété des voix, l'unité : car c'est bien l'identité d'une école qui, au-delà de ces voix singulières parlant chacune en son nom propre, se manifeste. Une école où les personnalités les plus diverses ont su trouver leur place, dans un mouvement visiblement stimulant de travail

sur la pensée lacanienne. Espérons qu'il détonnera, disais-je. Parce qu'il est en effet urgent, pour le public, de savoir distinguer un psychanalyste de tous ses avatars qui fleurissent aujourd'hui, urgent pour chacun de savoir où il met les pieds lorsque, en quête d'aide, il franchit le seuil d'un « psy ». Tel est le pari insolite et salutaire de Jacques-Alain Miller : faire entendre qui sont les psychanalystes de l'ECF, pour provoquer dans la profession – mouvante, éclatée en différentes obédiences et déchirée depuis longtemps par des querelles intestines – un mouvement d'élucidation et de clarification des positions. Espérons que les autres – aussi bien ceux qui se disent lacaniens en dehors de l'ECF que les freudiens – renonceront à leurs vieilles querelles pour donner à ce message le sens que souhaite le public : celui d'une provocation constructive, autrement dit d'une proposition de débat ouvert, qui permettra à tout un chacun de mieux se repérer dans le fatras des démarches proposées pour lutter, selon le mot de Freud, contre le malaise dans la civilisation.

L. L. L.

MOMIGLIANO Arnaldo **Contributions à l'histoire** **du judaïsme**

[Trad. Patricia Farazzi, Éd. de l'Éclat, 298 p., 25 €, ISBN : 2-84162-056-5.]

- Une profonde exigence logique de confronter les valeurs de la civilisation juive à celles de la culture grecque anime ce recueil de vingt-trois essais en deux parties écrits entre 1931 et 1986 par cet important spécialiste italien et juif d'histoire ancienne. La première partie examine essentiellement les rapprochements entre hellénisme et judaïsme, avec Flavius Joseph en figure centrale, une réflexion sur les livres de fête et le rejet de l'histoire à travers le deuxième livre des Maccabées, une leçon sur prophétie et historiographie et des remarques sur des problèmes d'apocalyptique juive. La seconde partie, après une description de la vie de communautés juives en Italie, étudie surtout quelques grandes figures d'intellectuels juifs, tels Jacob Bernays, Max Weber, Leo Strauss, Gershom Scholem, Walter Benjamin, Moses

Finley. Une constante se dessine dans leurs attitudes intellectuelles comme dans leurs réactions politiques face aux problèmes quotidiens d'Israël: même si persiste une méfiance envers l'illusion d'un possible dialogue judéo-allemand ne pouvant conduire qu'à une perte d'identité, le dialogue avec d'autres, et d'autres cultures, permet de surmonter le principe de réticence en favorisant une conscience de soi du juif, aussi bien culturelle que religieuse. Cette conscience, si elle n'est pas dogmatique, ou théologique, doit permettre d'éviter de tomber dans un «judaïsme normatif», à la condition qu'on dispose de critères suffisamment solides pour ne pas confondre herméneutique et messianisme non plus que judaïsme et sionisme. Ce que rend possible le point de vue d'un historien, plus sensible à la variété et aux différences qu'aux antagonismes et aux analogies.

G. S.

MOSES S., LAUNAY M. (de),
REVAULT D'ALLONES O.

Le Sacrifice d'Abraham

[Desclée de Brouwer, 120 p., 19,50 €, ISBN: 2-220-05078-5.]

- Pourquoi Abraham accepte-t-il d'obéir à l'injonction divine exorbitante (Genèse, 22, 1), et apparemment insensée, de conduire son «unique fils», Isaac, sur le mont Moriah pour l'y offrir en sacrifice? Abraham n'est-il pas celui auquel Dieu a promis au contraire qu'il bénirait sa longue lignée, à condition qu'il s'exile de sa patrie, qu'il change de nom, qu'il se circonscise? Dieu ne lui a-t-il pas donné un premier fils, Ismaël, avec sa servante Hagar? Sara, âgée de cent ans, n'a-t-elle pas engendré à son tour Isaac? Mais, plutôt que de sacrifice, il faut ici parler de «ligature» d'Isaac, car l'enfant ficelé sur le bûcher ne fut finalement pas tué, un ange arrêtant fort opportunément le couteau du père prêt à obéir, Abraham substituant à son fils un bélier dont il aperçut à point nommé les cornes prises dans un buisson. Dieu a-t-il voulu signifier par cette épreuve infligée à Abraham l'abolition des sacrifices humains? C'est en tout cas ce non-événement que, paradoxalement, les plus grands peintres

(Titien, le Caravage, Rubens, Rembrandt) se sont efforcés de «représenter», figurant l'infigurable de cet instant, quitte à traduire de façon infidèle le texte, à remplacer le cri par un geste: dans la Genèse en effet, l'ange ne saisit nullement le poignet d'Abraham ainsi que l'ont pourtant fait voir tous les artistes, mais il se contente d'interpeller du ciel «Abraham! Abraham!»: Abraham est-il le chevalier de la foi dont parle Kierkegaard dans *Crainte et Tremblement*, n'hésitant pas à obéir à nouveau à la voix de son Dieu, rompant avec l'ordre de l'éthique pour s'élever à l'ordre absolu de la foi? Pour Levinas en revanche, qui n'accepte pas que le conflit entre les deux ordres soit tranché en défaveur de l'éthique, celle-ci relève, tout autant et peut-être infiniment plus que la foi chez Kierkegaard, de la responsabilité la plus singulière d'un sujet unique et irremplaçable. Alors que, chez Kierkegaard, la foi, qui exprime notre engagement absolu envers Dieu, peut exiger de nous, comme dans le cas d'Abraham, d'aller jusqu'à sacrifier notre responsabilité envers ceux que nous aimons, pour Levinas, l'amour de Dieu ne se vit qu'à travers l'amour du prochain.

S. C.-D.

ROTMAN Patrick

L'Ennemi intime

[Seuil, 268 p., 19 €, ISBN: 2-02-053799-0.]

REY-GOLDZEIGUER Annie

Aux origines de la guerre d'Algérie 1940-1945.

De Mers-el-Kébir aux massacres du Nord-Constantinois

[La Découverte, 404 p., 25 €, ISBN: 2-7071-3458-9.]

- On le constate depuis quelque dix ans: l'idéologie du «devoir de mémoire» s'est accompagnée de l'entrée dans «l'ère du témoin». La parole jugée brute, donc vraie, du témoin semble peser plus que l'analyse de l'historien qui confronte les témoignages, veille à pointer ce qu'il peut y avoir de travail insidieux de la mémoire à partir notamment

... des attentes d'une société à un moment donné, sachant par expérience combien à des décennies d'intervalle un témoignage peut varier et avoir, sans que le témoin en soit conscient, été retravaillé. La guerre d'Algérie, et notamment la question du recours à la torture par l'armée française, est revenue au centre des débats publics. Ces deux ouvrages en portent la marque, mais au meilleur sens du terme. *L'Ennemi intime* est la retranscription des entretiens avec des appelés ayant assisté à la torture ou l'ayant pratiquée, enregistrés pour une série d'émissions télévisées. Beaucoup disent en parler pour la première fois, tous ou presque disent également la grande facilité réactive avec laquelle ils ont basculé dans la pratique de la torture, après avoir découvert les corps massacrés, souillés et mutilés de civils ou d'autres jeunes appelés. Mais nombre d'entre eux disent aussi que la « banalité » de la torture vint de ce qu'elle apparaissait comme une technique de renseignement (dont depuis lors les historiens ont mesuré le faible apport réel en récolte d'informations qui auraient évité d'autres massacres de population, argument toujours avancé par les partisans de cette technique). Banalité de la torture qui, de plus, s'inscrivait à leurs yeux dans un contexte de violence inouïe dont tous parlent (est-ce l'effet depuis ces années-là à la fois du travail des historiens et de l'écho des souffrances actuelles de l'Algérie ?) : la violence des rapports de domination coloniale, le mépris des communautés, les rapports apparemment sereins entre colons et employés qui brusquement s'obscurcissaient dans la vengeance mortelle et barbare, au point que les repréailles militaires, étonnamment aveugles concernant l'armée d'un pays qui se réclamait du droit (pillages, viols parfois), généraient à leur tour d'autres violences dans un cycle sans fin. Cette violence coloniale constitutive de la conquête de 1830, et qu'avait si sévèrement reprochée Tocqueville à Bugeaud, on la mesure dans l'ouvrage d'Annie Rey-Goldzeiguer, témoin dans son adolescence des massacres de Sétif, et devenue historienne pour comprendre et mesurer la dérive

des frustrations de la domination en un cycle irrémédiable de violences. Annie Rey-Goldzeiguer assista, en effet, à Sétif, le 8 mai 1945, à la célébration de la fin de la guerre et du droit à l'indépendance par les militants du Parti populaire algérien. La répression policière des manifestations entraîna un accès de violences qui conduisit au massacre d'une centaine de civils européens ; en réaction, les colons, toutes opinions politiques confondues, s'armèrent, l'armée et l'aviation prirent leur part à une répression terrible qui tua dix fois plus, estime-t-on, d'Algériens. Puis le silence, telle une chape, retomba sur ces massacres, en métropole du moins. L'auteur remonte dans le temps à la situation de la colonie au cours du conflit mondial, qui vit se succéder les autorités, débarquer les forces alliées, se propager les thèses de Roosevelt sur les droits des peuples, et les Arabes algériens verser leur sang pour une métropole qui leur refusa finalement l'accès massif à la citoyenneté. À partir d'archives et de témoignages, comme à partir du recours à la méthode historique, Annie Rey-Goldzeiguer développe, en hommage à Laurence Durrell, une histoire parallèle – celle des deux communautés, française et arabe –, qui, outre la richesse d'information, est l'originalité de ce travail.

E. V.

STEINER George

De la Bible à Kafka

[Trad. P. E. Dauzat, Bayard, 197 p., 20 €, ISBN : 2-227-02014-8.]

- De la Bible à Kafka, une même inquiétude identitaire, un même souffle de prophétisme, un même amour de la lettre courent.

Le texte est la *patrie* indestructible, le temps sa terre natale, et George Steiner nous convie ici à une promenade à travers quelques-uns de ces grands textes. Primauté talismanique, comme l'avait vu Péguy, de certains textes grecs, dont l'énergie prend sa source dans une remémoration vécue et jamais antiquaire. Comment expliquer la qualité et la vitalité des multiples traductions anglaises de *Illiade* d'Homère, si ce n'est par sa vision, certes idéalisée, du culte de valeurs viriles comme

la compétition, l'amitié, le devoir, un code du *fair play* en quelque sorte, la fable de l'*Odyssee* constituant pour sa part le bréviaire d'une « civilisation insulaire ». Kafka, ce juif pragois attiré par le yiddish et la renaissance de l'hébreu, mais qui pourtant choisit l'allemand pour s'exprimer, est bien l'héritier de cette longue lignée de prophètes qui avaient prédit l'exil et le retour d'exil du peuple juif sur sa terre. Dénonçant l'inhumanité, l'absurdité de l'enfer de la bureaucratie moderne, la torture et l'anonymat de la mort caractéristiques des régimes totalitaires du xx^e siècle, comme en témoignent toutes ses fictions, ses prévisions sont en effet devenues réalité peu après sa mort. Juive de naissance, Simone Weil l'était aussi par son amour immodéré de la langue des poètes et des Évangiles, par sa défiance envers son penchant pour l'image, par son sens inné de la justice (qui lui fit partager la condition ouvrière), par la pertinence de ses analyses de la tyrannie. Et pourtant, par sa détestation de son identité ethnique, par sa dénonciation de la cruauté et de l'« impérialisme » du Dieu d'Abraham et de Moïse, par sa répugnance face à ce qu'elle croyait l'excès de judaïsme dans le catholicisme, auquel elle ne se convertit finalement pas, par son refus d'envisager l'anathème frappant son propre peuple, elle est l'héritière de cette classique lignée de la haine de soi. Quant au philosophe Edmund Husserl, c'est dans sa conception de la mission proprement « messianique » de la phénoménologie que se révèle le mieux sa sensibilité judaïque, même si nul ne se sentait plus Allemand que lui. Aux sombres présages de la *Krisis* et de la « fin du monde » qu'il voyait s'amonceler sur l'Europe, il opposa sa confiance en la rationalité. Chef de file de l'exode pour nous faire sortir de l'erreur, il souffrit les rébellions voire les trahisons de ses disciples et prétendus fils spirituels, et endura dans l'amertume « l'étrange silence » qui l'entoura dès 1934, ce qui n'empêcha pas sa cause de triompher, comme en témoignent les innombrables prolongements auxquels a donné lieu l'application de la méthode phénoménologique.

S. C.-D.

TAGUIEFF Pierre-André

La Nouvelle Judéophobie

[Mille et Une Nuits, 234 p., 12 €, ISBN: 284205-6507.]

- Pour le philosophe et politologue Pierre-André Taguieff, contrairement à l'ancien « antisémitisme » qui reposait sur une base ethno- raciale, la vague actuelle de « judéophobie » a des assises religieuses, l'islamisme en constituant le principal vecteur de refanatisation. Les courbes statistiques enregistrant les violences commises contre des lieux de culte juifs ou des personnes de confession juive par l'Observatoire national du monde juif, tout comme les scènes de liesse, à Barbès, à Naplouse ou au Pakistan, à l'annonce des attentats du 11 septembre 2001 perpétrés à « Jew-York », attesteraient toujours le « malheur » d'être, voire de paraître juif (Heine). Cette nouvelle judéophobie – dont la conférence mondiale de Durban s'est fait le honteux écho – est en effet inséparable de nouveaux motifs d'accusation centrés sur Israël et le sionisme (synonyme de colonialisme et d'impérialisme), érigés en mythes répulsifs. Parmi les facteurs ayant contribué à cette « image », l'auteur énumère pêle-mêle: la guerre des Six-Jours, le discours négationniste sur la Shoah, l'invasion israélienne du Liban, l'exploitation massive des massacres commis dans les camps palestiniens de Sabra et Chatila, l'inversion des rôles présumant désormais que les Palestiniens sont victimes d'un « génocide » commis par les Juifs, surtout depuis la médiatisation de la première Intifada. À cette culture de la haine s'ajoute l'appel au *djihad*, l'assassinat des « mécréants », dût-il passer par le sacrifice volontaire des « martyrs » de l'islam. La France compte entre trois et quatre millions de musulmans: pour P.-A. Taguieff tout comme pour J.-P. Chevènement, la seule réponse à la séduction de l'islamisme consisterait dans un « islam à la française », doté de lieux de culte mais respectueux des valeurs et des institutions républicaines, acceptant la sécularisation et la laïcité, et condamnant le fondamentalisme.

S. C.-D.

TRIGANO Shmuel

L'Ébranlement d'Israël.

Philosophie de l'histoire juive

[Seuil, 265 p., 19 €, ISBN : 2-02-052401-5.]

- Les revendications nationalistes des Palestiniens, membres de la *Umma*, la nation arabe, ayant coïncidé avec l'établissement des sionistes dans les années 1920, c'est l'existence même de l'État d'Israël, accusé d'exercer l'oppression et l'*apartheid* contre le nouveau peuple élu, qui semble décidément frappée aux yeux de l'opinion internationale du péché originel de *colonialisme*.

Sa force militaire apparaissant qui plus est disproportionnée par rapport aux mains nues d'enfants palestiniens, Israël se retrouverait ainsi responsable de la violence qu'il subit du fait de sa politique. De telles accusations, soutient le philosophe Shmuel Trigano, méconnaissent d'une part le fait que tout peuple est l'*envahisseur* d'une terre qui ne lui appartient pas et qu'il ne peut habiter que s'il garde le souvenir de son *étrangeté*, et d'autre part que 60 % des Israéliens ont émigré en provenance de pays arabes, où ils avaient un statut de *dhimmi*. Enfin, elles confondent les lignes de cessez-le-feu de 1967 avec la frontière d'un État toujours inexistant. Les protestations moralisatrices de la gauche israélienne elle-même, et de son aile marchante, le « camp de la paix » – dont l'auteur fut pourtant un membre de la première heure –, contre la monstruosité des colons, le « tribalisme » ethnique des Séfarades, le fondamentalisme des Juifs religieux, ont contribué à cette réprobation d'Israël. Le processus d'Oslo, instituant l'OLP en partenaire égal en attendant qu'elle daigne reconnaître l'existence d'Israël, oublie que la fondation d'Israël ne répondait pas uniquement à la nécessité de trouver un refuge pour le paria des nations européennes, mais était surtout une création inhérente à une histoire *juive*. L'appel du bloc arabo-musulman, lors de la conférence de Durban, à la mise au ban d'Israël, cet État-nation à l'occidentale, au sein d'une mer arabe, révèle le but ultime et évident des Palestiniens : « la libération de toute la Palestine historique de la rivière à la mer », la *Pax arabica*

commençant là où disparaît l'État d'Israël, les musulmans affichant qui plus est l'ambition d'islamiser l'Occident tout entier. Ni le retour à Sion ni la création de l'État n'ont aboli l'*étrangeté* du peuple juif, débordant les concepts d'État et de nation. Inscrire cette composante au sein même de sa propre citoyenneté, en restaurant la fonction sacrale dans la démocratie, telle pourrait être la vocation de la « nouvelle Jérusalem » espérée par l'auteur. Si la fin de l'exil d'Israël ne doit pas transformer les Palestiniens en *parias* à leur tour, la reconnaissance d'un État palestinien est aujourd'hui impensable : leur octroyer un maximum d'autonomie administrative, améliorer leur économie précaire, supprimer les camps de réfugiés, telle serait la solution d'attente jusqu'à ce que les traces dues à des décennies de haine aient disparu.

S. C.-D.

WEIL Patrick

Qu'est-ce qu'un Français ?

Histoire de la nationalité française depuis la Révolution

[Grasset, 402 p., 21,50 €, ISBN : 2-246-60571-7.]

- Patrick Weil s'est spécialisé dans l'histoire des rapports que la France entretient avec ses immigrés, et la manière dont au fil des siècles elle a défini la notion de « Français ». L'ouvrage est tonique, parce que décuplant. Dans ce domaine de la nationalité, plus encore que dans d'autres, le grand récit national généreux sur les droits de l'homme fait plus office d'idées régulatrices et de principes à surveiller qu'il ne dicte pratiquement la politique réelle. À l'encontre d'une opposition devenue opinion commune, qui distinguerait la France de l'Allemagne, par exemple, comme le droit du sol (nationalité acquise par la naissance) se distinguerait du droit du sang (nationalité acquise par filiation), Patrick Weil montre les grandes oscillations de la France – droit du sol sous la Révolution ; droit du sang du Code Napoléon en 1803, mais uniquement pour les hommes (les femmes acquérant la nationalité de l'époux) ; tandis que la III^e

République retourne en 1889 au droit du sol pour les enfants nés et éduqués en France, puis en 1927 accorde la nationalité aux immigrés par naturalisation ou mariage. L'usage républicain du droit du sol, note l'auteur, repose sur la durée de la socialisation plutôt que sur la manifestation d'une volonté. À l'origine de cette valse-hésitation de la politique de la nationalité, il y a toujours des conjonctures militaires et économiques, celles-ci se traduisant par un déficit démographique. On ne saurait donc conclure à une particulière générosité de la France : Patrick Weil rappelle la dramatique différence de statut maintenue par la métropole en Algérie entre les colons, qui bénéficiaient du droit du sol, et les populations arabes, pourtant indigènes mais massivement exclues de la citoyenneté ; ou bien encore la restriction des droits des naturalisés dans la loi de 1927 ou les tentations de nombreux gouvernements de tous horizons de favoriser l'immigration de « bons éléments ». Avec cet ouvrage, on saura désormais ce que parler de la nationalité veut dire.

E. V.

A

ADONIS et ANALIS Dimitri T.	Amitié, Temps et Lumière. Lettres de la Méditerranée	39
ADORNO Theodor W.	L'Art et les Arts	8
AGAMBEN Giorgio	L'Ouvert. De l'homme et de l'animal	64
ANALIS Dimitri T.	Hommes de l'autre rive	39
ANALIS Dimitri T. et ADONIS	Amitié, Temps et Lumière. Lettres de la Méditerranée	39
ARASSE Daniel	Kiefer Anselm	9
ARASSE Daniel	L'Ambition de Vermeer	9
AUBENAS Sylvie	Le Gray, l'œil d'or de la photographie	10
AUBENAS Sylvie (sous la dir. de)	Gustave Le Gray, photographe (1820-1884)	10
AUGIÉRAS François	Le Diable ermite. Lettres à Jean Chalon 1968-1971	29
AUGIÉRAS François	Les Barbares d'Occident	29
AUGUSTIN Saint	Philosophie, catéchèse, polémique	65
AZOUVI François	Descartes et la France, histoire d'une passion nationale	65

B

BAILLY Jean-Christophe	Phèdre en Inde	54
BARTHE Léo	Histoire de la bergère	47
BARZINI Luigi	Ces Européens sont impossibles !	76
BEAUSSANT Philippe	Le Chant d'Orphée	63
BENSUSSAN Gérard	Le Temps messianique. Temps historique et temps vécu	67
BESNIER Patrick	L'ABCdaire de Victor Hugo	35
BIANU Zéno	Poèmes à dire. Une anthologie de poésie contemporaine francophone	40
BLONDY Alain	L'Ordre de Malte au XVIII^e siècle. Des dernières splendeurs à la ruine	77
BON François	Quatre avec le mort	55
BONAVENTURE saint	Les Sentences. Questions sur Dieu	67
BORREL Marie	Les Plantes et leurs vertus	60
BOUQUET Stéphane	Un monde existe	40
BOURDIEU Pierre	Interventions 1962-2001	77
BOURDIEU Pierre	Science de la science et réflexivité. Cours du Collège de France 2000-2001	77
BRAMANTI Jean-Philippe et SMOLDEREN Thierry	McCay, volume 2. Les Cœurs retournés	23
BRETON André	Le Surréalisme et la Peinture	10
BRIVAL Roland	En eaux troubles	47
BROWN Chester	Je ne t'ai jamais aimé	23
BROWN Chester	Le Playboy	23
BRUDNY Michelle-Irène	Karl Popper : un philosophe heureux. Essai de biographie intellectuelle	68
Bruno Serralongue		6

C

CADIOT Olivier	Retour définitif et durable de l'être aimé	13
CADIOT Olivier	Retour définitif et durable de l'être aimé	41
CALET Henri	Poussières de la route	30
CASTILLON Claire	La Reine Claude	48
CAUX Jacqueline	(Presque rien) avec Luc Ferrari	63
CHANGEUX Jean-Pierre	L'Homme de vérité	69
CHARAUDEAU Patrick et MAINGUENEAU Dominique (sous la dir. de)	Dictionnaire d'analyse du discours	78
CHASSEY Éric (de) et LABRUSSE Rémi	Henri Matisse/Ellsworth Kelly, dessins de plantes	15
CHEVILLARD Éric	Du hérisson	48
CHOMAZ Philippe	Des séquoias dans les étoiles	75
CHRÉTIEN Jean-Louis	Saint Augustin et les Actes de parole	70
COATALEM Jean-Luc	Je suis dans les mers du Sud. Sur les traces de Paul Gauguin	11
CRIQUI Jean-Pierre	Un trou dans la vie. Essais sur l'art depuis 1960	11
CROWTHER Kitty	Scratch scratch dip clapote !	25

D

DEL CASTILLO Michel	Colette en voyage	58
DELOYE Yves et VOUTAT Bernard (sous la dir. de)	Faire de la science politique	78
DELSAUT Yvette et RIVIERE Marie-Christine	Bibliographie des travaux de Pierre Bourdieu	77
DENIAU Jean-François	Dictionnaire amoureux de la mer	58
DEPOND Philippe	L'Entropie dans tout ça. Le roman de la thermodynamique	75
DERRIDA Jacques	Artaud le Moma. Interjections d'appel	36
DESNOS Robert et CORVAISIER Laurent (ill.)	Le Pélican	26
DESTREMAU Lionel et LAUGIER Emmanuel (sous la dir. de)	Singularités du sujet. Huit études sur la poésie contemporaine	42
DEUX Fred et REIMS Cécile	Une vie	12
DIDI-HUBERMAN Georges	L'Image survivante. Histoire de l'art et temps des fantômes selon Aby Warburg	13
DIDI-HUBERMAN Georges	Ninfa moderna. Essai sur le drapé tombé	13
DORAY Malika	Et après...	25
DOUZOU Olivier	Bras. Laguiole. Aubrac. France	60
DRUICK Douglas W. et ZEGERS Peter Kort	Van Gogh et Gauguin, l'atelier du midi	13
DU BOUCHET Paule et HALLENSLEBEN Georg (ill.)	Bichoui	26
DUBOIS Natahalie et SANAOUI Mustapha	Parties communes	20
DUFRESNE Didier et BUCAMP Philippe (ill.)	Berk le crapaud	27
DUGUET Anne-Marie	Déjouer l'image, créations électroniques et numériques	14
DUPIN Jacques	Rien encore, tout déjà	42

E

E.N.S.	Le Littoral. Études offertes à Fernand Verger	76
--------	--	----

F

FAYE Éric	Quelques nobles causes pour rébellions en panne	48
FELDMAN Hans Peter	272 Pages	14
FÉROÉ Florence	De l'inconvénient d'avoir été violée	30
FINKELSTEIN Israël et SILBERMAN Neil Asher	La Bible dévoilée. Les nouvelles révélations de l'archéologie	78
Fonds régional d'art contemporain	Le Livre du Frac-Collection Aquitaine. Panorama de l'art d'aujourd'hui	7
FRANÇOIS-SAPPEY Brigitte	Clara Schumann	63

G

GABILY Didier-Georges	À tout va. Journal 1993-1996	55
GARREC Jean-Pierre et MONCHICOURT Marie-Odile	Sur un air de pollution	75
GAUCHET Marcel	La Démocratie contre elle-même	70
GAVALDA Anna	Je l'aimais	49
GENETTE Gérard	Figures V	37
GODARD Philippe	La France en Révolution : 1789-1799	28
GODARD Philippe	L'Alimentation dans l'histoire : de la Préhistoire à nos jours	28
GREIF Jean-Jacques	Mes enfants, c'est la guerre	28
GRÉMAUD Florence et COFFINIÈRES Hervé (ill.)	J'ai un mot sur la langue	27
GUIBERT Emmanuel	La Guerre d'Alan, tome 2	23

H

HAUSSER Isabelle	La Table des enfants	49
HEITZ Bruno	Rue de l'école	26
HUGO Victor	La Légende des siècles	43
HUGO Victor	L'Art d'être grand-père	43
HUGO Victor et BATTUT Éric (ill.)	Au jardin des plantes	26
HUGO Victor et LASSARA Christine (ill.)	Le Hugo	27

I

IACUB Marcela	Le crime était presque sexuel, et autres essais de casuistique juridique	79
---------------	---	----

J

JANVIER Ludovic	Tue-le	31
JARDIN Alexandre	Mademoiselle Liberté	50
JASON	Chhht !	24
JERPHAGNON Lucien	Saint Augustin. Le pédagogue de Dieu	37
JOURDHEUIL Jean	Un théâtre du regard	56
JUIN Hubert (sous la dir. de)	Choses vues, Victor Hugo	35
KHEMIR Nacer et KHEMIR Esma, Rafika, Mounira, Sabiha et Saïda (ill.)	L'Ogresse	26

K

KLOSSOWSKI Pierre	L'Adolescent immortel	38
KLOSSOWSKI Pierre	Sade mon prochain	38
KRAMSKY Jerry et MATTOTTI Lorenzo	Docteur Jekyll & Mister Hyde	24
KRISTEVA Julia	Le Génie féminin tome 3. Colette	37

L

LABRUSSE Rémi et CHASSEY Éric (de)	Henri Matisse/Ellsworth Kelly, dessins de plantes	15
LAGEIRA Jacinto	Andreas Gursky	15
LARTIGUE Pierre	Musicienne du silence	16
LATOUR Bruno	Jubiler - ou les tourments de la parole religieuse	71
LAUGIER Emmanuel et DESTREMAU Lionel (sous la dir. de)	Singularités du sujet. Huit études sur la poésie contemporaine	42
LAUNAY M. (de), MOSES S., REVAULT D'ALLONES O.	Le Sacrifice d'Abraham	83

M

MACE Gérard	Bois dormant et autres poèmes en prose	44
MACE Gérard	Le Goût de l'homme	44
MAINGUENEAU Dominique et CHARAUDEAU Patrick (sous la dir. de)	Dictionnaire d'analyse du discours	78
MALNIC Évelyne	Guide des fêtes viticoles	61
MARCADÉ Bernard	Isidore Ducasse	38
MARLO Méli, AHIPPAH Ernest et PAWLAK Pawel (ill.)	Un petit garçon trop pressé	27
MASSIN Marianne	Les Figures du ravissement. Enjeux philosophiques et esthétiques	16
MATTOTTI Lorenzo et KRAMSKY Jerry	Docteur Jekyll & Mister Hyde	24
MAYER Arno J.	Les Furies 1789-1917. Violence, Vengeance, Terreur	80
MEYNARD Daniel	La Vache et le Vaudou	28
MICHAUD Yves	Changements dans la violence. Essai sur la bienveillance universelle et la peur	71
MICHEL Jean-Paul	Bonté seconde «Coup de dés»	43

...	MIJOLLA Alain (de) (sous la dir. de)	Dictionnaire international de la psychanalyse	80
	MILHAUD Madeleine	Mon xx^e siècle	63
	MILLER Jacques-Alain	Qui sont vos psychanalystes ?	82
	MILLER Jacques-Alain	Lettres à l'opinion éclairée	81
	MOMIGLIANO Arnaldo	Contributions à l'histoire du judaïsme	82
	MONCHICOURT Marie-Odile et GARREC Jean-Pierre	Sur un air de pollution	75
	MOSES S., LAUNAY M. (de), REVAULT D'ALLONES O.	Le Sacrifice d'Abraham	83

N

	NADEAU Maurice	Sade, l'insurrection permanente	38
	NOËL Bernard	Un certain accent. Anthologie de poésie contemporaine	45
	NOGUEZ Dominique	Comment rater complètement sa vie en onze leçons	32

O

	ONFRAY Michel	Esthétique du pôle Nord	58
	OSTER Christian	Dans le train	50
	OTTINGER Didier	Surréalisme et Mythologie moderne	17
	OULIPO	Bibliothèque oulipienne 5	34
	OUTERS Jean-Luc	La Compagnie des eaux	51

P

	PAÏNI Dominique	Le Temps exposé. Le cinéma de la salle au musée	18
	Paris, Musée d'Orsay	Mondrian de 1892 à 1914. Les chemins de l'abstraction	7
	PECOIL Vincent (sous la dir. de)	Prières américaines	19
	PEETERS Benoît et SCHUITEN François	Les Cités obscures. La Frontière invisible, tome 1	24
	PESENTI Donata et TORTONESE Paolo (sous la dir. de)	Les Arts de l'hallucination	19
	PLACE François	Le Vieux Fou de dessin	29
	PONTALIS Jean-Bertrand	En marge des jours	32
	PROUST Marcel	Carnets	33

Q

	QUENEAU Raymond	Album Raymond Queneau	33
	QUENEAU Raymond	Aux confins des ténèbres. Les fous littéraires	33
	QUENEAU Raymond	Œuvres complètes II, Romans t. 1	33
	QUENEAU Raymond et LEJONC Régis (ill.)	L'arbre qui pense	27

R

RAHIMI Atiq	Les Mille Maisons du rêve et de la terreur	51
REIMS Cécile et DEUX Fred	Une vie	11
REINHARDT Éric	Le Moral des ménages	52
REVAULT D'ALLONES O., LAUNAY M. (de), MOSES S.	Le Sacrifice d'Abraham	83
REVAULT-D'ALLONNES Myriam	Fragile Humanité	72
Revue germanique internationale	Références juives et identités scientifiques en Allemagne	76
Revue Théâtre/Public	Heiner Müller. Généalogie d'une œuvre à venir	54
REY Jean-Dominique	Berthe Morisot, la belle peintre	19
REY-GOLDZEIGUER Annie	Aux origines de la guerre d'Algérie 1940-1945. De Mers-el-Kébir aux massacres du Nord-Constantinois	83
RIVIERE Marie-Christine et DELSAUT Yvette	Bibliographie des travaux de Pierre Bourdieu	77
ROBBE-GRILLET Alain	C'est Gradiva qui vous appelle	52
ROBERT Jean-Pierre	L'Écho du silence	52
ROSENZWEIG Franz	Foi et Savoir. Autour de L'Étoile de la Rédemption	72
ROTMAN Patrick	L'Ennemi intime	83
ROUAN François	Balthus ou son ombre	20
ROUBAUD Jacques	La Bibliothèque de Warburg, version mixte	34
ROUZEAU Valérie	Va où	46
ROYET-JOURNOUD Claude	L'In-plano	46

S

SAID Edward	À contre-voie. Mémoires	35
SALGAS Jean-Pierre	Witold Gombrowicz	39
SANAOUI Mustapha et DUBOIS Natahalie	Parties communes	20
SAVITZKAYA Eugène	Célébration d'un mariage improbable et illimité	53
SCHUITEN François et PEETERS Benoît	Les Cités obscures. La Frontière invisible, tome 1	24
SFAR Joann	Le Chat du rabbin, 1. La Bar-Mitsva	25
SHAKESPEARE	Œuvres complètes, I et II (tragédies)	57
SICHÈRE Bernard	Seul un Dieu peut encore nous sauver. Le nihilisme et son envers	73
SILBERMAN Neil Asher et FINKELSTEIN Israël	La Bible dévoilée. Les nouvelles révélations de l'archéologie	78
SIMOËN Jean-Claude	Le Voyage en France	59
SLOTEDIJK Peter	Bulles. Sphères, Microsphérologie I.	74
SMOLDEREN Thierry et BRAMANTI Jean-Philippe	McCay, volume 2. Les Cœurs retournés	23
SOLOTAREFF Grégoire et LECAYE Olga (ill.)	Je suis perdu	26
STEINER George	De la Bible à Kafka	84
STENDHAL	Salons	21
STRELETSKI Gérard	Pierre Dervaux	64
SUPERVIELLE Jules et DANIAU Marc (ill.)	Un bœuf de Chine	27

T

TAGUIEFF Pierre-André	La Nouvelle Judéophobie	85
TAYOU Pascale Marthine	Le Katalogue	21
TORTONESE Paolo et PESENTI Donata (sous la dir. de)	Les Arts de l'hallucination	19
TRIGANO Shmuel	L'Ébranlement d'Israël. Philosophie de l'histoire juive	86

V

VAN WELDEN Isabelle	Le Palais des Archives	53
VENTURE Rémi	Les Objets de Provence	62
VERCIER Bruno	Pierre Loti, portraits. Les fantaisies changeantes	59
VOUTAT Bernard et DELOYE Yves (sous la dir. de)	Faire de la science politique	78

W

WAT Pierre	Pierre Buraglio	22
WEIL Patrick	Qu'est-ce qu'un Français ? Histoire de la nationalité française depuis la Révolution	86

Z

ZEGERS Peter Kort et DRUICK Douglas W.	Van Gogh et Gauguin, l'atelier du midi	13
ZYLBERSTEIN Jean-Claude (sous la dir. de)	Le Droit et la Loi et autres textes citoyens, Victor Hugo	35

adpf – dernières parutions ●

L'**adpf**, Association pour la diffusion de la pensée française, est l'opérateur du ministère des Affaires étrangères pour la promotion du livre et de l'écrit. L'adpf produit et diffuse dans tout le réseau culturel français à l'étranger différents outils éditoriaux.

adpf diffusion ●

Anne du PARQUET et Fatima BASTOS

Tél. : (33 1) 43 13 11 00/Fax : (33 1) 43 13 11 25

Mél : diffusion@adpf.asso.fr

● **Notre Librairie** – Revue des littératures du Sud

Hors-série,
avril-juin 2002,

Guide pratique du bibliothécaire

Réalisé en partenariat avec l'Association des bibliothécaires français (ABF), ce numéro hors-série de *Notre Librairie*, revue de l'ADPF consacrée aux littératures du Sud, débute une collection de guides pratiques destinée aux différents acteurs de la chaîne du livre engagés dans l'action multiforme pour faire lire aujourd'hui.

Après ce guide pratique du bibliothécaire, viendra celui du libraire, puis de l'illustrateur. D'autres sont également à l'étude.

Destiné en premier lieu à la formation des personnels des bibliothèques dans les pays auxquels s'intéresse plus particulièrement la revue, ce guide pratique s'adresse également à tous ceux que la bibliothèque concerne (lecteurs, responsables administratifs et associatifs, enseignants, animateurs, partenaires au développement, etc.).

Une présentation agréable dans une maquette renouvelée et abondamment illustrée, un rappel des « fondamentaux » du métier, la mise en relief des données et informations essentielles ainsi qu'un large éventail d'expériences : telles sont les principales caractéristiques de ce *vade-mecum* pour lequel la revue *Notre Librairie* et l'ABF ont sollicité des professionnels confirmés de plusieurs pays francophones.

Tout en conservant – naturellement – au livre sa place centrale, ce nouveau guide pratique du bibliothécaire intègre les apports venus de l'audiovisuel et, plus récemment encore, des technologies de l'information et de la communication. La logique de réseau qui prévaut de longue date dans le travail du bibliothécaire, rejoignant sans peine celle d'Internet. Le guide pratique du bibliothécaire souhaite contribuer par ses informations et conseils, ses idées et réponses, à mieux faire lire aujourd'hui, tant il est vrai que c'est prioritairement par la lecture que l'on accède au vaste monde du savoir.

• La psychanalyse en France

L'exposition *La psychanalyse en France* présente l'histoire du mouvement psychanalytique ainsi que l'état actuel des regroupements de psychanalystes en 2001 et des enjeux qui les motivent.

• Exposition

commissaire de l'exposition :
Élisabeth Roudinesco
responsable scientifique : Yann Diener

25 affiches

13 affiches 70 x 135 cm
12 affiches 70 x 93 cm
imprimées en quadrichromie sur papier
cyclus print 130 g

• Deux portfolios

commissaire scientifique :
Élisabeth Roudinesco
auteur : Yann Diener

La psychanalyse en France 1

52 fiches 23 x 30 cm
ISBN 2-911127-87-0
Ce portfolio décrit la réception de la psychanalyse en France par le milieu littéraire et par le milieu médical.

La psychanalyse en France 2

83 fiches 23 x 30 cm
ISBN 2-911127-88-9
Ce portfolio expose des portraits d'analystes et décrit les nouveaux regroupements, scissions et associations.

Ces portfolios contiennent un fascicule bibliographique introduit par Élisabeth Roudinesco.

VIENT DE PARAÎTRE N° 9

Directeur de la publication
Pierre-Yves Sonalet

Rédacteur en chef
Paul de Sinety

Vient de paraître, publié quatre fois
par an et tiré à 3 500 exemplaires,
est diffusé dans les services
et établissements culturels français
à l'étranger.

Le numéro 10 paraîtra
en septembre 2002

Réalisation
adpf - publications
6, rue Ferrus,
75014 Paris •

Conception graphique
David Poullard

Photogravure
Et Associés

Impression
4M impressions

Achévé d'imprimer en juin 2002
à Savigny-sur-Orge

**Ministère
des Affaires étrangères**

Direction générale
de la coopération
internationale
et du développement

Direction de la coopération
culturelle et du français

Division de l'écrit
et des médiathèques

adpf juin 2002 •

ISSN: 1623-4766